

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark brown color, framing the entire page.

Fatale finale

**Richard Sapir
Warren Murphy**

VISIT...

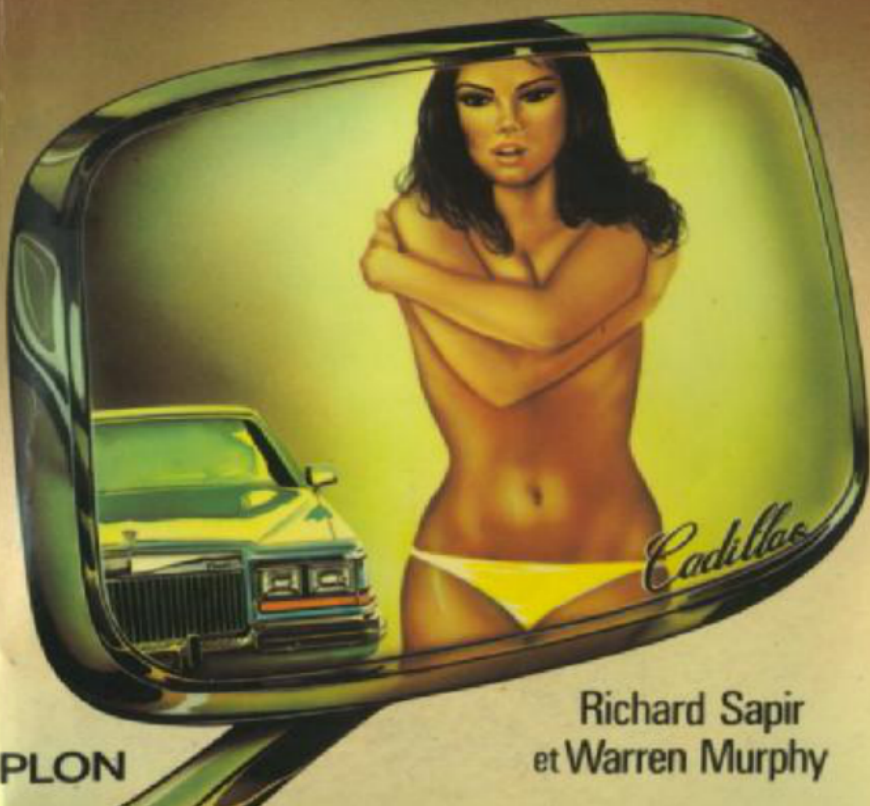
LANZAROTE
Caliente.COM

20

GÉRARD DE VILLIERS
PRESENTE

L'IMPLACABLE

Fatale finale



PLON

PLON

Richard Sapir
et Warren Murphy

SÉRIE L'IMPLACABLE

- N° 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- N° 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- N° 3 PUZZLE CHINOIS
- N° 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- N° 5 DOCTEUR SÉISME
- N° 6 CONDITIONNÉ À MORT
- N° 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- N° 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- N° 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- N° 10 LE TYPHON DU TIERS MONDE
- N° 11 MARCHE OU CRÈVE
- N° 12 SAFARI HUMAIN
- N° 13 ROCK ' N' DROGUE
- N° 14 JEUNE CADRE DYNAMITE
- N° 15 CRIMES CLINIQUES
- N° 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- N° 17 TOTEM ATOMIQUE
- N° 18 BIFTONS BIDONS
- N° 19 DIVINE BÉATITUDE

**RICHARD SAPIR
WARREN MURPHY**

L'IMPLACABLE

FATALE FINALE

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR FRANCE-MARIE WATKINS

PLON

Titre original :
ASSASSINS PLAY-OFF
Maquette de couverture : Loris
© 1975 by Richard Sapir and Warren Murphy

© Librairie PLON/GECEP 1980
pour la traduction française.
ISBN : 2 - 259 - 00673 - 6

Édition originale :
ISBN : 0523 - 00708 - 6
PINNACLE BOOKS. INC. NEW YORK
New York N.Y. 10016

*Celui qui joue avec l'épée succombera devant celui qui travaille avec la
branche de saule.*

MAISON DE SINANJU

CHAPITRE PREMIER

Il avait payé huit mille dollars, tout ce qu'il y avait dans le compte-épargne de sa famille, et promis douze milles de plus en trois ans de paiements mensuels, pour se trouver dans la grande salle pleine de courants d'air de ce château écossais, sous l'aigre crachin de l'automne des Highlands, ses phalanges sur le sol, son poids sur les genoux, en position de respect.

Ils avaient refait la pièce, disaient-ils. Un plancher neuf, admirablement ciré. De nouvelles tapisseries en papier de riz portant les symboles de Ninja – les combattants de nuit – d'Atemi, les méthodes de combat à main nue ; de Kung Sool, le tir à l'arc ; de Hsing-i, la boxe, et de bien d'autres qu'il ne reconnaissait pas.

Mais ils n'avaient pas supprimé les courants d'air du château de Kildonan, au nord de Dundee et au sud d'Aberdeen, à l'intérieur des terres près du Firth de Tay. Seuls les Écossais, pensait William Ashley, étaient capables de créer une bâtisse livrée aux courants d'air et pourtant mal aérée.

Et même les Coréens ne pouvaient arranger ça.

La vaste salle sentait fortement la sueur mêlée de peur et peut-être était-ce le froid qui faisait mal aux genoux d'Ashley et lui donnait l'impression qu'on serrait un garrot sur sa colonne vertébrale. Jamais, depuis qu'il était novice dans le petit dojo de karaté de Rye, État de New York, il n'avait senti une douleur dans la position de respect, genoux au sol, mains étendues vers l'extérieur si bien que l'on reposait à la fois sur les pieds et les mains. C'était dans ce petit dojo, après les heures de travail, qu'il avait appris le respect de lui-même par la conquête de son corps. Appris à contrôler ses craintes et ses passions, appris que ce n'était pas la ceinture jaune, ou la verte, ou la marron ou même la plus haute – ce qu'il croyait alors la plus haute – la ceinture noire, qui était important ; non, l'important, c'était ce qu'il devenait à chaque pas fait vers une perfection très lointaine.

Et c'était précisément cette recherche de la perfection qui avait amené Ashley dans les Highlands avec les économies de sa famille et ses trois semaines de vacances annuelles.

Au début, il avait cru que la perfection était un but impossible à atteindre, une pensée qui poussait les hommes à s'élever et à s'améliorer, un but qui n'était jamais aussi lointain que lorsqu'on croyait s'en approcher. Un lieu et une chose dépassant ce que l'on ne

serait jamais. Une direction plutôt qu'une destination.

C'était ce qu'il avait dit au Forum Felt de Madison Square Garden le mois dernier. C'était pourquoi il était là, plus pauvre de huit mille dollars et se disant, comme tous ceux qui comprennent réellement les arts martiaux, que la douleur corporelle doit éventuellement diminuer.

Il avait fait cette réflexion sur la perfection impossible à atteindre à un Coréen, qui était venu à l'exhibition annuelle d'arts martiaux et qui avait fait un commentaire quelque peu flatteur sur la performance d'Ashley.

— Presque parfait, avait dit le Coréen qui portait un costume de ville foncé avec une chemise blanche empesée et une cravate rouge.

Il était jeune mais plutôt maflu.

— Alors je suis heureux, répondit Ashley, parce que personne n'est parfait.

— Faux, déclara le Coréen. La perfection existe.

— Dans l'esprit, dit Ashley.

— Non. Ici sur terre. Une perfection qu'on peut toucher.

— À quelle école appartenez-vous ? demanda Ashley qui faisait du karaté, mais connaissait le kung fu, l'aïkido, le ninja et bien d'autres méthodes de combat corporelles.

— À toutes les écoles, peut-être, dit le Coréen.

Ashley examina l'homme plus attentivement.

Comme lui, il ne devait guère avoir plus que la quarantaine, et une telle arrogance chez quelqu'un d'aussi jeune révélait sûrement l'ignorance plutôt que la compétence. Il se dit que tous les Orientaux n'étaient pas forcément versés dans les arts martiaux, pas plus que les Américains n'étaient tous experts en fusées spatiales. De toute évidence, celui-là était venu au Felt Forum pour voir ce qu'étaient les arts martiaux et, tout aussi évidemment, il parlait pour ne rien dire. Il y avait aussi des Orientaux qui disaient n'importe quoi.

Le Coréen sourit.

— Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas, William Ashley ?

— Comment connaissez-vous mon nom ?

— Vous vous figurez que votre nom est un secret ?

— Non, mais je suis surpris que vous me connaissiez.

— William Ashley, trente-huit ans, programmeur d'ordinateur au sanatorium Folcroft à Rye, dans l'État de New York. Et vous pensez que parce que vous êtes un grain de sable sur la plage, je ne devrais pas pouvoir vous distinguer d'un autre grain de sable sur la plage, et vous êtes surpris que je vous connaisse.

— Très, dit Ashley qui savait ce qu'il devait faire dans une telle situation.

Il devait téléphoner à Folcroft et le rapporter parce que l'information sur laquelle il travaillait était ultrasecrète et concernait la sécurité. Les murs du sanatorium n'étaient qu'une façade. Il y avait été envoyé, ainsi que deux autres programmeurs de l'Agence de Sécurité nationale, sept ans plus tôt. Et leur travail était si secret qu'aucun homme ne pourrait jamais dire, même sous la torture, l'étendue et la nature du projet auquel il travaillait.

Mais quelque chose, chez ce Coréen, fit hésiter Ashley.

— Si vous êtes étonné, vous avez très mauvaise mémoire.

Bill Ashley se claqua la cuisse en riant.

— Naturellement. Je me souviens. L'année dernière. Juste avant Noël. Vous aviez eu je ne sais quel accident, avec du pétrole brut, je crois, et vous aviez été brûlé. Grièvement, si je me souviens bien. Vous êtes venu à notre dojo et vous récupériez, et notre sensei a dit que vous étiez un grand maître. Vous vous appeliez... ne me dites rien, je me rappelle, je me rappelle... ça va me revenir...

— Winch.

— C'est ça, Winch ! Comment allez-vous, monsieur ? C'est un honneur de vous rencontrer de nouveau.

Ashley laissa retomber sa main. Il se souvenait que l'homme ne serrait pas les mains.

Ensemble, donc, ils regardèrent une exhibition de combat de singes, une forme singulière exigeant une grande force dans l'épaulé-jeté, mais Winch fit remarquer à Ashley qu'il n'y avait pas d'épaulé-jeté du tout, rien que l'illusion de puissance.

Quand un des combattants jeta l'autre au tapis, Ashley dit que ça lui paraissait pourtant bien un bon épaulé-jeté.

— Seulement parce qu'ils adoptent tous deux le style singe, en équilibre sur un seul pied, au lieu de frapper de ce pied. N'importe qui, les pieds très écartés, qui s'approcherait assez pour discerner les petites rayures sur l'émail des dents pourrait, d'une poussée, ridiculiser n'importe quel lutteur singe.

— Je le crois parce que vous le dites, mais ils sont tous les deux ceintures noires de cinquième dan.

— Vous ne le croyez pas, mais vous le croirez, déclara Winch en se levant.

Dans une langue qu'Ashley prit pour du coréen, Winch parla à plusieurs des maîtres du combat de singes lesquels parurent choqués, puis furieux.

— Mettez votre gi, {1} dit Winch. Vous allez ridiculiser le boxeur singe.

— Mais ils sont tous très célèbres, ici dans la région de New York,

protesta Ashley.

— Je n'en doute pas. Beaucoup de gens sont célèbres ici. Gardez simplement vos pieds bien écartés et rapprochez-vous, très près, et poussez.

— Une attaque plus en force, peut-être ? hasarda Ashley.

— Une poussée, répéta Winch.

— Qu'est-ce que vous leur avez dit ? demanda Ashley en désignant du menton, derrière Winch, les experts en karaté qui le dévisageaient.

— Ce que je vous ai dit. Que vous alliez ridiculiser n'importe quel boxeur singe et qu'ils devraient avoir honte que de vrais Coréens se prêtent à une exhibition aussi stupide.

— Oh non ! Ce n'est pas possible !

— Allez, dit Winch.

— Et l'humilité ?

— Et la vérité ? Allez. Vous ferez honte à ce singe boxeur si vous faites ce que je dis. Ne boxez pas. N'attaquez pas avec les pieds ni avec le tranchant de la main. Approchez-vous tout près et poussez. Vous verrez.

Quand Ashley, dans son gi deux-pièces, arriva sur le ring il entendit les ricanements des ceintures noires. Il en vit sourire plusieurs. Le boxeur singe choisi pour régler son compte à Ashley sourit. Il avait à peu près le même âge que lui, mais avec le corps et même la peau, plus durs, plus vivants, car il s'entraînait depuis l'enfance. Ashley avait débuté à vingt-huit ans.

Ashley s'inclina respectueusement avant le combat, mais l'autre, apparemment fort irrité par la raillerie de Winch, resta de pierre, immobile, sans présenter ses respects. Un murmure courut dans la foule autour du ring. Cela ne se faisait pas. C'était la deuxième entorse à la tradition. D'abord l'insulte flagrante de Winch, et puis maintenant le boxeur se refusait à honorer son adversaire.

Ce fut alors qu'Ashley, en regardant la figure de son adversaire, comprit que l'homme voulait le tuer. C'était une odeur plus qu'autre chose, que son propre corps émettait, et qui lui disait que sa vie ne tenait qu'à un fil et qu'il ne voulait pas être là.

Ashley tenait désespérément à appliquer une forme connue de position défensive qu'il avait bien apprise, mais une plus grande force s'empara de lui : son esprit. Il savait qu'il ne devait pas être sur le tapis avec cet expert. Rien de ce qu'il avait appris ne serait assez bon pour rivaliser avec la haine luisant dans les yeux noirs bridés de cet homme, la figure convulsée, les lèvres retroussées sur les dents, le corps se dressant sur la pointe des pieds, et puis un pied levé pour le bond. Seule une chose qu'il n'avait jamais tentée pourrait marcher. Il

s'engageait dans la voie de Winch.

La lumière était très chaude au-dessus de sa tête, et la foule parut disparaître quand il força son corps rétif à s'approcher du maître, força ses pieds à s'écarter pour bien se planter... et puis, en voyant l'éclair du mouvement du boxeur singe visant ses yeux, il aperçut aussi les minuscules stries sur ses dents. Alors Bill Ashley se poussa en avant, une main contre la poitrine du boxeur.

Plus tard, il dirait aux gens qu'il ne savait pas ce qui s'était passé. Mais là, sous la chaleur au centre du tapis, il sentit sa main entrer dans le torse dur du boxeur singe, puis le corps de celui-ci fut entraîné autour de la main d'Ashley comme les rayons d'une roue tournant autour du moyeu, enfin l'adversaire frappa le tapis avec un bruit mat. La main d'Ashley était toujours levée devant lui. L'Oriental se convulsa, et une goutte de sang rougit le tapis blanc sous ses cheveux noirs.

— Je n'ai fait que pousser. Pas fort, dit Ashley.

Il y eut quelques applaudissements, qui devinrent une ovation, un médecin sauta sur le ring, et Ashley continua de répéter qu'il n'avait fait que pousser. Vraiment, c'était tout.

Il salua le ring, à présent plein d'hommes énervés.

— Il s'en tirera, déclara le médecin. Il s'en tirera.

— Il s'en tirera, annonça l'organisateur de la rencontre.

— Ce ne sera peut-être qu'un traumatisme, dit le médecin. Brancardiers ! Brancardiers !

Et voilà comment tout avait commencé. Ashley dîna avec Winch et apprit un nouveau concept de la perfection, terrifiant dans sa simplicité.

Toute sa vie, William Ashley avait simplement cru tout le contraire de ce qu'était la perfection. Il avait cru que c'était un but que visaient les artistes martiaux. Mais ce n'était pas ça du tout. La perfection c'était d'où ils venaient tous.

Comme l'expliqua Mr. Winch, il y avait une méthode, une manière, se rapportant à la façon par laquelle les choses bougeaient et existaient et qui était la parfaite exécution de l'art. C'était l'art martial du commencement, dans le profond, profond passé de l'Orient. De cet art découlaient tous les autres avec leurs codes et leurs disciplines. Et dans la mesure où ils différaient de cette source solaire, ils étaient moindres.

— Je pourrais l'apprendre ? demanda Ashley.

Ils dînaient au *Home of Japan*, un restaurant de Manhattan qui servait un *teriyaki* plus que passable. Ashley manipulait ses baguettes adroitement, en formant de petits cratères avec sa viande juteuse et

ses légumes pour ne rien perdre de la sauce aigre et épicée. Winch ne prit qu'une cuillerée de riz qu'il mit un siècle à terminer.

— Non, répondit Winch à la question d'Ashley. On ne peut pas mettre l'océan dans un verre à liqueur.

— Vous voulez dire que je suis indigne ?

— Pourquoi prononcer un jugement moral ? Un verre à liqueur est-il indigne de l'océan ? N'est-il pas assez bon pour l'océan ? Est-il trop mauvais pour l'océan ? Non. Un verre à liqueur est un verre à liqueur et prend le contenu d'un verre à liqueur d'eau salée. Si vous tenez à faire de la morale, il est assez bon pour un verre à liqueur d'océan. Mais pas pour plus.

— J'ai un aveu à vous faire, dit Ashley. Quand j'ai vu le boxeur singe tomber au tapis, j'ai espéré qu'il était mort. Je répétais que je n'avais fait que pousser, mais j'avais cette espèce de fantasme, vous savez, que je l'avais tué et j'espérais franchement l'avoir tué et que ça me rendrait célèbre.

Mr. Winch sourit et s'adossa contre sa chaise. Il posa sur la table ses mains jaunes aux ongles assez longs.

— Laissez-moi vous parler de la perfection. Toutes ces formes que vous avez apprises viennent des formes mortelles. Mais elles ne sont pas un jeu, ce que vous et les autres en avez fait. Un homme qui fait un jeu de ces choses succombera devant un enfant qui les fait bien. Vous aviez raison, dans vos sentiments, raison de souhaiter que le boxeur singe soit mort, parce que c'est pour cela que la source des arts martiaux a été conçue. Pour tuer.

— Je veux apprendre la perfection.

— Pour quoi faire ? Vous n'en avez pas besoin.

— Je veux l'apprendre, Mr. Winch. J'en ai besoin. J'ai besoin de la connaître. Si je n'ai qu'une vie et si je n'y fais qu'une chose, alors c'est connaître cette perfection.

— Vous n'avez pas écouté. Mais enfin, vous êtes un verre à liqueur et je connais les verres à liqueur. Et de quoi ils sont capables. Je vous avertis tout de suite, le prix est élevé.

— J'ai des économies.

— Le prix est très élevé.

— Combien ?

— Élevé.

— En argent ?

— En argent, dit Mr. Winch. Vingt mille dollars. C'est le prix en argent.

— Je peux vous donner neuf mille dollars maintenant et le reste à tempérament.

— Donnez-moi en huit mille. Vous avez à voyager.

— Je ne peux pas quitter le pays sans autorisation. C'est stipulé dans mon contrat de travail.

— Ah ? Vous êtes dans la CIA ?

— Non, non. Autre chose.

— Eh bien dans ce cas, Verre à liqueur, nous ne devons plus y penser. Et c'est aussi bien. Le prix est très élevé.

— Vous ne pourriez pas m'apprendre ici ?

— Là n'est pas la question, dit Mr. Winch. La question, c'est que je ne le fais pas ici. J'enseigne dans un endroit en Écosse.

— À l'étranger ? Bon Dieu ! Mais enfin, c'est de ce côté-ci du rideau de fer et, peut-être, je dis peut-être, mes patrons jugeront que l'Écosse est sûre.

— Ils le penseront, Verre à liqueur, ils le penseront. Les peuples anglophones ont des réserves de confiance insondables... pour les autres peuples anglophones. Je vous verrai au château de Kildonan avec vos huit mille dollars, Verre à liqueur.

Bill Ashley ne parla pas à sa femme des huit mille dollars et il cacha le livret de caisse d'épargne pour qu'elle ne découvre rien. Il ne savait pas ce qu'il lui dirait quand il finirait par avouer. Il le faudrait bien un jour, il le savait, mais il s'occuperait de ça après avoir saisi sa part de perfection. Autant qu'il pourrait en absorber.

L'emploi, c'était une autre affaire. Si l'Agence pour la Sécurité nationale ne se servait de Folcroft que comme une couverture pour la banque d'information à laquelle travaillait Ashley, il devait quand même obtenir une autorisation de congé du directeur du sanatorium, le Dr Harold W. Smith.

Ashley était toujours très prudent quand il s'adressait à ce vieux type bourru de Nouvelle-Angleterre qui croyait que les banques d'information compilaient les résultats d'une vague étude sur la santé mentale, Ashley lisait toujours des passages du cahier consacré à ce qu'il était censé faire, avant d'entrer dans le bureau du Dr. Smith.

Cependant, une chose lui avait toujours paru bizarre. Le Dr. Smith, qui ne devait pas en principe se soucier de ce que son personnel faisait, avait un terminal d'ordinateur à la gauche de son bureau et, à moins que l'ASN ne se soit livrée à d'habiles court-circuitages, ce terminal avait tout l'air de pouvoir obtenir une imprimante de tous les ordinateurs du sanatorium.

Ashley était sûr que l'ASN n'irait jamais commettre la bêtise de laisser la couverture savoir ce qu'elle couvrait. Pourtant, c'était déconcertant de voir cet appareil-là, déconcertant de supposer que le directeur du sanatorium pourrait avoir accès à des secrets si

redoutables et sévèrement gardés qu'aucun programmeur ne savait à quoi travaillaient les autres et qu'ils n'avaient pas le droit de nouer des relations entre eux.

— Ainsi, vous désirez prendre des vacances, dit Smith. En avance, à ce que je constate.

— Un peu. Je pense que j'en ai besoin, monsieur.

— Je vois. Et où comptez-vous aller, vous et votre femme ?

— Eh bien, cette fois, je compte plutôt partir seul. De vraies vacances, quoi.

— Je vois. Vous prenez souvent vos vacances seul ?

— Parfois.

— Ah ? Quand avez-vous pris des vacances seul, pour la dernière fois ?

— En 1962, monsieur.

— Vous étiez encore célibataire, n'est-ce pas ?

— Oui. Si vous voulez tout savoir, monsieur, ça ne va pas très fort avec ma femme ces temps-ci, et je voudrais un peu m'éloigner d'elle. J'ai besoin d'être seul un moment.

— Pensez-vous que votre travail en souffrira, si vous ne partez pas ? demanda Smith.

— Oui, monsieur.

— Allons, je ne vois pas pourquoi vous n'iriez pas vous reposer. Disons à la fin du mois.

— Merci, monsieur.

— De rien, Ashley. Vous êtes un bon élément.

Bill Ashley sourit quand ils se serrèrent la main, car comment Smith pouvait-il savoir s'il était un bon élément ou un effroyable ringard ? Drôle de pistolet, ce Smith, avec sa crainte du soleil. Les seules autres fenêtres aux vitres-espion qu'Ashley connaissait étaient au quartier général de la CIA à Langley et au siège de l'ASN à Washington.

La question Smith réglée, Ashley s'occupa des véritables formalités auprès de son vrai patron de Washington. La réponse fut également affirmative.

Selon l'usage, il fut immédiatement retiré des affaires secrètes et ne fit que du travail de routine en attendant ses vacances. La veille de son départ, il vira son compte-épargne sur son compte-chèque. Il aurait aimé donner directement l'argent en espèces à Mr. Winch, mais si son vrai patron apprenait – et il y avait des gens chargés de bien le renseigner – qu'il avait retiré huit mille dollars de son compte-épargne, en espèces, avant de quitter le pays, il traînerait plus d'agents du gouvernement derrière lui qu'il n'y a de fourmis sur un morceau de

sucré. Il était sûr que Mr. Winch accepterait un chèque. Il le faudrait bien. C'était tout ce qu'avait Ashley.

— Verre à liqueur, dit Mr. Winch quand Ashley fut introduit dans la plus froide des pièces chauffées des appartements du seigneur de Kildonan, comme on l'appelait, vous devez attendre que votre chèque soit touché. Un chèque est une promesse d'argent. Ce n'est pas de l'argent.

Quand le chèque fut déclaré bon, Ashley le regretta rapidement, tant il avait mal au dos et au bras d'avoir attendu en position de respect sur le plancher glacé. Et pour vingt mille dollars, il n'avait même pas droit à une leçon particulière. Il y avait trois autres élèves avec lui.

Ils étaient un peu plus jeunes qu'Ashley, un peu plus musclés et beaucoup plus avancés. Mr. Winch demanda à Ashley d'observer. Leurs coups paraissaient familiers, mais bien plus simples. Les mouvements tournants étaient plus serrés que tout ce qu'Ashley avait vu partout ailleurs, moins un cercle fixe que la force d'une tour autour d'un adversaire.

— Voyez-vous, Mr. Ashley, on vous a entraîné à pratiquer vos mouvements tournants autour d'un point imaginaire, expliqua Winch. Votre méthode a été apprise de quelqu'un, il y a très longtemps, qui l'avait observée lui-même dans la pratique, probablement contre une personne qui ne bougeait pas. Parfois cela marche, parfois non. C'est parce que c'est une diversion. Tout art de diversion a ses défauts parce qu'il imite la forme sans saisir l'essence. Et il y a d'autres raisons. Témoins les maîtres du kung fu qui tentent de s'opposer aux boxeurs thaïs. Aucun ne survit au premier round. Pourquoi ?

Simplement pour soulager la tension croissante produite contre son dos par la position fixe, Ashley leva une main. Winch hocha la tête.

— Parce qu'ils n'ont pas été entraînés à se battre, mais à feindre de se battre, dit Ashley.

— Très bien, approuva Mr. Winch. Mais, ce qui est plus important, les boxeurs étaient des hommes durs, taillés à partir de mou. Les boxeurs se servaient de leurs talents pour gagner leur vie. Les boxeurs étaient au travail, le kung fu faisait du sport. Debout, Ashley. Prenez une position.

— Laquelle, Mr. Winch ?

— N'importe laquelle, Verre à liqueur. Debout, ou accroupi, ou caché. Vous auriez plus de chances avec un pistolet, probablement, et peut-être deux cents mètres de distance. Si vous aviez un pistolet. Ce que je ne vous donnerais pas.

— Qu'est-ce que je dois apprendre ?

— Qu'un imbécile perd rapidement sa vie.

Mr. Winch frappa dans ses mains, et un grand type blond aux cheveux en brosse, avec une figure dure et des yeux bleus glacés, les mains raidies, avança en dansant et porta un coup à Bill Ashley avec force. Et rapidité. Ashley ne vit pas arriver le coup, il ne comprit qu'il avait été frappé qu'en essayant de bouger le bras gauche. Le bras ne voulut pas.

Un autre homme, une espèce d'ours tout en muscle et en poil, pouffa en tirant sur le bras droit d'Ashley. Celui-ci eut l'impression que deux couteaux chauffés à blanc étaient attachés à ses épaules, et soudain il s'aperçut qu'il avait besoin de ses bras pour garder son équilibre. C'était presque impossible de rester debout, et ce le fut plus encore quand sa jambe gauche refusa de répondre et qu'il se retrouva par terre, se tordant et gémissant de douleur, après que le troisième élève eut porté le traître coup à sa jambe.

Puis ce fut sa jambe droite qui le lâcha quand Mr. Winch l'immobilisa d'une petite ruade dédaigneuse.

Ashley hurla quand on lui ôta son gi blanc. Les os devaient être cassés, pensa-t-il. Ce n'était pas bien. On ne cassait pas les os des gens à l'entraînement. Cet entraînement était donc mauvais. Il vit une bannière de papier de riz tomber en voletant du plafond, et il comprit au froid dans son dos qu'on ouvrait une fenêtre. Ce n'était pas son imagination. Il faisait plus froid. Il savait qu'il n'avait plus de vêtements, mais il ne pouvait pas regarder. Sa tête devait rester exactement où elle était, sinon il sentait une douleur insoutenable dans ses articulations, comme si quelqu'un faisait de la charpie de ses ligaments avec une râpe.

Il vit flotter la bannière qui descendait du plafond, un trapézoïde à l'envers traversé d'une ligne verticale. Un symbole simple qu'il n'avait jamais vu.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ? gémit Bill Ashley tout bas, car en parlant fort il faisait légèrement bouger ses bras.

— Parce que vous travaillez à Folcroft, Verre à liqueur, répondit Mr. Winch, mais il ne put tourner la tête pour le regarder, cela faisait trop mal.

— Alors ce n'était pas pour l'argent ?

— Bien sûr que c'était pour votre argent.

— Mais Folcroft ?

— C'est à cause de Folcroft, aussi. Mais l'argent est toujours agréable, Verre à liqueur. Vous avez été mal instruit. Depuis votre apparition dans ce monde vous en êtes arrivé à ce résultat, aujourd'hui, parce que vous avez été déplorablement éduqué. Adieu, Verre à liqueur, vous n'avez pas été programmé pour les arts martiaux.

Il y avait un dernier recours, dans le froid qui envahissait son corps nu, sur le plancher neuf des appartements du seigneur de Kildonan. Tout allait s'arranger, déjà la douleur faiblissait et bientôt il n'aurait plus mal. La température baissa encore pendant la nuit, et Ashley sombra dans de profondes ténèbres, mais il fut déçu par la faible lumière du matin. Cependant, quand la pièce fut à son maximum de clarté, vers le moment du grand soleil de midi, Ashley replongea dans les profondes ténèbres et cette fois il n'en ressortit pas.

On le découvrit six jours plus tard grâce à un coup de fil anonyme reçu par un inspecteur de Scotland Yard. C'était un « tuyau » et le généreux indicateur avait, d'après le rapport qui suivit, une voix « vaguement orientale ».

Le Yard reçut également par la poste, sans lettre d'accompagnement, le permis de conduire d'Ashley. Comme il était adressé à l'inspecteur qui avait été renseigné, on présuma que le corps était celui de William Ashley, trente-huit ans, domicilié 855 Pleasant Lane, Rye, N.Y., un mètre soixante-dix-sept, quatre-vingt-cinq kilos, yeux marrons cheveux châains, verrue à la main gauche, pas de verres correcteurs.

Cela fut vérifié, l'affaire devint le « Crime du château de Kildonan », et l'inspecteur passa à la télé pour décrire l'horreur de cette mort et annoncer que le Yard recherchait un fou.

« Ashley était mort de froid. Pas de ses fractures, chaque membre brisé à l'articulation, dit-il. Non, il n'y avait pas d'indices. Mais le lieu du crime était horrible. Effroyablement horrible. Le mot n'était pas trop fort. Effroyablement horrible. Jamais rien vu de pareil. »

Ce fut après sa seconde conférence de presse quotidienne que l'homme des services secrets britanniques dû faire face à toutes ces questions :

— Est-ce que cet Ashley a mis longtemps à mourir ?

— Oui, monsieur. Il est mort de froid.

— À-t-on trouvé des papiers sur lui ?

— Non, monsieur. Le type était nu comme un ver. Le froid tue plus vite que la faim ou la soif.

— Oui, nous le savons. Y a-t-il quelques indices qui prouvent qu'on l'a torturé pour lui soutirer des renseignements ?

— Ma foi, monsieur, laisser un individu avec quatre membres fracturés, tout nu sur un plancher glacé dans un château écossais plein de courants d'air, ce n'est pas très confortable...

— En somme vous ne savez rien, c'est ça ?

— Oui, monsieur. Est-ce que ce type était important ?

— Voyons, voyons, vous n'espérez tout de même pas que je vais

répondre à ça ?

— Non, monsieur.

— Avez-vous découvert à qui appartient le château ?

— Au gouvernement britannique, monsieur. Le château a été abandonné il y a des années, pour éponger un arriéré d'impôts. Le propriétaire ne pouvait plus l'entretenir, pour ainsi dire.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Il est inoccupé, monsieur.

— Je vois. Vous voulez me dire que des fantômes ont fait ça ?

— Non, monsieur.

— Très bien. Nous vous reverrons. Et oubliez que vous m'avez parlé.

— C'est déjà fait, monsieur.

Le rapport des services secrets britanniques à l'ambassade américaine de Londres fut bref. Ashley était arrivé en Angleterre comme touriste, s'était rendu directement en Écosse, avait passé une nuit dans une petite auberge, et c'est une semaine plus tard qu'il fut découvert dans cet état de semi-démembrement.

Contrairement à la coutume américaine, le corps ne fut pas exposé et les obsèques eurent lieu, cercueil fermé, à Rye. Ce qui était une excellente idée, car le cadavre n'était pas celui de William Ashley, mais d'un clochard de la morgue de New York. Le corps d'Ashley se trouvait dans une faculté de médecine des environs de Chicago où un médecin, qui croyait travailler pour la CIA, examinait ses membres. Les coups avaient été portés, plus probablement, par une espèce de marteau d'enclume. Les articulations étaient trop fracassées pour qu'une main humaine ait pu infliger ces dégâts. Ashley était effectivement mort de froid, contractant une pneumonie avec envahissement des poumons causant une mort assez semblable à la noyade.

À Rye, New York, un agent qui croyait travailler en secret pour le FBI, se posant comme contrôleur des contributions, veilla à ce que les huit mille dollars disparus du compte-épargne d'Ashley y soient redéposés, sans aucune trace du retrait.

Et la seule personne qui savait exactement ce que faisaient ces hommes et qui était assise à son bureau dans le sanatorium de Folcroft, regardait par sa glace sans tain le détroit de Long Island, en espérant qu'Ashley avait été réellement victime d'un vol.

Elle avait ordonné de remettre les huit mille dollars sur le compte, parce que la dernière chose dont cette affaire avait besoin était un surcroît de publicité internationale. Avec la femme d'Ashley pleurant sur de l'argent volé. L'Agence pour la Sécurité nationale s'était

montrée un peu négligente en ne rapportant pas le transfert des fonds d'Ashley du compte-épargne au compte courant, mais dans l'ensemble c'était le plus consciencieux et le plus précis de tous les services de la nation.

Le Dr Harold Smith, celui qu'Ashley prenait pour sa couverture, était le seul homme à savoir ce qu'Ashley faisait pour gagner sa vie. Le seul, en comptant Ashley.

Il passa en revue les fiches de programmation de cet homme. Ashley avait été chargé d'emmagasiner des renseignements sur le trafic maritime commercial de la Côte Est. Il croyait diriger un tri d'informations, visant à détecter une pénétration étrangère dans le trafic national. Un secteur-clef de l'espionnage. Mais la véritable fonction d'Ashley, qu'il ne pouvait lui-même jamais connaître parce qu'il n'en accomplissait que la moitié, c'était de comparer les revenus réels d'expéditions avec les cargaisons.

Cela faisait partie d'une formule générale que le Dr Smith avait mise au point bien des années plus tôt, révélant que lorsque les chargements commençaient à excéder le revenu qu'on en tirait le crime organisé gagnait un trop grand contrôle sur les ports.

Smith avait découvert depuis très longtemps qu'il n'était pas en mesure de mettre fin à l'influence du crime dans les ports, couvrant tout, depuis l'usure jusqu'aux syndicats. Mais ce qu'il pouvait faire, c'était empêcher le crime de contrôler le trafic maritime. Quand la formule montrait que cela devenait un danger, un procureur recevait soudain la preuve de pots-de-vin distribués dans les ports ; ou les contributions recevaient des photocopies d'actes de vente au nom d'un cadre supérieur d'une compagnie maritime qui s'achetait des maisons de deux cent mille dollars avec un salaire de vingt-deux mille dollars par an.

Ashley ne l'avait jamais su. Il travaillait simplement à alimenter l'ordinateur. Son terminal ne pouvait même pas obtenir une imprimante sans passer par le bureau du Dr Smith. Smith vérifiait tout. La dernière fois qu'Ashley avait demandé une imprimante de l'ordinateur, c'était il y a six mois, et encore uniquement pour vérifier l'exactitude d'un renseignement qu'il avait programmé la veille.

En repassant tout ça une dernière fois, Smith en conclut que si William Ashley avait été torturé jusqu'au dernier repli secret de son cerveau, il n'avait pas pu dire à ses ravisseurs ce qu'il faisait pour vivre. Il ne pouvait absolument pas le savoir.

Pas une personne dans l'Organisation ne savait ce qu'elle faisait pour gagner sa vie... pas une personne, mais deux.

Tout avait été soigneusement organisé, il y avait des années. C'était l'essence de l'Organisation, formée plus de dix ans auparavant par un

président aujourd'hui décédé, qui avait téléphoné à Smith et lui avait dit que le gouvernement des États-Unis allait très mal.

« Selon la Constitution, nous ne pouvons pas contrôler le crime organisé. Nous ne pouvons pas contrôler les révolutionnaires. Il y a tant de choses que nous ne pouvons pas contrôler si nous obéissons à la Constitution ! Cependant, si nous n'exerçons pas un certain contrôle, le pays sera détruit. Nous plongerons dans le chaos, dit le jeune homme aux cheveux abondants et à l'accent de Boston. Et le chaos aboutit à la dictature. Aussi sûrement que l'eau tombe d'un barrage, un manque d'ordre conduit à beaucoup trop d'ordre. Nous sommes condamnés, à moins... »

Et cet « à moins », que Smith entendit alors, était une organisation formée en dehors de la Constitution, en dehors du gouvernement, une organisation qui n'existait pas, créée pour essayer de maintenir en vie le gouvernement.

L'organisation durerait peu de temps, pas plus de deux ans, puis elle disparaîtrait sans jamais avoir été publique. Et Smith la dirigerait.

Smith avait une question. Pourquoi lui ?

Parce que, expliqua alors le Président, durant ses années de service, Smith plus qu'aucun autre directeur de la CIA, avait fait preuve d'un manque d'ambition et de fierté remarquable.

— Tous les tests psychologiques ont montré que jamais vous ne vous serviriez de cette organisation pour prendre le pouvoir. Franchement, Docteur Smith, vous possédez ce que l'on peut décrire sans charité comme un incroyable manque d'imagination.

— Oui, dit Smith, je sais. J'ai toujours été ainsi. Ma femme s'en plaint parfois.

— C'est votre force, déclara le Président. Mais une chose m'a étonné, je dois dire, et je vais vous poser la question maintenant, parce que nous ne nous reverrons plus jamais, et vous oublierez, naturellement, cette entrevue...

— Naturellement.

— Ce qui me surprend, Docteur Smith, c'est comment diable vous avez pu rater un test Rorschach. C'est dans votre dossier d'aptitude.

— Ah, ça ? dit Smith. Je me souviens. J'ai vu des pâtés d'encre.

— C'est ça. Et dans un test Rorschach, on doit décrire à quoi ressemblent les taches d'encre.

— C'est ce que j'ai fait, monsieur le Président. J'ai décrit des pâtés.

Et voilà comment tout avait commencé. L'Organisation était censée être une opération de rassemblement et de fourniture de renseignements, livrant des informations aux procureurs, laissant filtrer aux journaux des histoires pour embarrasser de hauts

fonctionnaires corrompus. Mais très vite, l'information ne suffit plus. L'Organisation qui n'existait pas avait besoin d'une arme mortelle. Elle avait besoin d'une arme de la taille d'une petite armée, mais les petites armées ont de nombreuses bouches et on ne pouvait pas facilement convaincre un tueur à gages qu'il travaillait pour le ministère de l'Agriculture. On avait donc besoin d'un seul tueur extraordinaire qui n'existait pas... pour une Organisation qui n'existait pas.

Ce fut assez simple, au début.

L'Organisation trouva l'homme qu'elle voulait dans un petit service de police du New Jersey, et le fit arrêter et condamner pour un crime qu'il n'avait pas commis, le fit exécuter sur une chaise électrique qui ne marchait pas et, quand il reprit connaissance, il était officiellement mort. On avait bien pris soin d'étudier à l'avance la nature psychologique de cet homme, et il prit fort bien la chose et le fait de travailler pour l'Organisation. Il absorba fort bien aussi l'enseignement de son instructeur oriental, devenant ainsi – à part quelques défauts de caractères mineurs – l'arme humaine idéale.

Smith songeait à tout cela en regardant un orage se préparer au-dessus du détroit de Long Island. Il reprit le dossier d'Ashley. Quelque chose ne collait pas. La méthode d'assassinat était si démente qu'elle pourrait bien avoir un but très précis et une signification.

Tout le reste dans l'affaire paraissait bien en ordre, même le retrait de l'argent. Le meurtre avait été commis après l'encaissement du chèque par l'intermédiaire d'un compte suisse au nom d'un certain Mr. Winch. Smith examina encore une fois le rapport des services de renseignements britanniques. Ashley avait été tué sur un plancher tout neuf. Donc une machinerie lourde n'avait pas été utilisée pour lui fracasser les membres, sinon des marques auraient été visibles sur le parquet ciré. Une machinerie légère, alors ? Le tueur était peut-être un sadique ?

Pour un homme qui ne croyait pas à l'intuition et qui jamais de sa vie n'avait eu le moindre pressentiment, à sa connaissance, le Dr Harold W. Smith éprouvait une fort singulière sensation en songeant à la mort d'Ashley. La méthode de ce meurtre avait un but. Smith ne savait pas pourquoi il le pensait, mais il le pensait tout de même.

Durant tout son repas du soir, devant un gâteau de morue et de potiron tiède, il y pensa. En souhaitant une bonne nuit à sa femme et en l'embrassant distraitement, il y pensa. Dans la matinée, il y pensa même alors qu'il s'occupait d'autres questions.

Et comme cela commençait à le gêner dans son travail, ce qui risquait d'aboutir au démantèlement de toute l'Organisation, cela

exigeait donc une explication.

Et une explication rapide, car des deux hommes capables de résoudre l'énigme de la mort d'Ashley, l'un était en mission et l'autre se préparait à retourner chez lui, dans un petit village de Corée du Nord.

CHAPITRE II

Il s'appelait Remo, la neige fraîche tombait sur sa main tendue, et il sentait les flocons s'amonceler peu à peu. Au sommet des hauts sapins, et sur les trois cents mètres à parcourir jusqu'à la lumière jaune venant de la cabane en rondins, s'étendait de la neige vierge, blanche, lisse, qui ne volait même pas dans ce soir d'automne sans vent de Burdette, Minnesota.

Remo avait marché jusqu'au bord de la clairière, en faisant le tour de la cabane jusqu'à ce qu'il soit certain. Maintenant il savait. La parfaite clairière dans la forêt du Minnesota était un champ de tir découvert. Le procureur adjoint s'en était assuré. S'il ne voyait venir personne, son chien flairerait les intrus, et, de la cabane, tout être vivant traversant cette couverture blanche à découvert, à ski, avec des raquettes, serait presque une cible fixe dans la lumière jaune trouant la nuit de novembre.

Sans trop savoir pourquoi, Remo songea à cette autre nuit, il y avait plus de dix ans, quand il avait été attaché sur une chaise électrique, et s'était cru mort, puis s'était réveillé à une nouvelle vie ; celle d'un homme dont les empreintes digitales étaient consignées dans un dossier disparu, un homme qui n'existait pas, travaillant pour une organisation qui n'existait pas.

Mais Remo savait quelque chose que son patron, le Dr Harold W. Smith, ignorait. Il était réellement mort sur cette chaise électrique. Celui qui avait été Remo Williams était mort, parce que les années d'entraînement avaient été si intenses que même son système nerveux avait changé, et lui, Remo, avait changé, si bien qu'il était à présent quelqu'un d'autre.

Remo vit la neige fondre dans sa main et sourit. Quand on perdait sa concentration, on perdait tout. S'il laissait tout aller, il sentirait bientôt le froid et puis, là dans cette neige glaciale du Minnesota, il abandonnerait son corps aux éléments et mourrait. Le froid n'était pas un point fixe sur un thermomètre, mais le rapport entre le corps et son environnement.

Un vieux truc d'enfant consistait à mettre une main sous le robinet d'eau très chaude et l'autre sous l'eau froide et puis de les plonger toutes les deux dans de l'eau tiède. Pour la main qui avait été sous l'eau chaude, elle était froide. Pour l'autre, elle était chaude. Il en allait de même pour les effets de la température sur le corps. Jusqu'à un certain point, ce n'était pas la température du corps qui importait,

mais la différence entre celle de l'extérieur et celle du corps. Et si la température du corps pouvait être abaissée, alors un homme pouvait rester immobile, dans une température bien au-dessous de zéro, en léger chandail blanc et pantalon de gymnastique blanc, chaussé de baskets de cuir blanc, gardant un flocon de neige sur sa main et le regardant ne pas fondre.

Remo sentit le silence de la neige et vit des gerbes d'étincelles sortir de la cheminée de la cabane à la lumière jaune.

La neige était de l'eau très légère, avec seulement plus d'oxygène, et si on laissait son corps s'y plonger, si la neige était tout autour et si l'on faisait partie de cette blancheur, non par une intrusion extérieure, par dessus, mais avec chaque partie du corps se déplaçant *dedans*, alors elle devenait de l'eau légère et l'on pouvait avancer rapidement dedans, sans respirer, mais avec les doigts qui jaillissaient, les mains à plat qui repoussaient et le corps nageant en quelque sorte horizontalement et rapidement vers la cabane aperçue une dernière fois au-dessus de la neige.

Remo s'arrêta, et ses genoux s'abaissèrent automatiquement, tassant la neige sous eux. Il sortit la tête de la blancheur opaque et sentit l'odeur du feu de bois et celle plus grasse de viande grillée. Deux silhouettes passèrent derrière les fenêtres embuées. La première d'allure saccadée et l'autre un peu sinueuse comme celle d'une femme, probablement jeune. Le procureur adjoint avait une petite amie, avait dit Smith à Remo, et naturellement il ne pouvait y avoir de témoins vivants. À ce que Remo avait compris, le procureur adjoint avait eu la mauvaise fortune de tomber sur certaines affaires mal préparées : des témoins de l'accusation qui finissaient par prouver l'innocence de l'accusé ; des procédures juridiques sabotées où tant de droits des criminels étaient violés que ceux-ci ne passaient jamais en justice.

Beaucoup, beaucoup d'erreurs que le procureur adjoint Dawkins attribuerait aux tribunaux trop indulgents. Et alors que d'autres avocats s'enrichissaient en préparant leurs affaires, James Bellamy Dawkins gagnait de l'argent en délaissant les siennes.

C'était quand une obscure petite employée aux titres qui croyait arrondir ses fins de mois en travaillant pour l'Annuaire National de l'immobilier avait remis son rapport annuel au magazine (qui curieusement ne publiait que rarement ce qu'elle envoyait) que James Bellamy Dawkins avait pris le chemin du vedettariat en qualité de cible.

Un ordinateur dans un sanatorium de Long Island au bord du détroit du même nom cracha ces deux faits jumelés : les affaires perdues accroissaient les richesses. Dans le cas de James Bellamy Dawkins, plus il commettait de bavures en justice, plus il possédait de

terres.

Au début, on lui avait présenté la chose assez aimablement. Peut-être, puisqu'il n'avait plus que deux ans avant sa retraite et qu'il avait déjà amassé une assez considérable fortune, voudrait-il consacrer son énergie à l'inculpation et à la condamnation de certains criminels. On lui montra une liste qui coïncidait remarquablement avec celle de ses bienfaiteurs.

Il repoussa la suggestion en avertissant que si jamais quelqu'un cherchait à le mettre à la retraite d'office, il agirait immédiatement contre toutes les personnes de cette liste pour des crimes abondants qu'elles ne pouvaient pas avoir commis, et quand les chefs d'accusation tomberaient, ces personnalités feraient des procès à l'État du Minnesota à lui en faire perdre la boule.

Mieux encore, il les inculperait pour le meurtre de celui qui s'adressait à lui et, après leur acquittement, ils pourraient effectivement commettre leur crime impunément, parce qu'un homme n'est jamais jugé deux fois pour la même chose.

En un mot, le procureur adjoint James Bellamy Dawkins n'allait pas changer de manières, pas plus qu'il ne démissionnerait, et que Dieu vienne en aide à l'État si quelqu'un essayait de le déboulonner.

Cette réponse finit par arriver à l'ordinateur de Folcroft qui remit tous ces faits au Dr Harold W. Smith, lequel décida sur-le-champ que l'Amérique pouvait fort bien se passer de James Bellamy Dawkins.

Ainsi, les yeux de Remo s'élevèrent au-dessus de la surface neigeuse, il vit les deux silhouettes, il huma les odeurs de la cabane et il renfonça sa tête dans la blancheur où ses genoux se relevèrent et il avança, sans tasser l'eau très légère où il nageait, mais avançant comme s'il en faisait partie.

Remo entendit le chien aboyer, la porte de la cabane s'ouvrir, et une voix d'homme demander :

— Qu'est-ce que c'est, Queenie ?

Et Queenie aboya.

— Je ne vois rien, Queenie.

Sur ce, simplement parce qu'il en avait envie, simplement parce qu'il avait vu récemment un film d'horreur et peut-être parce que c'était Halloween{2},

Remo perça un petit trou dans la neige et gémit lugubrement :

— James Bellamy Dawkins, tes jours sont comptés.

— Qui est là, bon Dieu ?

— James Bellamy Dawkins, tu ne passeras pas la nuit.

— Vous là ! Je me demande bien où. Je peux vous faire sauter la tête.

— Enfer ou Paradis, dit Remo.

— Où êtes-vous ?

— Enfer ou Paradis, dit Remo.

— Attaque, Queenie.

Remo entendit les aboiements approcher, et Dawkins, un homme bedonnant à la figure creuse, un fusil 30-30 devant lui, vit son bull mastiff filer dans la neige, son corps creusant un sillon en biseau, ses pattes soulevant des cônes espacés sur l'extérieur du biseau. Quand la chienne aurait attrapé l'individu, elle en arracherait un bon morceau, et Dawkins ferait sauter le reste. L'homme venait manifestement pour le tuer, et tout ce que Dawkins aurait à faire pour prouver la légitime défense, ce serait de s'assurer qu'une arme serait trouvée sur le corps. S'il n'en avait pas, il la fournirait. L'homme était déjà sur ses terres, et cela suffirait comme preuve circonstancielle étayant l'intention. L'arme ferait le reste.

Mais il arrivait une chose curieuse à Queenie, qui avait déjà dévoré son content de lapins d'automne et qui avait même eu le dessus contre une famille de rats laveurs. Le sillon qu'elle creusait se termina soudain, et elle disparut dans la neige. Dis-pa-rue.

Dawkins épaula et tira autour de l'endroit où la chienne venait de disparaître en silence. Il entendit un gémissement, tira sur le levier du fusil, fit de nouveau feu. La deuxième balle assombrissait la neige, et il rit tout bas.

— Sur quoi est-ce que tu tires, Jimmy ? demanda une voix de femme dans la cabane.

— Tais-toi, trésor, dit Dawkins.

— Sur quoi est-ce que tu tires à cette heure ?

— Sur rien. Tais-toi et va te coucher.

Dawkins visa l'endroit où la tache sombre commençait à s'étaler, et il surprit une petite convulsion sous la neige. L'homme avait pu s'approcher dans la chute de neige, mais il ne voyait aucune déclivité aboutissant au sang, rien que la piste de Queenie.

Il regarda attentivement, mais la neige ne bougeait pas ; alors il sortit de la cabane pour aller inspecter son gibier abattu. Mais quand il arriva presque à l'endroit où Queenie avait disparu, il sentit quelque chose tirer son fond de pantalon et il se retrouva brusquement assis. Puis une main lui plaqua de la neige sur la figure et il ne put plus tenir son fusil. Il chercha désespérément à chasser la neige de ses yeux et de son nez.

Il tenta de se relever, mais juste au moment où un de ses pieds semblait sentir la fermeté du sol, il glissait. Quand il chercha à ôter la neige de sa bouche, sa main partit dans de singulières directions. Puis

l'horreur le submergea.

Il allait se noyer dans la neige et il ne pouvait ni se mettre debout ni retirer de sa bouche cette substance froide qui le privait d'air. Enfin, dans une ultime tentative de survie, il rejeta de tout son corps cette force qui paraissait le plaquer au sol. Et il n'arriva nulle part, mais avala encore une poignée de neige.

Tout devint blanc, il n'avait plus froid. Seul son corps l'était. Quand il fut découvert au matin par sa jeune maîtresse, le « coroner » du canton conclut au suicide. Dans son idée, Dawkins était « tombé bargeot » ; il avait abattu son chien et puis s'était roulé en avalant de la neige jusqu'à ce qu'il se noie et se gèle.

Dans le Minnesota, l'incident fit immédiatement la une des journaux :

UN MAGISTRAT SE DONNE LA MORT DANS SON NID D'AMOUR

Lorsque lesdits journaux tombèrent dans la rue, l'avion de Remo avait atterri à l'aéroport de Durham à Raleigh, en Caroline du Nord, où il prit un taxi pour se rendre dans un motel près de Chapel Hill.

— Dehors toute la nuit ? dit en clignant de l'œil l'employé de la réception.

— Plus ou moins, répondit Remo.

Le réceptionnaire rit grassement.

— Vous devez l'avoir passée à l'intérieur. Les nuits sont plutôt fraîches par ici en automne.

— Je n'ai pas eu froid, dit sincèrement Remo.

— Ah, où sont mes vingt ans ! dit l'employé.

— La jeunesse n'a rien à voir, dit Remo en retirant trois clefs parce qu'il avait pris trois chambres contiguës.

— Vous avez eu un coup de téléphone de votre oncle Marvin.

— À quelle heure ?

— Ce matin vers dix heures et demie. Et c'est drôle, parce qu'on a raccroché ou je ne sais quoi, dès que j'ai sonné votre chambre. Je suis allé à la porte et j'ai crié qu'on vous demandait au téléphone, mais tout ce que j'ai entendu c'est la télévision à l'intérieur ; alors je n'ai pas insisté.

— Je sais que vous n'avez pas insisté, dit Remo.

— Hein ? Comment ça ?

— Vous êtes en vie, n'est-ce pas ? dit Remo et quand il entra dans la chambre du milieu il ne fit aucun bruit, car un frêle et très vieil Oriental à la barbe clairesemée était assis par terre dans la position du lotus, son kimono doré magnifiquement étalé autour de lui.

La télévision était équipée d'un magnétoscope qui enregistrait

toutes les autres chaînes et puis passait consécutivement les émissions concurrentes, de manière à ce que pas une seule seconde d'un des feuillets ne soit manquée.

Remo s'assit avec précaution, sans même faire soupirer le canapé. Quand Chiun, le Maître de Sinanju, savourait ses drames de la journée, personne, pas même son élève Remo, ne le dérangeait.

Dans le passé, certains, par accident, avaient cru que ce n'était qu'un vieillard regardant des feuillets télévisés et avaient omis de traiter ce moment avec respect. Ils n'étaient plus de ce monde.

Donc Remo s'assit pendant que Mrs. Lorrie Banks découvrait que son jeune amant l'aimait pour elle-même et pas à cause de sa nouvelle opération esthétique pratiquée par le Dr Jennings Bryant, dont la fille aînée s'était enfuie avec Morton Lancaster, l'économiste bien connu, que Doretta Daniels faisait chanter, Doretta, l'ancienne danseuse du ventre qui avait acheté les parts majoritaires du centre de recherches contre le cancer d'Elk Ridge et qui menaçait de le faire fermer si Lorrie ne révélait pas où Peter Malthus avait garé sa voiture la nuit où la fille aînée de Lorrie avait été écrasée et qui était restée estropiée pendant des semaines, pendant la nuit de l'inondation où le capitaine Rambough Donnerster avait fui le sombre incident de son passé, laissant toute la ville d'Elk Ridge exposée aux éléments sans la protection de la Garde Nationale de l'Air.

Lorrie parlait au Dr Bryant, en se demandant si Peter devait être mis au courant, à propos de sa mère. L'idée vint à Remo que deux ans plus tôt environ, l'actrice discutait pour savoir si quelqu'un d'autre devait être mis au courant d'un autre sombre secret à propos d'un parent, et il se dit que ce qui rendait ces drames différents de la réalité, ce n'était pas tellement ce qui se passait, mais que tout le monde en fût si terriblement angoissé. Pour Chiun, cependant, c'était de la Beauté et (autant que quelque chose puisse l'être) une justification de la civilisation américaine. Il avait été convaincu, de plus, que c'était l'essence même de la culture américaine quand, lors d'un programme d'échanges avec la Russie, l'Amérique avait expédié là-bas le New York Philharmonic Orchestra, gardant, comme disait Chiun, « les bonnes choses chez eux ». En échange, la Russie avait envoyé le Bolchoï, que Chiun savait aussi de second ordre... les danseurs en étaient si maladroits.

Il était quatre heures et demie de l'après-midi à la fin du dernier flash publicitaire de la dernière émission. On annonça un film et Chiun éteignit le poste.

— Je n'aime pas ta respiration, dit-il.

— Ma respiration est la même qu'hier, Petit père, dit Remo.

— C'est pour ça que je ne l'aime pas. Elle devrait être plus calme à

l'intérieur de toi aujourd'hui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'aujourd'hui tu es différent.

— En quel sens, Petit père ?

— C'est à toi de le comprendre. Quand tu ne sais pas comment tu es chaque jour, alors tu te perds de vue. Sache cela, aucun homme n'a jamais eu deux jours semblables.

— Avons-nous reçu un coup de téléphone d'en-haut ?

— On m'a grossièrement interrompu, mais je n'en tiens pas rigueur à l'auteur du coup de téléphone. J'ai supporté bravement la grossièreté, la dureté et le manque d'égards pour un pauvre vieillard savourant les maigres plaisirs au paisible crépuscule de sa vie.

Remo chercha le téléphone pour rappeler. Il trouva un trou là où le fil avait été arraché du mur. Il chercha l'appareil, et ce fut seulement en remarquant un autre trou sombre dans la commode de bois blanc qu'il comprit où le téléphone était parti. L'appareil craquelé était encastré dans le fond de la commode et soudait tout le meuble au mur.

Remo passa dans la chambre voisine et forma un numéro. Ce numéro ne reliait pas directement à un téléphone ; il déclenchait une suite de relais à travers tout le pays, si bien qu'il n'y avait aucune ligne unique établissant la communication une fois qu'un téléphone sonnait enfin dans le bureau du directeur du sanatorium de Folcroft.

— Allô ? dit Remo. L'oncle Nathan a appelé ?

— Non, répondit le Dr Smith. L'oncle Marvin a appelé.

— Oui, c'est ça. Je savais que c'était quelqu'un.

— J'ai déjà essayé de vous joindre, mais nous avons été coupés, et j'ai pensé que vous étiez peut-être en train de... d'organiser quelque chose.

— Non. Le téléphone a sonné pendant que Chiun regardait ses feuillets.

— Ah, fit Smith. J'ai un petit problème assez spécial. Il est arrivé un accident à quelqu'un, d'une manière plutôt bizarre, et j'ai pensé que Chiun et vous pourriez être capables d'y jeter un peu de lumière.

— Vous voulez dire qu'il a été tué d'une façon que vous ne connaissez pas et vous supposez que Chiun ou moi la connaissons.

— Remo, je vous en prie. Il n'existe pas de ligne téléphonique absolument sûre.

— Qu'est-ce que vous allez faire ? M'envoyer une pochette d'allumettes avec de l'encre invisible dessus ? Allons, Smitty. J'ai des choses plus importantes dans ma vie que les petits jeux de sécurité.

— Qu'y a-t-il de plus important dans votre vie, Remo ?

— Respirer correctement. Savez-vous que je respire aujourd'hui de la même façon qu'hier ?

Smith s'éclaircit la gorge, signe qu'il était malheureux, qu'il venait d'entendre quelque chose qu'il ne souhaitait pas approfondir parce qu'il avait peur de nouvelles réponses le déconcertant davantage. Remo savait que Smith avait récemment renoncé à essayer de le sonder et commençait à l'accepter comme il acceptait Chiun. Un facteur inconnu qui servait bien. C'était une importante concession de la part d'un homme qui haïssait tout ce qu'il ne pouvait pas classer, étiqueter et cataloguer avec précision. Les mystères étaient une malédiction pour le chef de l'Organisation.

— À la réflexion, dit Smith, envoyez une carte d'anniversaire à votre tante Mildred. Elle aura cinquante-cinq ans demain.

— Ça veut dire que je suis censé vous retrouver au guichet des renseignements de l'aéroport O'Hare à trois heures de l'après-midi. Ou bien est-ce trois heures du matin ? Ou à l'aéroport Logan ?

— Matin. O'Hare, gronda sombrement Smith et Remo entendit à la tonalité que la communication était coupée.

Sur le vol entre Raleigh-Durham et l'aéroport O'Hare de Chicago, Chiun s'émerveilla soudain des talents cachés des Américains. Il reconnut qu'il aurait dû se douter qu'il devait y avoir d'autres domaines d'excellence.

— Toute nation capable de produire *Lorsque tournent les planètes* ou *Jeunes et audacieux* doit posséder d'autres poches isolées précieuses, déclara Chiun.

Remo savait que Chiun trouvait que les avions se rapprochaient beaucoup d'objets volants conçus pour la sécurité absolue, alors il fit remarquer que l'Amérique tenait la tête dans le domaine de l'aéronautique et qu'il n'avait jamais entendu parler d'un avion conçu par des Coréens.

Chiun préféra ignorer ce commentaire.

— Voici de quoi je parle, dit-il pompeusement en faisant surgir entre ses longs ongles élégants deux feuilles de papier blanc déchirées. Ceci. Et en Amérique, par-dessus le marché. Quelle agréable surprise de découvrir un art si bien exécuté dans une contrée aussi lointaine que l'Amérique.

— Remo regarda les feuillets. Ils étaient couverts d'un texte plutôt mal dactylographié, avec interligne simple.

— Celui-ci, on peut lui faire confiance. Je lui ai envoyé mon lieu de naissance et la date à la minute près et aussi les tiens, poursuivit Chiun.

— Vous ne savez pas exactement quand je suis né. Moi non plus,

dit Remo. Les archives de l'orphelinat n'étaient pas aussi précises.

D'un geste gracieux, les mains de Chiun écartèrent cette objection.

— Même avec une date inexacte, quelle excellence de précision, dit-il.

Remo regarda de plus près. De l'autre côté de la feuille, il y avait des cercles entourant des signes mystérieux.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Un thème astrologique, répondit Chiun. Et en Amérique ! Je suis très agréablement surpris que ce grand art difficile puisse être si bien pratiqué dans un endroit tel que l'Amérique.

— Je ne crois pas à ces trucs-là.

— Naturellement, parce qu'en Amérique les petites machines font tout en quantité. Mais tu oublies qu'il existe encore des hommes brillants et perspicaces. Tu ne crois pas aux forces de l'univers parce que tu les as vues représentées par des imbéciles et des charlatans. Mais il y a en Amérique au moins un véritable lecteur des planètes.

— Youpi ! dit Remo en clignant de l'œil à une hôtesse qui passait et faillit en lâcher son plateau.

Remo savait qu'il n'aurait pas dû faire ça parce que maintenant, l'hôtesse serait sur son dos pendant tout le voyage, avec du café, du thé, du lait, un coussin pour sa tête, des magazines, n'importe quoi pour se rapprocher de lui. À Kennedy, à New York, deux ans plus tôt, une jeune personne de la Pan-Am l'avait poursuivi, à sa descente d'avion, en criant qu'il avait laissé un Kleenex sur son siège.

— Tu peux dire ça, répliqua Chiun, mais laisse-moi te lire dans ton propre jargon les remarquables découvertes de ce lecteur des forces de l'univers.

Et Chiun lut à la manière d'un conteur, élevant la voix aux passages importants et la baissant aux plus graves.

— « Vous êtes, lut-il, à l'unisson de la douceur et de la beauté de votre monde. Peu de gens devinent votre sagesse et votre bonté, que dissimule votre désir d'humilité. Vous êtes troublé par le harcèlement incessant de vos proches qui ne peuvent reconnaître publiquement votre grandiose magnificence ! »

— Pas mal, dit Remo. Et qu'est-ce qu'il a écrit sur vous ?

— Ça, c'était moi, dit Chiun, et il lut l'autre feuillet : « Vous avez tendance à satisfaire égoïstement vos appétits et à agir selon la première pensée qui vous passe par la tête. Vous ne réfléchissez pas profondément, mais courez de jour en jour comme si vous n'aviez pas de lendemain. »

— C'est moi, si je comprends bien, grogna Remo.

— À la lettre, assura Chiun. Ah, comme il te connaît ! Ce n'est pas

tout. « Vous n'appréciez pas les grands talents qui vous ont été donnés et vous les gaspillez comme fiente de canard. »

— Où ça ? demanda Remo. Montrez-moi où il dit ça. Où est-ce qu'il parle de « fiente de canard » ?

— Il ne dit pas exactement cela. Mais il l'aurait dit s'il t'avait mieux connu.

— Je vois, dit Remo, et il demanda les deux feuillets.

Exact. Tout y était sauf la fiente de canard. Mais Remo remarqua autre chose. Le thème de Chiun commençait sous le titre « positif » et puis était déchiré au milieu de la page. Celui de Remo commençait sous « négatif » et n'avait pas de haut de page.

— Vous avez pris mes négatifs et vos positifs, dit-il.

— J'ai gardé ce qui était correct. Il y a assez de fausses informations dans le monde. Soyons reconnaissants que, dans un pays comme celui-ci, nous ayons déjà trouvé ce qui est à moitié exact.

— Qui c'est, ce mec ?

— C'est le Ke'Gan des montagnes. Les montagnes ont toujours eu les meilleurs devins. Un Ke'Gan. Ici en Amérique. C'est pourquoi j'ai voulu lui écrire, en lui donnant nos signes de naissance.

Remo regarda la feuille de Chiun qui avait encore l'en-tête de l'astrologue.

— Un Ke'Gan ? Ce gars s'appelle Kegan. Brian Kegan, Pittsfield, Massachusetts.

— Les monts de Berkshire.

— Pittsfield. Vous avez encore cette boîte postale là-bas, hein ? Qu'est-ce que vous fabriquez avec une boîte postale à Pittsfield, Massachusetts ? Qu'est-ce qu'un Maître de Sinanju peut faire de ça ?

Mais Chiun croisa ses mains et garda le silence. Il y avait longtemps que la boîte postale avait été louée, au temps où Chiun était prêt à accepter toutes les offres d'emploi, afin que sa profession d'assassin continue de subvenir aux besoins des vieux, des faibles et des pauvres de son petit village de Sinanju, en Corée du Nord. Mais la crise de l'emploi était passée, et Chiun travaillait régulièrement pour le Dr Smith ; il avait cependant gardé la boîte postale et refusait de dire à Remo quel courrier il y recevait.

L'hôtesse était de retour. Non. Remo ne voulait pas de café. Il ne voulait pas de thé. Il ne voulait pas de boissons alcoolisées ni du *Time Magazine*.

— Monsieur, dit l'hôtesse, je n'ai encore jamais dit ça à un passager, mais je parie que vous vous prenez pour quelque chose de spécial. Je parie que vous vous imaginez que toutes les femmes meurent d'envie de sauter dans un lit avec vous, pas vrai ?

Ses joues pâles rougissaient, ses cheveux blonds coupés courts dansaient de colère. Remo pouvait respirer son parfum délicat. Il haussa les épaules.

— Pour rien au monde je ne voudrais de vous, patate, poursuivit-elle. Pour rien au monde.

— Ah ? fit Remo.

Elle partit avec son coussin et ses magazines, mais revint bientôt. Elle voulait s'excuser. Elle n'avait jamais parlé de la sorte à un passager. Elle regrettait. Remo lui dit que ce n'était pas grave.

— Je voudrais réparer, d'une façon ou d'une autre.

— N'y pensez plus, dit Remo.

— Je le voudrais vraiment. Qu'est-ce que je pourrais faire ? Dites-le-moi et je le ferai. Quoi que vous me disiez.

— N'y pensez plus, répéta Remo.

— Allez vous faire mettre, dit-elle, et Chiun, voyant les passagers se retourner, leva une main gracieuse, ses ongles : une symphonie de délicatesse exquise.

— Précieux bouton de rose, ne torturez pas votre cœur gracieux. On ne peut attendre des rats des champs qu'ils apprécient la précieuse émeraude. N'offrez pas vos dons charmants à celui qui en est indigne.

— Vous avez bougrement raison, déclara l'hôtesse. On peut dire que vous avez beaucoup de sagesse, monsieur. Vraiment.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? demanda Remo.

— Retournez à votre fromage, rat, répliqua l'hôtesse, et elle partit avec un sourire triomphant.

— Qu'est-ce qui lui arrive ? se plaignit Remo.

— J'ai donné les meilleures années de ma vie à un imbécile, répondit Chiun.

— Je ne veux pas la sauter. Et alors ?

— Alors tu lui as volé sa fierté, et elle ne pouvait pas partir avant qu'elle lui soit rendue.

— Je ne suis pas obligé de servir d'étalon à toutes les filles qui se présentent.

— Tu as l'obligation de ne pas blesser ceux qui ne te font aucun mal.

— Depuis quand un Maître de Sinanju répand l'amour et la lumière ?

— Je l'ai toujours fait. Mais pour un aveugle la lumière n'est, au mieux, que de la chaleur. Ah ! comme le Ke'Gan te connaît !

— Qu'il essaye un peu d'interrompre un jour vos feuilletons. Il verra votre amour et votre lumière.

CHAPITRE III

Smith regardait sa montre et attendait comme n'importe quel autre meuble, quand Remo et Chiun arrivèrent à la banquette en face du guichet de la Trans-World Air-lines.

— Vous êtes à l'heure, dit-il à Remo et à Chiun en leur adressant un bref signe de tête qui aurait pu être interprété comme un salut assez respectueux par qui ignorait que Smith était totalement étranger aux saluts et autres formes de respect.

La courtoisie exigeait un minimum d'imagination, et par conséquent elle était inconnue du Dr Harold W. Smith.

Le Donsheim Memorial Hospital, le plus moderne sans doute de toute la région de Chicago, se trouvait aux abords de la ville dans l'agréable banlieue de Hickory Hills, loin des fusillades, des attaques à main armée et des vols du centre qui, lui, avait désespérément besoin d'un hôpital ultramoderne comme Donsheim et qui en conséquence, de par les lois de la nature et de la politique, n'avait pas la moindre chance d'en obtenir un.

Smith fit le tour de rétablissement sur l'allée de ciment bien nette bordée d'herbe, s'arrêta devant une porte grise sans poignée. Elle n'avait qu'une serrure, et Smith sélectionna une clef d'un gros trousseau.

— Une de vos dépendances ? demanda Remo.

— Dans un sens, dit Smith.

— Tout est dans un sens, pontifia Remo.

— L'empereur connaît les affaires de l'empereur, intervint Chiun.

Pour lui, quiconque employait la Maison de Sinanju était empereur, comme par le lointain passé. C'était un manque de convenances pour un assassin de parler ouvertement à un empereur, ce qui (à ce que comprenait Remo) voulait dire qu'un empereur ne devait jamais savoir ce que pensait son assassin, un code pratique élaboré au cours de siècles d'expérience.

Cependant, Remo était un Américain et Smith était un Américain ; tout comme certaines choses de Sinanju demeurerait toujours un mystère pour Remo, cette familiarité entre Remo et Smith paraissait fort singulière à Chiun.

L'odeur du couloir d'hôpital rappela à Remo des souvenirs de peur, la peur qu'il avait connue avant d'apprendre à utiliser ses nerfs pour

sa propre puissance. Smith compta les portes, sept en tout, et entra par la huitième avec une autre clef. La salle était froide ; Smith alluma puis il reboutonna en frissonnant le haut de sa veste. Remo et Chiun, en costumes demi-saison légers, ne bougèrent pas. Huit grands casiers métalliques avec des poignées se succédaient bien proprement dans le mur. La lumière jaune fluorescente brillait lugubrement sur le métal.

Au centre de la salle carrelée de blanc, facile à laver, il y avait trois longues tables de deux mètres sur un, recouvertes de plastique blanc. Le désinfectant ne pouvait rien cacher, le lavage constant ne pouvait rien dissimuler, pas plus que le froid ne l'éliminait. La salle sentait la pourriture de la mort, cette lourde odeur douceâtre de graisses en décomposition et d'intestins bourrés de bactéries en train de se dissoudre.

— C'est le troisième à partir du bas, dit Smith.

Remo tira le tiroir sur la table centrale.

— William Ashley, trente-huit ans, mort de froid, dit Smith en contemplant le cadavre enflé.

De la barbe avait poussé sur la peau morte. Les yeux saillaient sous des paupières reflétant l'éclairage fluorescent. Les épaules étaient gonflées comme si Ashley avait des muscles de géant, et les hanches étaient aussi énormes que s'il portait une culotte matelassée.

— Les radios ont révélé que les quatre principales articulations, des épaules et des cuisses, ont été endommagées. Les poumons de la victime s'étaient remplis d'humeurs causées par le froid. Il a été trouvé sur le plancher nu d'un château glacial d'Écosse, incapable de bouger à cause de ses fractures. En un mot, messieurs, il s'est noyé dans les épanchements de ses poumons. C'était un de nos employés. Je voudrais savoir si vous reconnaissez la technique du meurtre.

— La cruauté a de nombreuses formes et de nombreux visages. Il est injuste d'accuser la Maison de Sinanju, dit Chiun. Nous sommes renommés pour le silence et la rapidité, même pour la miséricorde dans la vitesse avec laquelle nous accomplissons nos devoirs. Nous sommes plus compatissants que la nature, nous l'avons toujours été et le serons toujours.

— Personne n'accuse votre Maison, dit Smith. Nous voulons savoir si vous reconnaissez la méthode d'exécution. Je sais que nos systèmes de dissimulation et de secret vous déroutent, mais cet homme était un de ceux qui travaillent pour nous et ne le savent pas, comme la plupart de nos employés.

— Il est très difficile d'apprendre aux serviteurs à connaître leur travail, dit Chiun. Je suis sûr que, grâce à la sagesse de l'empereur Smith, dans peu de temps les serviteurs paresseux sauront ce qu'ils font et pour qui ils travaillent.

— Pas exactement, dit Smith. Nous ne désirons pas qu'ils sachent pour qui ils travaillent.

— Sage précaution. Moins le serviteur ingrat et stupide en sait, mieux cela vaut. Vous êtes la sagesse même, empereur Smith. Un honneur pour votre race.

Smith s'éclaircit la gorge, et Remo sourit. Remo était seul à former un pont entre les deux hommes. Remo comprenait que Smith essayait d'expliquer qu'il y avait une force dont l'Amérique avait honte d'avouer l'existence, alors que Chiun croyait qu'un empereur devait toujours rappeler à ses sujets quelles étaient ses forces, et plus il était puissant, mieux cela valait.

— Quoi qu'il en soit, reprit Smith, cette affaire m'ennuie. L'étrangeté de cette mort soulève certaines questions et je voudrais des réponses.

— On ne peut blâmer la Maison de Sinanju pour toute cruauté perpétrée, déclara Chiun. Où cela s'est-il produit ?

— En Écosse, répondit Smith.

— Ah oui, un noble royaume. Aucun Maître de Sinanju n'y a mis le pied depuis des siècles. Un peuple aimable et gracieux. Comme vous-même. Et d'une grande noblesse.

— Ce que je vous demande, c'est si vous reconnaissez la méthode d'exécution. Vous remarquerez que la peau n'a pas été entamée, mais des dégâts incroyables ont été infligés aux articulations.

— À trois articulations, dit Remo, et ça, c'est parce qu'ils ne connaissent pas leur boulot.

— J'ai les radios, dit Smith. Mais le médecin qui a examiné le corps a dit que toutes les quatre étaient fracassées. Je me souviens très bien.

— Il se trompe. Les deux épaules et la hanche droite sont fracassées. Des coups grossiers. Tout aurait dû être fait comme à la jambe gauche. Elle a été arrachée sans détruire l'articulation.

Smith pinça les lèvres et tira de sa poche une enveloppe grise sans en-tête. Les radios avaient été réduites pour ressembler à un film de 35 mm. Smith leva le film à la lumière.

— Par exemple ! Vous avez raison, Remo, dit-il.

— Il a été bien instruit, intervint Chiun.

— Vous reconnaissez donc cette manière de donner la mort ?

— Bien sûr. Quelqu'un qui ne connaissait pas son boulot, répondit Remo. Il a eu un coup de chance pour la jambe gauche et puis il a salopé le reste, sur les épaules et la hanche droite.

Chiun considérait le cadavre de William Ashley et secouait la tête.

— Il y a eu au moins deux personnes pour faire ça, déclara-t-il. Celle qui a agi correctement pour la jambe gauche, et l'autre qui a fait

le travail de boucher. Qui était ce monsieur ?

— Un employé, répondit Smith. Un programmeur d'ordinateur.

— Et pourquoi désirerait-on disgracier ce... « comme vous dites » ?

— Programmeur d'ordinateur.

— Exact. C'est le mot. Pourquoi voudrait-on le disgracier ?

— Je ne sais pas, avoua Smith.

— Alors je ne sais rien de cette façon de tuer.

— Ça ne nous aide pas, Chiun, protesta Smith avec un soupçon d'exaspération. Que devons-nous faire ?

— Tout observer très attentivement, répliqua Chiun qui savait que les Américains aimaient observer leurs désastres afin de leur laisser prendre une bonne avance, jusqu'à ce que la personne la plus obtuse du pays s'aperçoive que quelque chose n'allait pas.

Sur ce, Chiun aborda un sujet qui le tracassait. On lui avait promis une visite chez lui. Il savait que c'était un voyage difficile et que cela coûterait cher de le transporter à Sinanju. Tout était prêt, jusqu'au bateau spécial qui le glisserait dans la rade de Sinanju, sous l'eau. Mais il n'était pas parti la première fois au moment où il était prêt, à cause de sa loyauté envers l'empereur Smith (puisse-t-il régner longtemps dans la gloire qui était uniquement la sienne).

— Oui, le sous-marin, dit Smith.

Humblement, Chiun demanda à partir maintenant pour sa visite. La Corée en automne était belle.

— Sinanju gèle sous un vent glacial en automne, déclara Remo qui n'y était jamais allé.

— C'est chez moi, dit Chiun.

— Je sais que c'est le pays de la Maison de Sinanju, intervint Smith, et vous nous avez bien servi. Vous avez accompli des merveilles avec Remo. C'est un plaisir de vous aider à retourner chez vous dans votre village. Mais nous aurons du mal à vous envoyer vos spectacles. Il vous faudra sans doute vous passer de feuilletons télévisés.

— Je ne resterai pas longtemps à Sinanju. Simplement jusqu'à l'arrivée de Remo.

— Je n'aimerais pas du tout vous savoir tous les deux hors du pays, dit Smith.

— Ne vous inquiétez pas, je ne pars pas, dit Remo.

— Il sera là à la prochaine pleine lune, déclara Chiun.

Et il ne dit plus rien jusqu'au lendemain alors qu'il s'apprêtait à embarquer dans un avion qui le transporterait à San Diego d'où son bateau spécial l'emmènerait chez lui.

Chiun attendit que Smith se soit éloigné vers un guichet pour prendre une assurance sur la vie de Chiun avant de dire à Remo :

— Cette façon de tuer, Remo, est fort étrange.

— Pourquoi ? Un crétin avec un coup chanceux et trois mauvais.

— Nous avons une coutume à Sinanju. Quand on désire disgracier quelqu'un, lui montrer qu'il n'est même pas digne d'être tué, on lui porte quatre coups et puis on s'en va en laissant mourir l'adversaire.

— Vous croyez que c'est ce qui est arrivé là ? demanda Remo.

— Je ne sais pas ce qui est arrivé là, mais je te dis d'être très prudent jusqu'à ce que tu me rejoignes à Sinanju.

— Je ne viendrai pas, Petit père.

— À la prochaine pleine lune, dit Chiun puis il signa la police d'assurance que Smith lui mit dans les mains, d'un idéogramme compliqué qui ressemblait au mot « if » tracé entre deux lignes parallèles.

Au moment où l'avion de Chiun décollait, Smith murmura :

— Un homme bien mystérieux.

— Mystérieux n'est qu'un terme occidental signifiant grossier et irréfléchi, répliqua Remo, en sentant le froid du lac Michigan proche fouetter la barrière de sécurité d'O'Hare.

— Mystérieux est mon terme pour désigner ce que lui et vous êtes capables d'accomplir, ce que vous faites. Par exemple sans vous servir d'armes à feu.

Remo regarda le 707 blanc à bandes rouges s'élever dans les airs, ses tuyères crachant de la chaleur et de la vapeur.

— Ce n'est pas tellement compliqué quand on sait, dit-il. C'est très logique. C'est simple quand on connaît, mais l'exécution peut être délicate. Particulièrement dans sa simplicité.

— Je ne trouve pas cela très clair, dit Smith.

— Regardez-le, répondit Remo en désignant l'avion. Regardez-le. Il rentre chez lui, comme ça. Ma foi, je suppose qu'il en a le droit.

— Vous ne m'avez pas dit pourquoi vous ne vous servez pas d'armes à feu.

— Un pistolet envoie des projectiles. Les mains sont plus contrôlées.

— Vos mains le sont. Mais ce n'est pas du karaté, n'est-ce pas, ni rien de tout ça ?

— Non, dit Remo. Rien de tout ça.

— Pourquoi vous ? Pourquoi Chiun ? Qu'est-ce qui vous rend différents ?

L'avion disparaissait trop vite.

— Pardon ? demanda Remo.

— Pourquoi êtes-vous si exceptionnels tous les deux ? J'ai fait faire des études comparées sur les arts martiaux et de temps en temps il se présente un cas isolé où l'on reconnaît certaines choses que vous faites, mais, dans l'ensemble, ce n'est pas du tout ça.

— Ah oui, grogna Remo. Les types avec les planchettes, les briques et leurs mains, ces trucs-là...

— Ces trucs-là, dit Smith.

— Eh bien, je vais essayer de vous expliquer.

Et Remo expliqua de son mieux, comme il avait tenté de se l'expliquer à lui-même. Car il n'avait pas appris ça facilement, ça ne ressemblait à rien de ce qu'il avait connu avant de rencontrer le Maître de Sinanju.

Pour commencer, la principale différence pourrait être la comparaison entre un joueur de football professionnel et un sportif du dimanche. La blessure qui enverrait le joueur du dimanche sur la touche ne serait même pas ressentie par le footballeur de première division.

— Le « pro » fait ça pour gagner sa vie. Ça dépasse les niveaux du dilettantisme et même de l'ambition. C'est de la survie. Le professionnel vit de ce qu'il fait. Il n'y a pas de comparaison. Ensuite, il y a Sinanju. Né du désespoir. Chiun m'a tout raconté. Les revenus de l'agriculture et de la pêche étaient si insuffisants dans ce village qu'on devait noyer les bébés.

— Je sais que les Maîtres de Sinanju ont nourri leur village en devenant tueurs à gages, dit Smith. Entre nous, je pensais qu'avec les communistes de la Corée du Nord, ça prendrait fin.

— Oui, ça pourrait finir, c'est vrai, mais quand Sinanju a commencé, avec la méthode et la pensée, chaque Maître savait que c'était un choix entre la vie de leur cible et celle des enfants du village. Chaque Maître. Depuis des millénaires. Jusqu'à Chiun.

— Bon, d'accord. Pour eux, la survie. Mais pourquoi votre haute compétence, à vous ?

— Ma foi, avec l'expérience, les Maîtres de Sinanju ont découvert que la plupart des muscles risquaient de devenir des organes vestiges, comme l'appendice. Ils ont appris que presque tout le monde n'utilise qu'environ dix pour cent de sa force ou de son intelligence. Le secret de Chiun, c'est de forcer les muscles et les nerfs et tout le reste à fonctionner à trente pour cent. Ou quarante.

— Et c'est ce qu'il fait ? À quarante pour cent ?

— C'est ce que je fais. Chiun est le Maître de Sinanju. Il fonctionne à cent pour cent. Les mauvais jours.

— Et c'est ça, l'explication ?

— C'est l'explication, dit Remo en se détournant de la barrière. Quant à savoir si c'est la vérité, je n'en ai pas la moindre idée. C'est ma façon de l'expliquer.

— Je vois, dit Smith.

— Non, répliqua Remo. Vous ne verrez jamais.

CHAPITRE IV

Lorsque Hawley Bardwell commit son premier meurtre avec ses mains, il comprit qu'il devait tuer un autre homme. Ce n'était pas comme son premier placage au rugby quand il avait entendu le genou du trois-quart éclater à son oreille. Ça, c'était bon. Mais voir un homme mourir alors qu'on l'avait simplement frappé avec la main, c'était super. Un peu comme si on découvrait qu'on avait ce terrible besoin au moment même où il était assouvi. Dans une bouffée de bien-être, Bardwell avait reculé sur le plancher neuf bien ciré de ce château plein de courants d'air et avait regardé le type à la ceinture noire pivoter, reculer et porter une main à l'épaule qui ne fonctionnerait plus jamais.

C'était si simple que c'en était risible. Le type, un nommé Ashley quelque chose, Bill Ashley, ou Ashley Williams ou j'sais pas quoi, avait assumé la posture *sanchin-dachi* pour effectuer un simple blocage, et puis ce bras gauche lui-même avait servi pour fracasser l'articulation. Après ça, Bardwell avait porté son second coup contre l'épaule elle-même, mais ce n'était que le commencement. Naturellement, il n'avait pas le type tout à lui. Il devait le partager, mais il savait que c'était son coup qui avait tout fait démarrer et quand ils avaient laissé le mec sur ce plancher glacé, cloué par la douleur, Bardwell s'était dit que le rugby, le karaté, même trois ans de boxe professionnelle, c'était comme de la petite bière à côté d'un alcool blanc. Ça ne se comparait pas.

Donc, quand Mr. Winch lui promit sa propre victime, personnelle, rien qu'à lui, Hawley Bardwell faillit se prosterner et embrasser les pieds de son instructeur. Mr. Winch était tout ce qu'il avait toujours rêvé comme entraîneur ou comme commandant dans les Marines. Mr. Winch comprenait. Mr. Winch lui avait donné la puissance. En dépit de toutes les tentations, Hawley Bardwell, un mètre quatre-vingt-quinze de muscles durs, d'yeux bleus glacés et de figure taillée dans de la pierre, gardait ses mains pour les missions désignées par Mr. Winch.

Et quand il dut attendre près du cimetière de Rye, New York, et qu'un homme qui ressemblait à sa cible, mais ne l'était pas, arriva pour s'incliner devant une tombe, celle de William Ashley, Hawley Bardwell se retint. Ce n'était pas son homme. Il mesurait plus d'un mètre quatre-vingt, il avait des pommettes saillantes et des yeux marron, mais il n'avait pas ces poignets épais. Alors Hawley Bardwell

attendit toute la semaine comme le lui avait dit Mr. Winch et puis il redescendit à New York, il gara sa voiture dans un de ces garages hors de prix contre lesquels sa femme l'avait mis en garde et se rendit au *Waldorf Astoria* où il demanda Mr. Sun Yee, comme le lui avait ordonné Mr. Winch.

Mr. Sun Yee était, naturellement, Mr. Winch, qui disait avoir plusieurs noms, « Winch » étant ce qui se rapprochait le plus du vrai.

— Bonsoir, Mr. Winch, dit Bardwell au petit homme en kimono vert brillant qui l'accueillit.

— Entrez, Bardwell, dit Winch. Ainsi, vous n'avez pas vu votre cible ?

— 'xact. Comment vous le savez ?

— Je sais beaucoup de choses, dit Winch avec un bon sourire.

Ce sourire troubla un peu Bardwell, comme un chatouillis au creux de l'estomac. Si Lynette n'avait pas été si catégorique quand ils étaient partis pour l'Écosse, répétant que Mr. Winch était ce qui était arrivé de meilleur – à part elle bien sûr – dans la vie de Hawley, il aurait pu, en dépit de son grand respect, se méfier de Mr. Winch. Un grand homme, mais tout de même... ce sourire...

— Voyons un peu si vous n'avez rien oublié, dit Mr. Winch, et Hawley Bardwell prit la posture qu'on lui avait fait répéter et répéter et rerépéter.

Assez versé dans les arts martiaux, il connaissait d'autres positons, mais Mr. Winch disait toujours qu'il devait perfectionner celle-là et, sentant une main dans son dos, il comprit qu'elle n'était pas encore tout à fait parfaite.

C'était à partir de cette position qu'il avait frappé, dans le château. On portait tout son poids en soi, en ne le reposant sur aucun pied, pas simplement en distribuant également le poids, mais en le gardant à l'intérieur de soi. Pour le spectateur, on avait l'air d'un homme debout les pieds légèrement écartés, presque voûté, et le coup venait, plop, d'abord une poussée contre la parade de la main gauche en faisant rentrer le bras dans l'épaule de l'adversaire et en suivant le mouvement. Quand c'était réussi, ça faisait *po-pop*. Là debout dans la chambre d'hôtel, Hawley se rappelait le son délicieux de l'épaule de sa cible faisant *po-pop*.

Mr. Winch frappa dans ses mains, et le gros bras droit de Hawley jaillit à plat pour la parade et se transforma immédiatement en main-épée nukite comme il le fallait.

— Bien, approuva Mr. Winch alors que Hawley restait le bras tendu comme s'il serrait la main à quelqu'un dont il ne voulait pas trop s'approcher. Très bien.

— Mais ça me laisse plutôt à découvert, pas vrai ? Voyez, tout mon corps est sans protection, là. Je me suis entraîné, et à chaque fois que j'essaye ce coup, je me dis qu'à la fin je suis complètement découvert.

— Perfectionner votre défense, dit Mr. Winch, vous rendrait moins efficace. Contre l'homme qui sera votre cible, vos blocages défensifs deviendraient de la poussière d'os. Naturellement, si vous n'avez pas confiance en moi...

— J'ai confiance en vous, Mr. Winch.

— Bien. Parce que maintenant, je vais vous donner votre homme.

— Où que je vais le trouver ?

— Il vous trouvera.

Sur ce, Mr. Winch dévoila le plan grâce auquel, si Hawley Bardwell le suivait fidèlement, il aurait non seulement son homme, mais quinze mille dollars en sus. Et les quinze mille dollars venaient en premier.

Il y avait bien des choses que Hawley Bardwell ne comprenait pas, mais ce plan l'enchantait. Non seulement il se ferait de l'argent, comme Lynette disait qu'il en gagnerait s'il restait avec Mr. Winch, mais il aurait sa principale cible et aussi d'autres, pour s'exercer.

Oui, il pourrait les tuer s'il travaillait bien le coup de l'épaule et, non, il ne risquait d'être pris par personne, à part l'homme qui serait son ultime cible.

Bardwell était tellement excité qu'il voulait dire à Lynette que l'endroit où il allait prendre les quinze mille dollars était justement celui où elle travaillait comme caissière. Mais Mr. Winch n'avait pas dit qu'il avait le droit d'en parler, même à sa femme ; alors, le soir du coup, il lui raconta simplement qu'il allait faire un petit tour. Mais son attitude dut lui mettre la puce à l'oreille, car elle conseilla « Fais gaffe à ton cul là-bas, Hawley », à quoi il répondit « Tu parles », et puis il s'en alla tranquillement déambuler dans la rue principale de Tenaflly, New Jersey, où les magasins fermaient et où la police réglait distraitemment le peu de circulation dans la fraîcheur mouillée de l'hiver qui tombait sur la petite ville attendant la neige.

Comme l'expliquait Mr. Winch, toute l'opération était une extension du coup. La défense devenait l'offensive.

Du bas de la rue, il vit de la lumière au premier étage de la Banque de Crédit et d'Épargne de Tenaflly. Il y avait deux cents dollars en dépôt, le maximum que Lynette et lui pouvaient mettre de côté sur son salaire de moniteur de gymnastique. Comme elle disait souvent : « Au moins ils n'étaient pas dans le trou s'ils pouvaient mettre de côté ne serait-ce que deux dollars par semaine. » Lynette raisonnait très bien. C'était sans doute pour ça qu'entre toutes les femmes de ses élèves, Mr. Winch semblait la préférer.

Bardwell s'engagea dans la rue derrière la banque. Mr. Winch l'avait averti d'attendre qu'il soit juste en face de l'immeuble. La police guettait toujours les cambrioleurs derrière les boutiques et il devait rester le moins possible dans la ruelle. Pour la police, la banque était le bâtiment qui avait le moins besoin d'être surveillé. Elle avait un coffre moderne à serrure contrôlée par un mouvement d'horlogerie, du genre qui mettait en faillite les casseurs de coffres. Tout l'argent qui y était enfermé chaque soir à cinq heures n'était plus disponible avant huit heures trente du matin. L'illusion de sécurité était sa plus grande faiblesse, avait dit Mr. Winch.

Bardwell vit la haute corniche de ciment blanc du toit de la banque apparaître au-dessus de la maison de bois à un étage de cette rue résidentielle, parallèle à l'artère principale. Il suivit sans bruit l'allée, traversa une pelouse bien tondue et enjamba une barrière pour se retrouver dans la ruelle. La banque avait trois portes, dont deux équipées de systèmes d'alarme, de barres d'acier et de grillage, car elles gardaient l'entrée du rez-de-chaussée et de la chambre forte. Par une logique financière, la troisième porte n'avait pas besoin de système de protection coûteux, car elle ne conduisait qu'aux bureaux du président, du vice-président et du chef comptable. On ne risquait rien, car il y avait un bon système d'alarme entre leurs bureaux et l'argent au-dessous, une seule porte intérieure.

La main de Bardwell se referma sur la clef que Mr. Winch lui avait donnée, il la tira de sa poche et la glissa dans la serrure. Il attendit un instant, tendit l'oreille, puis il la tourna, se glissa à l'intérieur et referma la porte.

Comme il faisait noir, il tâtonna le long du mur. Il sentit sous ses doigts un papier peint toilé. Son pied gauche heurta un obstacle vertical. Il leva le pied jusqu'à ce qu'il trouve un plan horizontal et le poussa vers un autre vertical. Puis il leva l'autre et monta ainsi lentement par l'escalier de service. Il lui sembla que la porte venait brusquement à lui en le frappant au menton. Il entendit une voix d'homme :

— Bougez pas, il y a quelqu'un à la porte.

— Mais non, dit un autre.

— J'ai entendu quelque chose, je vous dis, j'ai entendu un bruit.

Bardwell poussa la porte et entra dans le bureau illuminé, une luxueuse pièce avec une moquette beige, pleine de meubles modernes, de lampadaires chromés, de fauteuils de cuir et d'une table hexagonale en acajou. Cinq hommes levèrent les yeux de leurs cartes et de leurs jetons. C'était la lumière de cette pièce qu'il avait vue de la rue. C'était dans cette pièce qu'il volerait les banquiers, en dépit de leur chambre forte à serrure spéciale qui ne leur servirait pas plus que

des billes dans un microscope.

— C'est Hawley Bardwell, dit le vice-président du Crédit Épargne de Tenaflly.

Il plaquait ses doigts boudinés sur ses cartes et jetait un coup d'œil vers l'homme à sa gauche, regardant le jeu que l'autre, distrait par l'apparition de Bardwell, ne cachait plus.

— Qui ? demanda un gros homme rougeaud couronné de cheveux argentés qui n'était autre que le président de la Banque de Crédit et d'Épargne de Tenaflly et qui planquait ses cartes sous la table.

— Le mari de Lynette Bardwell, dit le vice-président.

— Qui ? répéta le président en remontant ses lunettes de véritable écaille sur son nez.

— Première caissière adjointe. Elle a été élue employée de l'année, dit le vice-président, et le président plissa son front en fouillant en vain sa mémoire, sur quoi le vice-président se pencha vers lui et chuchota : la blonde au cul superbe, monsieur le président.

— Ah oui. Vous êtes le prof de gym qui s'est fait virer pour je ne sais quelles brutalités, Bardwell ?

— J'étais entraîneur de rugby.

— Peu importe. Qu'est-ce que vous voulez ? Comme vous le voyez, nous tenons une importance conférence. Dites-moi ce que vous voulez et ensuite vous pourrez me dire comment vous êtes entré.

— C'est pas une conférence, dit Bardwell, c'est une partie de cartes.

— C'est notre conférence habituelle du jeudi soir et nous la terminons parfois par une partie de cartes, répliqua le président de la Banque de Crédit et d'Épargne de Tenaflly. Ça ne vous regarde pas, Bardwell. Alors, qu'est-ce que vous voulez ?

Hawley Bardwell sourit, délicieusement, et savoura sa joie, rien qu'en regardant les cinq hommes. Il ne put résister plus longtemps. Il prit le plus proche, celui qui tournait la tête pour le regarder, et le frappa en plein front du talon de la main droite. Le crâne s'enfonça aussi sec, et la nuque claqua comme un morceau de cellophane tendu, percé par un cure-dents. La tête tomba sur la table, et l'onde de choc fit sauter tous les jetons.

Avant que les autres puissent se remettre de cette mort et comprendre qu'il ne s'agissait pas simplement d'une petite bagarre, Bardwell se déplaça sur la gauche pour faire face au président qui se levait, indigné. Il le fit rasseoir d'un coup à la figure avec les doigts raidis, faisant ainsi éclater la mâchoire comme une peau de saucisse trop cuite. Les yeux clignèrent, la tête fléchit, et Bardwell fit valser l'homme inerte à l'autre bout de la pièce pour se ruer sur un homme qui rétropédalait fébrilement en tenant ses cartes devant sa figure et

en gémissant. L'éventail de cartes était sans doute comique, mais il empêchait un coup droit et Bardwell ne tenait pas à esquinter le bout de ses doigts contre les bords coupants. Le gros comptable était sur la table, les genoux plantés sur la pile de jetons, pour tenter de lancer à Bardwell un coup de poing, ce qui le laissait tout découvert pour le fameux coup à l'épaule. Le crochet du gauche fut bloqué, puis son épaule fit *pop*, la main de Bardwell s'enfonça dans les nerfs et se retira vivement. Le vice-président, qui trouvait que Lynette avait un beau cul, fit alors une chose idiote. Il assumait la position de *sanchin dachi*, et Bardwell obtint son second coup à l'épaule, avec : cette fois l'aide du coude en parade. Le vice-président pivota comme au bout d'une corde, et Bardwell recula vers l'homme qui se pelotonnait dans le coin. Il fit baisser les cartes d'une légère ruade à l'aine puis, de la position rapprochée, son poids bien contenu en lui-même, il eut recours au coup droit au crâne. Peut-être était-ce l'angle des deux murs qui tenaient la tête comme dans un étau, mais il n'y eut pas de *pop* de la nuque. Bardwell vit le bout de ses doigts enfoncés jusqu'à la première phalange dans un front sanglant. Il sentit sous ses ongles du mou humide et chaud et comprit qu'ils s'étaient enfoncés dans le cerveau. Il retira sa main de la moiteur, en pensant distraitement que ça faisait le même effet que le vagin de Lynette. Il essuya ses doigts rouges et gluants sur la chemise blanche du comptable. À la suite de quoi, tout à loisir et avec satisfaction, à l'aide de son pied et de celui d'une chaise, il acheva le comptable, le vice-président et le président de la Banque de Crédit et d'Épargne de Tenaflly et préleva sur leurs personnes la somme de quatorze mille trois cent soixante-quinze dollars.

« Il manque six cent vingt-cinq dollars », pensa Bardwell, mais il ne perdit pas de temps à les chercher. Comme presque tous les patrons, ces banquiers croyaient leurs secrets en sécurité parce que personne n'osait rien leur dire. Comme l'avait observé Mr. Winch, « Un serviteur est une personne qui en sait le plus sur son maître et lui en dit le moins. » Donc, le secret de leur partie de poker du jeudi n'était un secret que pour eux. D'autres savaient, et des hommes aussi brillants que Mr. Winch pouvaient en apprendre sur les banquiers, qui étaient les mieux placés pour savoir qu'un chèque ne vaut pas de bonnes espèces, surtout au jeu. Des banquiers qui ne feraient pas confiance à leurs collègues pour un prêt temporaire, des banquiers qui tous les jeudis soirs arrivaient chacun avec trois mille dollars en liquide sur eux pour les jouer au poker, et ne se donnaient même pas la peine de tirer les rideaux. Des banquiers qui croyaient que rien n'est plus sûr qu'une banque. Des hommes morts.

Ce soir-là, dans le lit, Hawley Bardwell se détournait d'une Lynette lascive. Comment pouvait-il dire qu'il avait déjà été pleinement satisfait ce soir-là, que l'amour avec une femme serait bien pâle, un

peu comme la masturbation après un week-end avec une star de cinéma cochon.

Non seulement il avait ce qu'il désirait, mais, comme le disait Mr. Winch, il allait en avoir plus. Il aurait l'homme qu'il voulait. Sa cible.

Quand la cible fut mise au courant de ce que la presse appelait « l'horreur à la banque », elle crut d'abord que l'appel d'En-haut annonçait que Chiun revenait de Sinanju ou qu'il avait changé d'idée et n'était pas parti.

— Non, Remo, dit Smith. Le sous-marin est parti à l'heure. Il est en mer. Mais je veux vous conseiller de lire très attentivement une dépêche très intéressante datée de Tenaflly, New Jersey. Je crois qu'on nous offre un coup de chance.

— Pourquoi ?

— Vous ne savez pas ce qui s'est passé à Tenaflly ? C'est la plus grosse affaire du pays, aujourd'hui. Elle présente tous les détails macabres et incongrus que la presse adore. Mais il y a aussi quelque chose pour nous là-dedans. Je suis surpris que vous n'ayez pas lu ça dans le journal.

— Je ne suis pas sorti aujourd'hui.

— C'était aussi dans les journaux d'hier. Je pensais que vous seriez déjà à Tenaflly.

— Je ne suis pas sorti hier non plus. Ni avant-hier.

— Bon, eh bien je crois que vous devriez sortir maintenant et lire cette histoire. Particulièrement comment ces hommes sont morts.

— Ouais. D'accord. Ouais. J'y vais tout de suite.

Remo raccrocha et regarda le voyant du magnétoscope indiquant que les émissions de Chiun étaient enregistrées en vue de son retour. L'appareil s'arrêterait automatiquement à quinze heures trente, mais Remo surveilla tout de même le voyant jusqu'au bout. À seize heures, il avait mis une chaussette et à dix-neuf heures l'autre, et quand sonna vingt-deux heures il était en caleçon, son pantalon par-dessus ; quand le reste fut enfilé, chandail à col roulé et mocassins fauves, il était vingt-trois heures trente ; alors Remo remit l'expédition au lendemain matin, quand, portant les vêtements dans lesquels il avait dormi, il quitta le motel à quatre heures trente parce qu'il ne pouvait plus dormir.

L'employé de la réception demanda où était l'ami de Remo, parce que même si le vieil Oriental ne sortait pas beaucoup tout le monde l'aimait bien, et Remo répondit :

— Je n'ai pas besoin de lui et il ne me manque même pas.

— Oui, oui, c'est sûr. Je demandais ça comme ça, histoire de savoir s'il allait revenir, quoi.

— Je m'en fous, dit Remo.

— Sûr, dit l'employé.

— Vous avez les journaux, ici ?

— Seulement ceux d'hier.

— Parfait.

— Vous revenez quand ?

— Dans deux-trois jours. Ne touchez pas à ma télévision.

— Non, non. Qu'est-ce que je fais si le vieux monsieur revient quand vous n'êtes pas là ?

— Il ne reviendra pas, dit Remo, et il entendit sa voix se briser.

Dans l'avion, qui atterrit à Newark, il lut toute « l'horreur de la banque ».

Il prit un taxi jusqu'à Tenaflly, un trajet assez long et ruineux, et quand il arriva à la banque il ne vit pas de cordons de police.

— Par-derrrière, lui dit une âme charitable. Ça s'est passé au premier, mais tout le monde est par-derrrière.

Dans la ruelle derrière la banque, Remo découvrit le cordon de police et une petite foule. Il fouilla dans son portefeuille, parmi des cartes le présentant comme un agent du FBI, un contrôleur des contributions, un représentant de la Répression des fraudes, un journaliste. Contrairement à d'autres identités de pacotille, chacune de ces cartes était authentique. Dans chacune de ces organisations un homme nommé Remo Pelham ou Remo Bednick ou Remo Dalton ou Remo Slote figurait sur le registre du personnel. Les organisations ne le voyaient jamais parce qu'il était toujours en mission spéciale, mais si jamais quelqu'un se renseignait l'identité serait confirmée.

— *Pinnacle Magazine*, dit-il en exhibant la carte à un des agents du cordon. Qui est chargé de l'affaire ?

Il perdit vingt minutes passablement assommantes à écouter un chef-adjoint de la police répéter trois fois l'orthographe de son nom, et raconter tous les macabres détails du meurtre en gros. Le chef-adjoint n'était pas sûr que le vol soit le mobile du crime parce qu'on avait trouvé six cent vingt-cinq dollars en espèces au centre de la table sous une pile de jetons. Mais ça pouvait quand même être le vol parce que tout le monde savait que les banquiers apportaient toujours trois mille dollars chacun à leur poker habituel du jeudi soir. Au moins trois instruments, expliqua le chef-adjoint, avaient été utilisés pour le meurtre collectif. À son avis, un de ces instruments était une lance émoussée, un autre un pied de chaise. On n'avait pas encore pu relever des empreintes sur la chaise, mais il ne fallait pas écrire ça.

— L'horreur de l'esprit des hommes ne cesse de me stupéfier, dit le chef-adjoint, et il demanda à Remo s'il voulait sa photo 18 X 24 sur papier glacé, prise lors de sa promotion au rang de chef-adjoint.

— Vous dites que ces types ont été frappés à la tête, aux épaules et à la poitrine ?

— C'est ça. Un des gars avait le crâne complètement transpercé, d'où mon hypothèse de la lance émoussée. Vous avez bien orthographié mon nom ? Je ne vous vois pas prendre de notes.

Le chef regarda du côté de la foule derrière le cordon de police et agita un bras.

— Hé, Hawley, venez un peu par ici, cria-t-il, puis il expliqua à Remo, à voix basse : c'était notre entraîneur de rugby. Un bon type. On l'a viré parce qu'il voulait faire des gagnants avec des enfants gâtés. Vous savez, les New-Yorkais viennent ici. Ils avaient peur que leur petit Sammy se fasse casser le nez... ne me citez pas... Ah, salut, Hawley.

Et le chef-adjoint présenta Remo à l'homme qui le dépassait d'une bonne demi-tête, un gars large d'épaules et bien musclé dont la démarche éveilla la curiosité de Remo. Elle avait quelque chose d'assez familier, ce n'était pas tout à fait comme Remo ou Chiun marchaient, mais il y avait de ça.

— Voici Hawley Bardwell. Sa femme travaille à la banque, et il se fait du souci pour elle. Il vient ici tous les jours depuis l'incident. Hawley, voilà Remo Slote. Il écrit dans les journaux.

Bardwell offrit sa grosse main à serrer, et Remo vit les yeux de l'homme se braquer sur ses poignets. Ce fut une forte poignée de main, et Remo y échappa en repliant les doigts et en fourrant sa main dans sa poche.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter, Hawley. Celui qui a fait ça doit être à plus de mille kilomètres maintenant, dit le chef-adjoint.

— Probable que vous avez raison, répondit Bardwell en souriant.

— Je peux voir les corps ? demanda Remo.

— Y en a deux qui ont été enterrés tout de suite. Question de religion, voyez. Les trois autres sont encore aux pompes funèbres. On les enterre demain.

— J'aimerais voir les corps.

— Ma foi, c'est plutôt délicat. Les familles font des obsèques à cercueil fermé. Mais nous avons des photos chez nous.

— Ça ne vaut pas les corps, insista Remo.

— Je suis un ami intime d'une des familles, intervint Bardwell. Je peux peut-être faire quelque chose.

— Je ne savais pas ça, dit le chef-adjoint.

— Si. C'est-à-dire, avant que tout le monde se mette à oublier qu'ils me connaissent, quand j'ai été viré.

— Je vous ai toujours soutenu, Hawley. Je trouvais que vous aviez fait des miracles avec ce que vous aviez. Je vous ai toujours soutenu.

— Pas publiquement, dit Bardwell.

— Ma foi, pas précisément. J'ai mon boulot.

— Ouais. Allez, monsieur Slote, on y va, dit Bardwell à Remo. Je vais vous montrer les corps qui ne sont pas encore dans le trou.

— Faut pas prendre ça si mal, Hawley. Vous trouverez un autre emploi, allez.

— Je l'espère.

Tout le long du chemin, jusqu'aux Pompes Funèbres MacAlpin, Bardwell expliqua à Remo que ça devait être au moins douze hommes qui avaient tué les banquiers, à cause de ces terribles blessures.

— Mouais, fit Remo.

L'entreprise MacAlpin était une maison particulière discrète, transformée, grâce à une menuiserie habile, en un salon de pompes funèbres.

— Ce soir c'est la veillée mortuaire. Mais nous pouvons jeter un bon coup d'œil maintenant parce qu'il n'y a personne ici l'après-midi, dit Bardwell.

— Je croyais que vous connaissiez la famille.

— J'ai dit ça comme ça au chef. Il a des joyeuses en tapioca.

Le cercueil était en noyer admirablement ciré et Remo s'étonna de tout le beau mobilier qui était fabriqué uniquement pour être enfoui avec un occupant qui ne pouvait s'en soucier. La pièce sentait le désinfectant. Ils avancèrent dans une travée entre des rangées de chaises pliantes noires. Bardwell ouvrit le cercueil. Un crâne d'homme était réparé à la cire couleur chair et poudré. Remo pressa sur la cire pour juger de la largeur de la cavité. Son pouce récolta de la poudre qu'il frotta contre son index.

— Ils ont dû retirer une partie du cerveau, à ce qu'il paraît, rien que pour pouvoir refermer la tête, expliqua l'ex-entraîneur.

Remo vit des gouttes de sueur perler au front de Bardwell et un peu de salive s'amasser au coin de ses lèvres.

— J'ai entendu dire qu'il y en avait avec les épaules blessées, dit Remo. C'était dans les journaux. J'ai lu qu'ils avaient été d'abord immobilisés à l'épaule et tués ensuite.

— Ouais, grommela Bardwell. Qu'est-ce que vous pensez de cette tête, hein ? C'est pas ce que vous avez jamais vu de pire ? Hein ?

— Non, dit Remo. Le gars aurait dû se servir d'un pistolet et pas de ses mains. S'il doit se servir de ses mains comme ça, autant utiliser

quelque chose d'aussi stupide qu'un pistolet.

— Pourquoi stupide ?

— On n'a pas besoin de tant que ça, au milieu du front. La main a dû entrer jusqu'à la première phalange. Il suffit d'une fêlure et d'un minimum de pression sur le cerveau pour tuer instantanément. Salopé, ça. Je parie que c'était un con de karatéka en bordée.

— Mais vous ne trouvez pas fantastique qu'un type puisse faire ça à mains nues ? Non ? Hein ? Dites ? insista Bardwell.

— Minable, dit Remo, et il remarqua le sourire de Bardwell, qui centralisait son équilibre.

Alors, parce qu'il y avait été entraîné, Remo fit quelque chose de travers parce que son corps le faisait bien. La main droite de Bardwell jaillit vers Remo, et Remo la prit, mais ce faisant il sentit une petite pression directe sur son épaule gauche et la main de Bardwell continua de s'enfoncer dans l'épaule. Un coup dément. Un coup d'une si incroyable stupidité suicidaire que Remo n'avait jamais rien vu de pareil. Et ce qui le rendait encore plus fou, c'était que cette force et cette précision exigeaient de l'entraînement, mais jamais personne n'entraînerait quelqu'un, pour un truc comme ça. C'était du suicide, contre quiconque avait un niveau de compétence sérieux.

La main droite de Bardwell était dans l'épaule de Remo et en même temps sa figure, toute sa tête, sa gorge et son cœur étaient découverts, comme un cadeau pour la main ou la jambe droites de Remo. C'était un coup à la « je-suis-là-tue-moi », et la main droite de Remo n'eut que quinze centimètres à parcourir pour saisir la gorge de Bardwell, fendre le thorax et repousser les fragments d'os dans la colonne vertébrale. Bardwell s'était découvert pour sa mort, rien que pour porter un coup grossier à l'épaule. Remo sentit la douleur dans son articulation et agita les doigts de la main gauche. Il pouvait encore faire ça, mais le bras ne se soulevait que légèrement.

Bardwell, lui, ne pouvait rien soulever. Il gisait au pied du cercueil, la langue sortant de sa bouche, poussée hors de la mâchoire par la pression sur la gorge.

— Merde, dit Remo.

Il avait trouvé l'homme capable de lui parler de la mort de William Ashley et il l'avait tué, comme ça bêtement, parce qu'il avait réagi automatiquement. C'était presque comme si l'individu avait été programmé pour que Remo soit forcé de le tuer. À présent, non seulement il avait étouffé dans l'œuf toute explication possible de la mort du type de Smitty, mais il devait encore se débarrasser d'un cadavre. Il y travailla de la main droite, laissant pendre mollement son épaule gauche douloureuse.

Sous le comptable au front raccommo­dé, sous le satin blanc et le

chapelet en plastique rouge, il y avait un matelas, soutien final pour un corps qui n'avait pas besoin de soutien. Remo repoussa le couvercle de noyer et saisit de la main droite la ceinture du mort qu'il déposa de l'autre côté du couvercle. Il s'interrompit pour écouter. Aucun mouvement. Personne ne venait. Il sifflota un air émouvant qu'il avait entendu chanter par Aretha Franklin, dont il ne se rappelait que quelques paroles, « *needy, baby, baby, needy, baby* ».

Il déchira la couture du gainage de soie au fond du cercueil et découvrit des supports en carton qu'il arracha et jeta par terre à ses pieds. Dessous, il n'y avait plus que le bois brut. Son unique main valide travaillait à la vitesse de l'éclair, au rythme entraînant de la chanson dont il perdit si totalement la mélodie qu'il ne la retrouva plus.

Saisissant à pleines mains le ventre musclé de Bardwell il hissa le corps dans le fond nu du cercueil ; il le tassa bien, éliminant les bosses de la tête et de la poitrine sans entamer la peau. Puis, écrasant le carton, il reconstruisit les supports autour de Bardwell et recouvrit le tout du satin blanc, en bordant soigneusement.

— Presque parfait, marmonna Remo. *Needy, baby, baby*.

Puis il souleva du couvercle le chef comptable de la Banque de Crédit et d'Épargne de Tenaflly et le recoucha doucement dans sa dernière demeure, reculant pour juger de l'effet.

— Merde.

Le comptable était trop haut d'une dizaine de centimètres. Remo pensa pouvoir gagner quelques centimètres et, pour ce faire, il brisa la colonne vertébrale du cadavre et appuya fortement sur la région de l'aîne, pour faire de la place au postérieur bien rembourré. Là où Bardwell était mince, le comptable était gros et vice-versa. Donc, ça allait.

Remo recula de nouveau.

— Au poil, dit-il.

Naturellement, quand la veillée commencerait, quand des gens viendraient présenter leurs derniers respects au mort, le relâchement des sphincters de Bardwell pourrait provoquer une odeur déplaisante, mais pour le moment, beau travail. Remo entendit des pas et se hâta de lisser la poudre sur la figure du comptable.

— *Baby, baby, needy, baby*, chantonait Remo et derrière lui une voix geignarde cria :

— Vous, là ! Qu'est-ce que vous fabriquez avec le décédé ?

Remo se retourna et vit un homme en noir, chemise blanche et cravate noire, à la figure très pâle, pâle parce qu'il se servait de la même poudre que pour les cadavres.

— Je suis simplement un ami du mort.

— La veillée c'est ce soir. Je sais qui vous êtes. Je connais votre engeance. Si vous avez tripoté les parties de cet homme...

— Quoi ? s'écria Remo.

— Malade, dit l'homme. Vous êtes un malade. Un malade.

— Je disais simplement adieu à un ami.

— Tiens donc, cinglé ! Je connais votre espèce. Ça traîne autour des pompes funèbres pour chercher du travail, mais vous n'en aurez jamais chez moi.

Savez pourquoi ? Parce que vous êtes malade, complètement malade.

— Si vous y tenez.

— Une chance que je vous aie surpris avant que vous fassiez quelque chose.

— Merci, dit Remo, prenant cela comme un compliment pour son travail.

À la banque, il revit le chef-adjoint, qui le présenta au caissier principal lequel lui désigna Lynette Bardwell. Elle avait une figure élégante, des yeux gris légèrement en amande et des cheveux blonds légers, avec juste ce qu'il fallait de mèches « coups de soleil », des lèvres charnues humides et un maintien fort calme. Sous le chemisier blanc amidonné et la jupe de tweed, Remo devina la beauté de son corps. Il se demanda ce qu'elle avait trouvé à Bardwell.

Il attendit la fermeture au public puis, avec la permission du premier caissier, il entraîna Lynette dans une des petites salles où les clients examinaient le contenu de leur coffre.

— Pourquoi voulez-vous m'interviewer ? demanda-t-elle.

Elle n'avait pas vingt-cinq ans, et pourtant elle ne paraissait pas du tout intimidée par l'interview.

— Parce que c'est votre mari qui a massacré les banquiers, au premier.

Lynette Bardwell alluma une cigarette à bout filtre et souffla la fumée.

— Je sais. Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-elle.

— Je m'intéresse à ses amis. À ceux qui ont pu lui apprendre ce qu'il savait sur la façon de se comporter dans un combat.

— Et vous, qui êtes-vous, au juste ?

— Celui à qui votre mari a avoué.

— Le con, dit Lynette, et elle perdit tout son calme en s'abandonnant aux larmes et aux sanglots. Le con.

CHAPITRE V

En la regardant pleurer, Remo comprit qu'il avait surestimé la dureté de Lynette Bardwell. Il avait écouté ce braiement nasillard que les femmes du New Jersey prennent pour la parole humaine et s'était laissé abuser. Lynette Bardwell n'était qu'une femme, tendre et vulnérable. Il jugea préférable de ne pas lui annoncer la mort de son mari.

Lynette se tamponna les yeux avec un mouchoir en papier et releva la tête.

— Si vous voulez causer toute la nuit, faudra me payer un sandwich.

— Vous croyez que votre mari ne se fâchera pas ? demanda Remo sans vraiment s'en soucier.

Pour que Hawley Bardwell se fâche, il lui faudrait ressusciter d'entre les morts, se dégager d'un cadavre et s'extirper d'un cercueil scellé. Remo ne s'inquiétait pas.

— Et s'il se fâchait ?

— C'est plutôt un rapide avec ses mains, on dirait. Il risquerait de vous mettre à mal, prévint Remo.

— Ah, fit Lynette, je voudrais bien voir ça ! Dites donc, grand journaliste, vous marchez à la note de frais ou pas ?

— Oui, bien sûr.

— Alors pas de sandwich. Un dîner. Un vrai dîner.

L'idée que se faisait Lynette Bardwell d'un vrai dîner était une structure en parpaings hors de la ville qui était passée du statut de snack à celui de restaurant en ajoutant des boiseries de contreplaqué, des tables à nappes et une lumière tamisée. Apparemment personne n'avait pris la peine d'avertir le chef parce que le menu était toujours basé sur les repas à plat unique, presque tous spécialisés dans la viande hachée.

Lynette commanda de la salade – « elle est toujours bien craquante, ici » – à quoi Remo ne fit aucun commentaire, mais se dit que l'écorce de bouleau aussi. Elle voulait encore un steak bleu dans le filet, des pommes de terre au gratin, des pointes d'asperges à la sauce hollandaise et un Tom Collins dans un grand verre.

Remo demanda un verre d'eau pour commencer et du riz, si le cuisinier avait du riz sauvage à longs grains, sans assaisonnement, ni sel, ni poivre, ni rien, et s'il n'y avait pas de riz sauvage à longs grains,

il se contenterait de l'eau.

Ce qu'il fit, parce que le chef n'avait jamais entendu parler de riz sauvage et si c'était fabriqué par *Riz Minute* il connaîtrait. La serveuse fit claquer son chewing-gum en venant annoncer cela à Remo et apporta l'eau. Il la goûta. C'était bon de se retrouver chez soi dans le New Jersey où l'eau contenait des traces de tous les éléments connus y compris le goudron.

Lynette but son Tom Collins, reposant le verre avec soin sur la serviette en papier entre chaque gorgée, et demanda soudain à Remo :

— Qu'est-ce que vous avez à l'épaule ?

— Pourquoi ?

— On dirait que vous tenez votre bras d'une drôle de façon. Comme si vous aviez mal.

— Un brin d'arthrite, dit Remo qui avait cru masquer l'immobilité de son bras gauche. Où est-ce que Hawley a appris le karaté ?

— Oh, ça fait des années qu'il en fait. Il y a des salles à Jersey City.

— Vous connaissez leurs noms ? demanda Remo, mettant l'eau de côté pour le moment où il la voudrait réellement, par exemple après une marche de trente jours dans le Sahara.

— Non. Ça ne m'intéresse pas beaucoup. Je ne vois pas quel plaisir certains hommes peuvent trouver à gambader en pyjama.

— Vous préférez les hommes qui gambadent sans pyjama ?

Lynette pouffa.

— Enfin, peut-être pas pour gambader.

Elle porta le verre à ses lèvres et regarda Remo par-dessus le rebord.

— Qu'est-ce que vous fait penser que Hawley a tué ces banquiers ?

— Il me l'a dit.

— Comme ça ? Il vous l'a dit ? J'ai tué les banquiers et volé leur argent ?

— Presque. Il s'est plus ou moins vanté des différents coups employés contre eux. Il en a trop parlé pour ne pas l'avoir fait.

— Vous lui avez dit que vous saviez ?

— Oui.

— Et alors quoi ?

— Alors il a dit qu'il partait en voyage.

— J'ai du mal à vous croire. Si Hawley savait que vous saviez, alors je crois qu'il vous aurait un peu tabassé aussi.

— Il avait peut-être peur de moi. J'ai peut-être l'air d'un de ces types qui gambadent en pyjama.

Lynette secoua la tête.

— Non, non. Absolument pas. Vous n'êtes pas du genre pyjama.

— Comment savez-vous qu'il a commis les meurtres ? demanda Remo.

— Il me l'a dit.

Remo attendit qu'elle comble les lacunes, mais elle n'ajouta pas un mot.

— Prenez un autre verre, proposa-t-il.

Lynette accepta. Et puis un autre. Et un autre. C'était avant le steak (très cuit et filandreux), le gratin (brûlé) et les pointes d'asperges (pas des pointes, mais des tiges).

Elle ne parut pas y prendre garde. Elle mangea le tout résolument, ravie de la lumière tamisée et de la musique en conserve de deux cent deux violons et elle prit encore un verre puis s'appuya lourdement sur Remo et chancela avec lui vers sa voiture.

— Et si Hawley est à la maison ? demanda Remo. Je devrais peut-être m'arrêter près de chez vous et vous pourriez rentrer toute seule ?

— Il n'y sera pas, assura-t-elle. À la maison, James.

Elle ronfla un petit peu. Elle se réveilla près de chez elle, se redressa et claqua des doigts.,

— Je viens de me souvenir, dit-elle d'une voix pâteuse.

— Quoi donc ?

— Il y a un type avec qui Hawley s'exerce. Un autre dingue du karaté.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Fred Wetherby.

— Où est-ce que je peux le trouver ? J'aimerais en connaître plus long sur tout ce karaté.

— C'est un flic. Je me rappelle, maintenant. Un lieutenant, un officier de police ou je ne sais quoi. Je crois qu'il appartient à cette école d'entraînement. Hawley a parlé de lui, une fois. Ouais. Jersey City. Il entraîne des flics à Jersey City.

— Fred Wetherby, hein ?

— Ch'est cha, marmonna Lynette et sa tête retomba contre Remo.

En descendant de voiture, elle se laissa aller lourdement sur l'épaule gauche de Remo, le forçant à serrer les dents contre les explosions de douleur. En se mordant la lèvre, il la traîna comme une somnambule dans l'escalier de la petite maison de bois en bordure de la ville.

Elle ne résista pas quand il la déshabilla, la coucha et la borda. Avant de partir, Remo fit quelque chose aux nerfs de Lynette, sous l'aisselle gauche, et chuchota à son oreille :

— Rêvez de moi. Je reviendrai.

Elle sourit en dormant.

En s'éloignant de la maison, Remo vit une petite lumière s'allumer dans la salle de bains du premier.

CHAPITRE VI

Le capitaine Lee Enright Leahy, du sous-marin US *Darter*, avait déjà fait la traversée. Cinq fois en cinq ans et à chaque fois il la comprenait moins. À cause de la destination, il ne pouvait pas embarquer du Japon. La Russie et la Corée du Nord étaient averties de tout bâtiment partant par la mer du Japon, plus particulièrement des sous-marins, et tous ceux qui faisaient escale à Taiwan ou dans les îles Ryukyu pouvaient y renoncer. On pouvait ajouter la Chine, tant qu'on y était. Autant pour le secret normal des voyages normaux.

Pour cette traversée-ci, il fallait commencer les manœuvres de diversion à San Diego, en faisant courir le bruit qu'on partait pour l'Australie, laissant entendre aux femmes des marins que la prochaine escale de leur mari était Darwin. On traversait le Pacifique pratiquement à la vitesse de flanc et on pénétrait en profondeur dans la mer de Chine Orientale entre les îles de Miyako et de Naha. Puis on mettait cap au nord dans la mer de Chine Orientale en risquant la côte chinoise jusqu'à cent milles de Shanghai, et on restait du côté chinois en entrant dans la Mer Jaune parce que si les chinois vous repéraient, on pouvait espérer du retard avant qu'ils avertissent la Corée du Nord. À la latitude 38 et la longitude 124, on virait nord-nord-est dans la baie occidentale de Corée et ensuite, dans cette infernale articulation où se rencontrent la Corée du Nord et la Chine communiste, on lâchait une équipe de SEALs (Sea-Air-Land, les gars mer-air-terre), les descendants des hommes-grenouilles, des Rangers, des OSS et de tous les autres groupes dingues que les militaires étaient obligés d'envoyer en mission là où ils ne pouvaient expédier les sains d'esprit.

Et tout cela pour livrer une petite bourse d'or à une vieille qui les attendait sur la côte, tout près du village de Sinanju, à trois heures du matin chaque 12 novembre.

Ce qui déconcertait le capitaine Leahy, c'était que la bourse contenait moins de dix mille dollars en or, et que cela coûtait des centaines de milliers de dollars pour l'apporter, en risquant les millions de plus d'un incident international. Il s'était demandé pourquoi la CIA (il était sûr que c'était la CIA) n'était pas fichue de trouver une route de contact plus sûre et moins ruineuse, ou au moins livrer trois ans d'or à la fois, éliminant ainsi deux traversées dangereuses.

Donc, quand le *Darter* mit cap au nord dans la mer de Chine orientale, pour ne faire surface que dans la soirée, le capitaine Leahy

jugea bon d'aller bavarder un peu avec son passager. Car cette fois ils avaient un passager qui n'apportait pas seulement l'or, mais d'encombrantes pièces d'étoffe, des coffrets de bijoux, une photo dédicacée et mal encadrée d'un obscur acteur de feuilletons télévisés et trois énormes malles laquées. Comment on allait mettre tout ça dans les radeaux pneumatiques, il n'en savait rien. Mais il se félicitait d'être arrivé à refuser de faire surface et de transporter un matériel électronique pour capter, je vous demande un peu, des émissions télévisées qu'un crétin du Pentagone songeait à transmettre à travers le Pacifique rien que pour le *Darter*.

À cette suggestion, Leahy avait avalé de travers.

— Nom de Dieu ! il y a des moyens plus sûrs et moins cinglés de transmettre des informations que par la télévision ! avait-il protesté.

— Il ne s'agit pas précisément d'informations, dit l'amiral qui coordonnait les relations CIA-Marine US.

— De quoi, alors ?

— D'émissions de télévision.

— Vous voulez dire les journaux télévisés, tout ça ?

— Pas précisément. Les émissions programmées, moins les flashes publicitaires, vingt et une minutes quinze secondes de *Lorsque tournent les planètes*, treize minutes dix secondes, moins les flashes, de *Jeunes et audacieux*, vingt-quatre minutes quarante-cinq secondes moins les flashes à ! *Au bord de la vie*. Le temps total de transmission serait de moins d'une heure.

— Et je devrais faire surface entre la Chine et la Corée du Nord, avec la Russie au balcon, pour capter des feuilletons télévisés ? Non, mais ça ne va pas chez vous dans votre boîte ?

— Nous avons fait supprimer la publicité, dit l'amiral. Avec les flashes, ça durerait une heure quinze minutes.

— Mais qu'est-ce que ça veut dire ? demanda le capitaine Leahy.

— Nous n'avons pas pour habitude de mettre n'importe qui au courant de l'ensemble de l'action, capitaine.

— Y a-t-il quelqu'un au courant de l'ensemble ?

— Eh bien, franchement, capitaine, je n'en sais rien non plus. Celle-ci est si super-secrète que je ne suis même pas sûr qu'il s'agisse de la CIA. Voulez-vous que je mette un « non » absolu sur la remontée en surface pour les émissions télévisées ?

— Plutôt, dit le capitaine Leahy.

— Vous refusez la mission si vous avez à faire surface pour les émissions ?

— Je la refuse.

— Ma foi, je vous comprends. Voyons un peu si nous ne pouvons

pas faire supprimer les feuillets.

Au moment de l'appareillage, l'amiral triomphait, l'air radieux. Il était en civil, debout sur le pont du *Darter*.

— J'ai téléphoné, et nous avons gagné ! Et vous n'avez plus que trois malles-cabine sur les radeaux pneumatiques.

— Vous avez déjà essayé de payer une malle-cabine en radeau pneumatique, dans la baie occidentale de Corée en novembre ?

— Vous n'avez pas besoin de réussir, dit l'amiral en clignant ostensiblement de l'œil. Tout ce qu'on vous demande, c'est d'essayer. Bonne chance, Lee.

— Merci, amiral, dit le capitaine Leahy.

À présent, il se rappelait le clin d'œil de l'amiral, en passant devant les malles-cabine arrimées à la paroi pour aller frapper à la porte du passager.

— C'est le capitaine Leahy.

— Oui, fit une voix chevrotante.

— Je vous annonce que nous pénétrons dans la Mer Jaune.

— Ainsi, vous n'êtes pas perdu. C'est ça que vous voulez me dire ?

— Eh bien, pas exactement. Je voulais vous parler du débarquement.

— Sommes-nous à Sinanju ?

— Non. Dans la Mer Jaune. Je vous l'ai dit.

— Alors il n'y a pas à discuter du « Truc » comme-vous-dites.

— Eh bien, vos malles sont assez lourdes et je ne suis pas certain que les SEALS puissent les amener à la pagaie.

— Ah, que c'est typiquement blanc, dit la voix fluette à l'intérieur. Vous avez les seuls bateaux qui ne puissent pas transporter les objets.

— Nous pourrions transporter toute une ville si nous le devons, mais pas dans la Corée du Nord de ce vieux Kim Il Sung. Le Premier n'est pas un de nos plus fervents admirateurs.

— Pourquoi le serait-il alors que vous profanez les arts ? Ne le niez pas. C'est vous qui avez refusé d'accorder à un vieil homme le simple plaisir d'un drame télévisé en matinée.

— Monsieur, nous aurions risqué de nous faire couler si nous avions fait surface pour capter ces feuillets. J'ai refusé pour votre propre bien. Voudriez-vous être capturé par les Chinois ?

— Capturé ?

— Oui. Vous savez. Fait prisonnier. Jeté en prison.

— Les mains qui peuvent faire ça n'ont pas encore été attachées à des poignets humains. Arrière, pauvre imitation de marin.

— Monsieur, monsieur...

Mais il n'y eut pas de réponse et le passager ne monta pas sur le pont, pas plus qu'il ne répondit aux coups frappés à sa porte avant que l'*USS Darter* fasse enfin surface au large de Sinanju. Tout l'équipage était emmitoufflé jusqu'aux yeux, la figure protégée par les masques de temps froid, le pont était couvert de verglas, et le vent leur poignardait le dos avec des lames de glace.

— Le voilà, dit un des matelots et tout l'équipage ouvrit des yeux ronds ahuris, car un frêle petit vieillard, dépassant à peine la lisse, venait d'apparaître tout juste vêtu d'un kimono de soie grise claquant au vent de Chine, tête nue, les mains au repos dans les manches.

— Monsieur ! cria le capitaine. Les SEALs ne peuvent pas mettre vos malles dans le radeau pneumatique. Il n'y a pas assez de place et même s'il y en avait, une fois en mer vous chavireriez.

— Croyez-vous que le Maître de Sinanju va confier ses trésors à une imitation de marin, travaillant pour une imitation de marine ? Apportez les malles sur le pont et attachez-les l'une à l'autre, bout à bout comme un train. Vous avez déjà vu des trains, je suppose ?

Et ainsi fut fait sur le bateau des hommes blancs aux yeux ronds, et les trois malles du Maître de Sinanju allaient flotter lune derrière l'autre. Car le Maître avait sagement pensé à n'apporter que ces malles qui pouvaient surnager, sachant cela dans toute sa clarté : un marin, qui ne veut pas transporter un simple bagage pour une chose aussi précieuse qu'un drame de beauté et de vérité, est un marin à qui l'on ne peut confier la fortune d'un village.

Et enveloppés dans des peaux et des étoffes de nylon, leur tendre figure couverte contre les vents du pays qui leur était étranger, les marins blancs abaissèrent les malles sculptées et soudées par Park Yee, le charpentier, les malles qui avaient survécu dans la nouvelle terre découverte par le grand-père de Chiun pendant l'année du chien, l'année avant que le bon tsar ne vende le pont de la Péninsule du Nord appelé Alaska aux mêmes Américains que Yui, le grand-père de Chiun, avait découverts.

Et les malles dans leur mer natale flottèrent derrière les fragiles bateaux jaunes des hommes blancs. Or, sachez que les hommes blancs ne sont pas tous blancs de peau. Certains étaient noirs, et certains étaient bruns, et d'autres même jaunes. Cependant leur esprit avait été détruit par la blancheur si bien que leur âme était blanche.

Chiun lui-même, le Maître de Sinanju, naviguait dans le dernier bateau près des malles, qui étaient un tribut à son peuple. Et, ô merveille, sur la grève assombrie, il vit une splendide jeune fille debout sur les rochers au-dessus de la large crique. Mais hélas elle était seule.

— T'as déjà vu une mocheté pareille ? demanda un quartier-maître en désignant du menton une grosse Coréenne à la figure de pleine lune accroupie sur un vilain éperon rocheux.

— Ouais. Dans un zoo, répondit l'autre payeur.

— Au moins elle est bien couverte, elle. Le vieux Chinetoque doit avoir de l'antigel dans les veines. Ce vent-là t'engourdirait un ours blanc.

La radio crépita un message du sous-marin, en surface à six cents mètres au large. Une colonne de lumière approchait de Sinanju. Des véhicules lourds. Peut-être des chars.

Le chef de groupe des SEALS informa son passager du risque possible.

— Vous pouvez revenir au sous-marin avec nous. Mais nous devons faire demi-tour. Tout de suite.

— Je suis chez moi, répondit Chiun au jeune homme.

— Ça veut dire que vous restez ?

— Je ne fuirai pas.

— D'accord, pépé, c'est vos oignons.

Chiun sourit et regarda les hommes effrayés rembarquer immédiatement dans leurs radeaux et pagayer comme des fous vers le bâtiment qui se balançait sur les eaux de la baie. La fille descendit des rochers, s'approcha et s'inclina profondément. Ses paroles furent de la musique pour Chiun, les mots de son enfance et des jeux grâce auxquels il avait appris les secrets du corps, de l'esprit et des forces de l'univers. Le langage du pays natal était doux.

— Salut, ô Maître de Sinanju, qui entretient le village et respecte fidèlement le code, chef de la Maison de Sinanju. Nos cœurs te crient mille saluts d'amour et de vénération. Nous sommes comblés de joie par le retour de celui qui étrangle l'univers.

— Qui étrangle gracieusement l'univers, rectifia Chiun.

— Qui étrangle gracieusement l'univers, reprit la fille (qui avait répété son discours toute la semaine et ne s'était inquiétée que du mot « vénération » parce qu'elle l'oubliait toujours). Qui étrangle gracieusement l'univers.

— Pourquoi es-tu seule, mon enfant ?

— Il n'est plus permis à personne d'observer les vieilles coutumes.

— Qui ne le permet pas ?

— La République populaire démocratique.

— Les prostituées de Pyongyang ?

— Nous n'avons plus le droit d'appeler ainsi le gouvernement.

— Et pourquoi te hasardes-tu ici, mon enfant ?

— Je suis la petite-fille du charpentier au bord de la baie. Nous sommes la dernière famille qui respecte les vieilles coutumes.

— Mes cousins et les cousins de ma femme, et les frères de ma

femme et leurs cousins, que font-ils ?

— Ils ont adopté les nouvelles coutumes. Votre femme n'est plus parmi nous depuis longtemps.

Chiun comprit alors que la fille lui cachait quelque chose de pénible.

— Je suis au courant de la mort de ma femme, dit-il. Mais il y a autre chose. Quoi donc ?

— Elle a dénoncé la Maison de Sinanju, Maître.

Chiun sourit.

— Telles sont les façons de sa famille. Telle était sa nature. Ne pleure pas, mon enfant. Car dans tout l'univers, il n'y a jamais eu cœur plus dur ni famille plus vile.

— Le gouvernement du peuple l'y a forcée.

— Non. Ils ne pouvaient pas forcer ce qui n'existait pas. Sa famille a toujours été jalouse de la Maison de Sinanju et elle y est venue dans l'amertume. Et elle m'a amené à commettre la grande faute.

La voix de Chiun se brisa sur les derniers mots, alors qu'il se rappelait comment il avait recueilli le fils de son frère, sur l'insistance de sa femme, et comment ce fils de son propre frère avait quitté le village pour se servir des secrets de Sinanju afin de s'attribuer du pouvoir et des richesses. Et telle était la disgrâce pour Chiun, que Chiun, qui s'appelait jusque là Nuihc, inversa son nom et devint Chiun, laissant l'ancien nom de Nuihc à la disgrâce. Et cette disgrâce avait chassé Chiun du village pour s'en aller au loin subvenir aux besoins du village grâce à son travail et à ses talents, en un temps où il aurait dû profiter des années dorées de sa vie dans le confort et le respect.

— Elle a dit, ô Maître, que vous aviez pris un Blanc comme élève. Mais mon grand-père a dit non, ce n'était qu'une basse calomnie typique de votre neveu et de la famille de votre femme.

Au-dessus de la crête obscure, Chiun vit une procession de lumières descendant vers la crique.

— C'était très courageux de la part de ton grand-père. J'espère que le tribut envoyé au village a adouci les cœurs de certains envers moi.

— Nous n'avons jamais eu l'or, ô Maître. Il est allé au Parti du Peuple. Ils étaient encore ici cette année pour le prendre, mais quand les encaisseurs ont vu que vous veniez vous-même ils ont couru au village chercher des renforts. Je suis restée seule, parce que j'ai appris ce discours toute l'année, dans l'espoir de votre retour.

— Vous avez respecté les vieilles coutumes sans paiement ? demanda Chiun.

— Oui, ô Maître de Sinanju. Car sans vous, nous ne serions qu'un

pauvre village comme les autres. Mais avec les traditions de votre maison, nous sommes le foyer des Maîtres de Sinanju et tandis que le monde tourne dans le chaos ou la gloire, Sinanju est quelque chose à cause de vous et de vos ancêtres. Cela, je l'ai appris. Je regrette d'avoir oublié « gracieusement ».

Entendant cela, Chiun pleura et serra la jeune fille sur son cœur.

— Sache maintenant, mon enfant, que tout ce que toi et ta famille avez souffert n'est plus qu'un souvenir. Ta famille connaîtra la gloire. Cela je te le jure sur ma vie. Le soleil de cette journée ne se couchera pas sans votre exaltation. Vous ne serez plus méprisés dans le village. Car parmi tout le peuple, vous seuls êtes purs et bons.

Et en manière de plaisanterie, afin de soulager d'un fardeau le cœur de la fille, Chiun confia qu'en général le mot « vénération » était oublié.

Et maintenant la population du village était sur eux, et l'homme appelé camarade capitaine, qui avait été un pêcheur, aborda Chiun, le Maître de Sinanju, debout devant son tribut dans la crique. Entouré par ses hommes et par les armes de guerre, le camarade capitaine était courageux.

— Au nom du peuple de Sinanju et pour la République populaire démocratique de Corée, je prends le tribut.

Derrière le capitaine, le peuple cria, l'acclama et applaudit, et certains brandirent des fusils, d'autres frappèrent sur un grand char qu'ils avaient amené avec eux pour montrer leur nouvelle puissance.

— Si vous le prenez dit Chiun, alors qui d'entre vous va mettre la main dessus ? Qui sera le premier ?

— Nous pouvons tous le faire en même temps.

Sur quoi le Maître de Sinanju sourit et dit :

— Vous croyez que vous pouvez tous le faire en même temps. Mais une main sera la première, et je verrai cette main et je ferai en sorte que cette main ne bouge plus.

— Nous sommes nombreux et vous êtes seul, répliqua le camarade capitaine.

— Entendez-moi, les bouses de vache sont nombreuses, mais les vaches peu nombreuses, et qui ne piétine pas avec mépris les bouses de vache ? C'est ce que j'éprouve pour vous. Vous pouvez couvrir les plages, mais je ne marcherai parmi vous qu'avec mépris. Une seule parmi vous est digne d'intérêt. Cette enfant.

Alors ils se moquèrent du Maître de Sinanju et ils maudirent la petite-fille du charpentier en la traitant de noms obscènes et malsonnants. Et le camarade capitaine dit au peuple de Sinanju :

— Prenons son tribut, car nous sommes nombreux et il est seul.

Ils se précipitèrent à l'assaut en poussant des cris joyeux, mais quand ils

furent devant les malles qui avaient flotté jusqu'à la plage avec le Maître, pas une main ne bougea pour les toucher, car aucun ne voulait être le premier. Alors le peuple resta immobile. Et le capitaine déclara :

— Je serai le premier. Et si je tombe, alors tous vous tomberont dessus.

Et comme il touchait la première malle du tribut, Chiun, le Maître de Sinanju, dit au peuple qu'il verrait aussi celui qui serait le premier à porter la main sur le Maître et que cette personne périrait.

Sur ce, il tua le capitaine devant la malle et le camarade capitaine ne bougea plus et le peuple non plus. Puis une vieille femme, du nord du village où habitaient les colporteurs, dit qu'ils avaient plus de puissance que Chiun, le Maître de Sinanju. Ils avaient un char d'assaut tout puissant. Et le peuple s'écarta pour laisser avancer le char, tous sauf la petite-fille du charpentier qui avait été insultée. Elle demeura avec le Maître de Sinanju.

Mais quand le char fut sur le Maître de Sinanju, il leva ses grandes mains au pouvoir redoutable et une chenille sauta, puis l'autre, si bien que le char s'enlisa par son propre poids et ne put plus avancer, comme un homme assommé par le vin.

Et sur ce char impuissant Chiun grimpa pour fermer l'écoutille du haut. Avec une force qu'aucun homme ne possédait, il immobilisa la tourelle et cassa sur le devant le canon capable de tuer des multitudes.

Or, sous le char il y avait d'autres écoutilles, mais cet engin s'était enfoncé dans le sable mouillé, et elles ne pouvaient être ouvertes.

— Ceux qui sont dedans, je les laisse à la marée déclara le Maître de Sinanju, et des gémissements et des cris montèrent des entrailles du char.

Car ces soldats, bien qu'ils vinssent de Pyongyang, savaient que la marée les submergerait bientôt et les noierait, et ils imploraient miséricorde.

Mais Chiun ne voulut rien entendre et il appela le peuple tout autour de lui et dit :

— Sans cette enfant, aucun de vous ne verrait le jour se lever. Vous avez fait peu de cas du tribut et profané le nom de la Maison de Sinanju dans son propre village.

Mais l'enfant supplia Chiun de ne pas être trop dur avec les villageois, car ils craignaient la ville prostituée de Pyongyang et les démons qui vivaient le long du Yalu et les corrompus des grandes villes telles Hamhung, où les gens écrivaient des choses sur du papier que les gens du commun devaient exécuter. Elle le supplia de répartir le tribut entre tous, et le Maître de Sinanju lui dit que même s'ils étaient tous indignes, il partagerait parce qu'elle l'avait demandé. Et ceux qui étaient dans le char demandèrent à être épargnés aussi.

Mais Chiun ne voulut rien entendre, et la vieille femme du quartier des colporteurs dit que sans les démons de Pyongyang ils auraient accueilli le Maître comme il fallait. Il fut donc convenu de les laisser où ils étaient.

La petite-fille du charpentier dit que ceux qui étaient dans le char faisaient ce qu'on leur disait, à cause de cette même peur, et qu'ils devraient aussi bénéficier de la miséricorde, mais Chiun répliqua :

— Pyongyang est Pyongyang et Sinanju est Sinanju.

Tous comprirent alors que ceux dans le char n'avaient pas d'importance et, à la réflexion, la petite-fille reconnut que le Maître de Sinanju avait raison. Ils étaient de Pyongyang.

Ainsi, chantant des louanges, les villageois transportèrent les malles au village en portant la jeune fille en triomphe. Et beaucoup dirent qu'ils l'avaient toujours aimée, mais qu'ils avaient peur de Pyongyang et beaucoup la demandèrent en mariage et lui firent grand honneur. Et tout cela avant que le jour ne se lève.

Il y eut de grandes réjouissances dans le village, mais le Maître de Sinanju n'éprouvait pas de joie. Car il se rappelait l'homme blanc, mort des nombreux coups du mépris, et il savait qu'une grande bataille allait être livrée à Sinanju et que l'homme qui devait la gagner était aussi un Blanc.

CHAPITRE VII

— Non, non, non !

Les deux hommes qui se faisaient face sur les nattes matelassées se figèrent.

— Vous n'êtes que de foutus ringards ! rugit celui qui s'avança sur les nattes entre eux.

C'était un homme trapu avec des bourrelets de muscles aux épaules et la moustache hérissée d'un sergent-major britannique. Il portait une tenue blanche de karaté avec une ceinture noire sur les hanches, nouée à la hauteur de l'aine. Il leva une main à sa figure et la lumière du plafonnier scintilla sur ses ongles manucurés.

— S'agit pas d'un foutu tango, hurla-t-il. Toi, Needham... t'es censé tuer cet homme. Essayer de l'étrangler. Tu ne serres pas assez pour froisser un grain de raisin. Et toi, Foster... Il est censé être un tueur et t'es censé l'abattre. Et vite. Pitié pour le public si jamais vous descendez dans la rue tous les deux.

Needham, un garçon grand et maigre à la coiffure de balai-brosse, grimaça dans le dos du lieutenant Fred Wetherby. Il pensait avoir serré assez fort pour faire mal. Foster, un Noir athlétique, ne dit rien, mais laissa ses yeux exprimer son mépris pour le lieutenant de police moustachu. Une douzaine de recrues, assises par terre autour des nattes et attendant leur tour, virent le regard. Le lieutenant Wetherby aussi, d'ailleurs, et il se retourna vers Needham.

— Needham. Avance-toi.

Le garçon maigre obéit, sa lenteur trahissant son manque de confiance.

— Maintenant, essaye ça sur moi, ordonna Wetherby.

Needham mit ses deux mains autour du cou épais du lieutenant. Au même instant, il se dit que dans le fond, il n'était peut-être pas vraiment fait pour entrer dans la police. Ce genre de corps-à-corps ne lui plaisait pas du tout.

Il n'arriva pas à encercler tout le cou de Wetherby, mais il serra aussi fort qu'il le put, en gardant ses muscles bandés contre le jeté à terre qu'il prévoyait.

— Serre, nom de Dieu, rugit Wetherby. Tu n'as pas plus de force qu'une fille. Ou qu'une pédale.

Needham serra fortement la gorge. Ses pouces trouvèrent la pomme d'Adam de l'instructeur. Il pressa violemment, avec rage. Il

reçut un coup paralysant sur l'avant-bras droit. Il essaya de continuer de serrer, mais ses doigts ne lui obéissaient plus très bien. Il sentait sa main droite glisser. Il reçut une copie conforme du premier coup à l'intérieur de son avant-bras gauche. Serrant les dents, il s'arma de volonté pour serrer encore. Serrer ce fumier. Lui arracher la gorge. Il essaya, mais sa main gauche glissa aussi et puis il sentit une vive douleur au creux de l'estomac. Il avait oublié, dans sa fureur, de garder ses muscles bandés pour absorber l'impact. Et puis il s'envola par-dessus la tête de Wetherby et tomba rudement au tapis. Au-dessus de lui, il vit la figure de Wetherby, les lèvres minces retroussées en une grimace de haine, il vit le pied de Wetherby se lever au-dessus de sa tête et descendre vers son nez. Il allait lui frapper le nez. Il le savait. Ce pied allait lui écraser la figure, le faire saigner, lui fracasser les os du nez qui allaient lui obstruer les voies respiratoires.

Needham hurla.

Le talon nu calleux de l'instructeur toucha son nez.

Et s'immobilisa.

Needham voyait les espaces entre les doigts de pied, à quelques centimètres de ses yeux. Il pouvait voir la plante calleuse du pied.

Wetherby resta un moment sans bouger, son pied effleurant toujours le nez de Needham, puis ses lèvres s'écartèrent, un sourire révéla ses dents espacées, et il aspira profondément.

— C'est bon, Needham. Cette fois tu as serré fort, mais tu as oublié de bien tomber. Rappelle-toi : tu roules et tu frappes le tapis avec tes bras pour répartir l'impact. Ça va, lève-toi.

Needham, qui comprendrait seulement plus tard que sa peur d'être tué devant la classe de camarades policiers avait été irrationnelle et sans fondement, roula sur lui-même et quitta, très endolori, les nattes.

Wetherby se tourna vers Foster qui avait tout observé avec un sourire fixe.

— C'est comme ça qu'il faut faire, lui dit Wetherby. Pas de caresses. Tu brises la prise, tu jettes l'adversaire et tu lui écrases la gueule. Est-ce qu'un peu de tout ça a pénétré la barrière de béton qui te sert de crâne ?

Son regard croisa celui de Foster, et il vit dans les yeux du Noir un éclair de colère. Wetherby ne s'en émut pas. Il n'aimait pas les Noirs ; il trouvait qu'ils détruisaient une force de police ; il les détestait surtout quand ils étaient arrogants comme ce Foster.

— Tu crois que tu peux y arriver, maintenant ? demanda Wetherby.

— C'est sûr, Chef. Vous en faites pas.

— Je ne m'en fais jamais.

Foster avança au milieu du tapis.

— Prêt ? demanda Wetherby.

Le Noir sauta sur place en dansant légèrement comme un boxeur, pour distribuer également son poids et s'assurer de son équilibre.

— Ça va, dit-il. Allons-y... Chef, ajouta-t-il en ricanant.

Wetherby leva lentement ses gros bras velus et saisit le mince cou noir de Foster.

— *Go !* rugit-il, et il serra.

Foster ressentit le brusque choc de la pression sur sa gorge. Il sentit la douleur des pouces appuyant sur sa pomme d'Adam. Il fit ce qu'on lui avait appris.

Crispant le poing gauche, il frappa vers le plafond, entre les bras de Wetherby, puis il projeta en avant le bras gauche. La force du coup était destinée à contraindre le bras droit de l'étrangleur à le lâcher. Mais au lieu de l'écrasement d'os et de muscles sur des muscles et de l'os, il sentit le bras droit de Wetherby mollir, se retirer, absorber le coup en cédant. Et durant tout ce temps, le lieutenant trapu gardait ses deux mains serrées autour du cou de Foster dans une étreinte mortelle.

Foster essaya la même parade de la main droite, mais avec le même résultat. Wetherby laissa son bras absorber l'impact en le reculant légèrement, mais pas assez pour relâcher l'étau de ses mains.

Foster regarda au fond des yeux de Wetherby. Il y surprit un sourire. Ils étaient plissés aux coins. Merde, pensa le Noir, le mec est fou, ce Blanc cinglé va m'étrangler.

Les yeux de Foster reflétèrent de la panique. Ses poumons commençaient à lui faire mal, lentement privés d'air. Il ouvrit la bouche et tenta d'en avaler. Il ne pouvait pas. Il répéta la manœuvre des deux poings simultanément, cette fois, mais Wetherby le tira en avant par la gorge, et les poings de Foster frappèrent son propre front.

Le Noir leva vivement un genou, essayant de frapper Wetherby dans le bas-ventre, n'importe quoi pour lui faire desserrer les doigts. Mais son genou ne rencontra que du vide. Au secours, voulut-il crier. Lâchez-moi, bougre d'enflé, voulut-il dire, mais aucun mot ne sortit de sa gorge. Sa vue se brouillait. Il n'avait plus envie d'attaquer. Il essaya encore de respirer, en fut incapable et puis il sentit une sorte de paresse s'emparer de ses muscles, et il ferma les yeux malgré tous ses efforts pour les garder ouverts, et alors la classe vit qu'il pendait comme une poupée de chiffons des mains du lieutenant.

Wetherby serra pendant quelques secondes encore puis il lâcha le cou et Foster, inconscient, tomba lourdement sur le tapis.

Les bleus murmurèrent.

— Vous en faites pas, il va s'en sortir, affirma Wetherby. Mais que ça vous serve de leçon. Pas de fantaisie, parce qu'au premier essai vous allez tomber sur un mec qui est meilleur que vous. Faites ce qu'il faut pour avoir votre homme et faites-le vite et sans regret. Autrement, vous finirez comme lui.

Il contemplait avec mépris Foster qui commençait à revenir à lui en gémissant.

— Ou pire, ajouta Wetherby. Si vous pouvez l'imaginer. Ça va, Foster. À toi, Shaft.

Toujours gémissant, Foster roula lentement sur le ventre, puis il se hissa sur ses genoux. Personne ne bougea parmi les recrues avant que Wetherby hoche la tête.

— Donnez-lui un coup de main, quelqu'un.

Il regarda par-dessus la tête des bleus. La porte s'ouvrait, et deux hommes entraient. Il sentit un picotement dans ses mains et aspira profondément. Maintenant. Enfin. C'était maintenant.

— Ça va, les gars, ça suffit pour aujourd'hui. À demain.

Il se dirigea vers la porte pour rejoindre le chef-adjoint chargé de l'entraînement.

— Fred, voilà Mr. Slote. C'est un journaliste qui fait un reportage sur l'entraînement dans la police.

— Enchanté de vous connaître, dit Wetherby en tendant la main.

Rien d'exceptionnel, jugea-t-il. Des poignets épais, mais pas plus d'un mètre quatre-vingt et mince. L'homme rendait dix centimètres à Wetherby et probablement trente-cinq kilos et, poignets épais ou non, fort pour sa taille ou non, ça ne suffirait pas parce qu'un grand homme fort et bon battait à tous les coups un homme plus petit, tout fort et bon qu'il soit.

Enfin, presque à tous les coups, rectifia Wetherby à part lui. Il existait un petit homme qui était si bon que Wetherby ne plaisanterait jamais avec lui. C'était bizarre, quand on y pensait. Il était un policier, tout dévoué au maintien de l'ordre et des lois, et pourtant il s'était laissé entraîner en dehors de la loi. Au début, il s'était dit qu'il le faisait parce qu'il voulait connaître les secrets du combat que le petit homme lui avait promis, mais à présent il savait qu'il y avait une autre raison, prépondérante : le lieutenant Fred Wetherby faisait ce que le petit homme ordonnait, simplement parce qu'il avait peur de ne pas le faire. Ce n'était pas plus compliqué. Et parce que c'était simple, Wetherby n'éprouvait aucun remords et exécutait avec plaisir ce qu'on lui ordonnait. Par exemple tuer ce petit Mr. Slote qui se tenait devant lui.

— Je ne demande pas mieux que de tout vous montrer, dit-il. Notre

entraînement de police est spécial parce que nous insistons beaucoup sur le combat à mains nues. Vous connaissez un peu le close-combat, Monsieur Slote ?

— Vous pouvez m'appeler Remo. Non, rien du tout.

— Bon, je vous laisse tous les deux, dit le chef-adjoint. Si vous voulez encore savoir quelque chose avant de partir, monsieur Slote, vous n'aurez qu'à passer par mon bureau.

— C'est ce que je ferai. Merci, Chef.

Il se retourna pour le regarder partir et Wetherby demanda :

— Qu'est-ce qui vous est arrivé au bras ?

Remo porta une main à son épaule gauche qu'il tâta avec précaution.

— Parlez d'une idiotie. Le croiriez-vous si je vous disais qu'une porte de garage s'est refermée dessus ?

— Pas tellement, répondit Wetherby, parlant sincèrement, mais en souriant pour en atténuer l'insolence.

Remo, irrité parce qu'il avait cru bien se comporter en dépit de ce bras gauche qu'il ne pouvait pas du tout bouger aujourd'hui, dit alors :

— J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Ah ?

— Oui. Par un type de Tenaflly. Hawley Bardwell. Il m'a dit qu'il avait étudié avec vous.

— Bardwell ? Bardwell ? Je ne connais pas de Bardwell.

Remo dissimula sa surprise, en concluant que le lieutenant Wetherby était un menteur. Lynette Bardwell avait donné le nom, le grade et le matricule. Elle ne pouvait pas s'être trompée sur Wetherby.

Il ne dit rien et se laissa montrer le gymnase maintenant désert. Remo avait commencé sa nouvelle vie dans une salle assez semblable à celle-ci. Un gymnase dans le sanatorium de Folcroft. Il venait à peine de se remettre d'une électrocution qui n'en était pas une et quelqu'un lui avait mis un pistolet dans la main en lui promettant qu'il serait libre s'il pouvait abattre un vieil Oriental qui traversait la salle. Et comme Remo était fanfaron, jeune et sûr de lui, il avait accepté l'offre et s'était retrouvé en train de manger les échardes du plancher.

Wetherby montrait les barres d'entraînement, les madriers rembourrés utilisés pour enseigner les coups de karaté, quand Remo demanda :

— Est-ce qu'il arrive à vos élèves de se servir de ce qu'ils apprennent ici ?

— Bien sûr. Pensez au nombre de fois où un agent est obligé de porter un coup pour se défendre. C'est tellement mieux s'il emploie autre chose qu'un simple coup de poing.

— Mais ça ne vous trouble pas de lâcher dans la rue des hommes dont les mains sont des armes aussi redoutables ?

Wetherby sourit du cœur saignant et libéral de cette pédale de journaliste et se demanda comment ce Remo Slote avait réussi à se mettre aussi mal avec Mr. Winch. En passant devant les poteaux d'entraînement, il ferma la porte à clef. Puis il entraîna Remo vers les nattes d'exercice.

— Nous entraînons les recrues au combat à mains nues pendant quarante bonnes heures.

— Quarante heures ? Eh bien ! C'est beaucoup.

— Bien trop peu pour devenir bon.

— Au fait, fit Remo en poussant un peu la natte du pied droit, vous ne m'avez pas dit où vous vous êtes entraîné avec Bardwell.

Wetherby était sur le tapis, face à Remo. Il y avait un mètre cinquante entre eux.

— Je vous l'ai dit, je ne connais pas de Bardwell. Ce ne doit être qu'un amateur.

— Et vous, vous êtes un professionnel ?

— Exact. Voici pourquoi.

Wetherby était debout, parlait tranquillement. Une fraction de seconde plus tard, il était dans les airs, volant vers Remo, sa jambe droite repliée sous son corps. Remo reconnut la manœuvre. La jambe droite entrerait en contact avec son torse. Quand il tomberait à la renverse, Wetherby atterrirait, et la manœuvre suivante serait un coup mortel de la main à la tempe.

Si c'était bien exécuté, naturellement.

Et pour que ce soit bien exécuté, ça ne pouvait pas être contre Remo.

La jambe de Wetherby se détendit. Le pied frappa Remo lourdement à l'épaule droite.

Mais alors il y eut comme un défaut dans la technique enseignée à Wetherby. Il ne pouvait porter le deuxième coup, le coup mortel à la tempe, que si son adversaire tombait et ne ripostait pas.

Remo ne tomba pas. Il riposta. Il recula d'un pas, vit le torse de Wetherby aussi découvert que le désert de Gobi et envoya son propre pied dans le plexus solaire du policier.

Tout fut terminé aussi vite que cela. Le coup de Wetherby. *Pop*. La riposte de Remo. *Splat*.

L'expression de haine assassine de Wetherby se changea immédiatement en interrogation perplexe. Il ouvrit de grands yeux étonnés. Il tomba sur le dos. Ses yeux restèrent ouverts.

— Merde, dit Remo. Merde et remerde.

Encore un pilote-suicide mort à l'assaut, et Remo n'avait toujours pas d'information.

Et il avait un nouveau souci. Le feu dans son épaule droite, là où le pied de Wetherby avait atterri, se répandait dans toute la partie supérieure de son corps. Il essaya de lever le bras. Le bras se souleva lentement, presque sans force, mais au moins il pouvait encore le bouger. Il n'en serait sûrement pas de même le lendemain et, tant qu'il marchait, il devait s'en servir. Il ne pouvait guère sortir en valsant des bureaux de la police en laissant traîner le cadavre d'un instructeur au beau milieu du gymnase.

Lentement, le bras droit raide, il traîna le mort trapu vers un débarras dans le fond de la salle. À chaque pas, des élancements atroces lui transperçaient l'épaule. Il avait envie de hurler. Une autre attaque suicide. Et pourquoi ?

Ce fut alors qu'il fourrait le lieutenant Wetherby au fond d'un tonneau plein de ballons de basket qu'il comprit enfin ce que tout cela signifiait.

Écœuré, il sortit de la salle. Il n'avait rien découvert et pourtant il savait tout. Il était soumis à la traditionnelle attaque d'irrespect de Sinanju.

Deux autres devaient venir.

Mais il ne connaissait aucun ami de Bardwell, aucun ami de Wetherby, et ne savait pas quand, ni d'où la troisième attaque viendrait.

Il lui fallait aller revoir Lynette Bardwell et essayer d'obtenir un autre nom.

Mais il savait maintenant de quel nom serait signé le quatrième coup qui l'attendait.

Ce nom était Nuihc, celui du neveu de Chiun, qui avait juré la mort de Remo et de son maître coréen.

CHAPITRE VIII

À Pyongyang, la perte d'un char d'assaut du peuple fut annoncée à Kim Il Sung, Premier ministre de la République populaire démocratique.

Sung n'était pas de Sinanju et ne croyait pas aux traditions. C'était un chef de la nouvelle école et il se faisait appeler camarade par le paysan comme par le soldat parce qu'il disait qu'ils étaient tous égaux. Cependant, Sung ne quittait jamais son superbe uniforme de général tout chamarré d'or ni son large ceinturon de cuir noir.

Il hocha la tête en apprenant l'histoire. Il avait entendu parler du Maître de Sinanju, dit-il. Un conte de fées destiné à couvrir les activités d'une horde de bandits et d'assassins, affirma-t-il, et il envoya un de ses fidèles, nommé Pak Myoch'ong, voir ce qu'il en était, car il avait toujours cru que les Maîtres de Sinanju appartenaient au passé et ne pouvaient causer de soucis à une République populaire démocratique.

Pak Myoch'ong se rendit donc à Sinanju où se déroulaient des réjouissances et demanda à un enfant :

— Qui est cet homme qui se fait appeler le Maître de Sinanju ? Je voudrais le voir.

L'enfant le conduisit vers une maison spacieuse au bout de la grand-rue du village. Elle était vieille, mais faite de bois, d'ivoire et de pierres de pays étrangers, pas du mauvais bois de la campagne coréenne.

— Depuis combien de temps cette maison est-elle là ? demanda-t-il.

— Depuis toujours, répondit l'enfant, ce qui pour Myoch'ong voulait simplement dire longtemps, car il connaissait les enfants.

Malgré tout, elle paraissait vraiment très, très vieille.

Myoch'ong avait beau servir le nouveau régime depuis son plus jeune âge, en entrant il s'inclina et ôta ses chaussures selon l'ancienne coutume que son peuple avait héritée des Japonais. Il s'inclina devant le vieillard à barbe blanche dont les ongles avaient poussé à la manière des anciens, et le vieillard lui demanda :

— Qui es-tu, que je n'ai jamais vu dans le village ?

Myoch'ong répondit qu'il était de Pyongyang, au service de Kim Il Sung, et il demanda au vieil homme s'il était vraiment le Maître de Sinanju « dont on rapporte beaucoup de merveilles ».

— C'est moi, dit Chiun.

— J'ai entendu dire qu'avec vos mains seules vous êtes plus fort qu'un char d'assaut du peuple.

— C'est vrai.

— Comment est-ce possible ? L'acier est plus dur que la chair.

— La plus grande arme du monde est l'esprit humain. Un char n'est qu'un instrument qui ne vaut pas mieux que l'esprit qui s'en sert.

— Mais avec un char, des imbéciles peuvent détruire des sages.

— Et moi je te dis, jeune homme, qu'il y a des sages et des plus sages encore. Mais le plus sage de tous sait seulement qu'il n'a pas découvert la véritable puissance de l'esprit. Même un imbécile qui se sert de son esprit est plus fort que le sage qui ne s'en sert pas.

Myoch'ong avoua qu'il ne comprenait pas, et Chiun lui dit :

— Tu cherches un faiseur de miracles. Mais le plus grand miracle est l'homme lui-même. Cela, je le sais, et tu ne le sais pas, et vos Pyongyangais dans le char du peuple ne le savaient pas et maintenant ils sont dans le sable comme des coquilles vides.

— Je ne comprends toujours pas. Mais notre Premier ministre comprendra peut-être. J'aimerais vous conduire auprès de lui.

Chiun leva une main.

— Sinanju ne va pas à Pyongyang. Retourne auprès de tes prostituées et de ton vin.

Mais Myoch'ong n'était pas prêt à partir.

— Si vous possédez une telle sagesse, pourquoi n'essayez-vous pas de la partager avec votre peuple ? Pourquoi rester assis tout seul dans cette maison, sans personne d'autre que cette servante ?

— Un océan peut-il remplir une tasse à thé ? Le ciel peut-il remplir un bol ? Sinanju ne peut être donné à tous.

— Mais c'est donné à beaucoup.

— Peu.

— On me dit que vous n'êtes pas le seul Maître de Sinanju.

— Il y a un prétendant nommé Nuihc qui se fait appeler Uinch ou Winch ou Chinu. Mais c'est toujours le même. Le fils de mon frère.

— Voyez ? Alors vous partagez avec lui.

— Sa part sera bientôt retirée, et si totalement retirée que celui qui la prendra sera Blanc. Le cœur est le premier foyer de la Maison de Sinanju. Et comme je n'ai trouvé digne aucun des nôtres, je l'ai donnée à un homme blanc.

— Un Américain ? demanda Myoch'ong qui voyait ses pires craintes se réaliser.

— Un homme que j'ai trouvé mangeant des hamburgers, et buvant de l'alcool et d'autres poisons. Faible d'esprit et de corps, mais le cœur

était bon. À lui j'ai tout donné. D'un pâle morceau d'oreille de cochon, j'ai fait un Sinanju !

Myoch'ong examina la pièce et vit la photographie d'un homme à la figure pâle, encadrée d'or, avec de l'écriture occidentale dans le bas, et demanda à Chiun si c'était de cet homme blanc qu'il parlait.

— Non. Celui-ci est un artiste de grand talent. C'est Rad Rex qui, dans les drames des matinées, en Amérique, joue avec du génie et de l'éclat dans un grand drame appelé *Lorsque tournent les planètes*. C'est sa signature sous le portrait. En Amérique, j'ai beaucoup d'amis importants.

Myoch'ong réfléchit fébrilement, puis il demanda encore une fois à Chiun s'il voudrait venir à Pyongyang pour voir le Premier ministre Kim Il Sung en personne et recevoir un portrait dédicacé que tout le village pourrait apprécier et mettre à la place d'honneur. Mais Chiun répliqua :

— Quand Kim Il Sung s'est-il inquiété de l'opération pratiquée sur Mary Lambert par le fils illégitime de la belle-fille de Blake Winfield, celle qui a découvert que Carson Magnum, le maire, se droguait à l'héroïne et avait accepté des pots-de-vin de Winfield lui-même ; pour ne jamais dénoncer le réseau d'avorteurs qui avait failli tuer Mary quand elle était enceinte d'un enfant de père inconnu ?

— Ce n'est pas de sa faute, dit Myoch'ong. Si Kim Il Sung avait su toutes ces choses il s'en serait inquiété aussi.

— C'est le devoir du souverain de savoir beaucoup de choses, riposta Chiun, donnant congé à Myoch'ong d'un geste de la main et se tournant vers la fenêtre par laquelle on voyait la mer.

Myoch'ong réfléchit à tout cela pendant une bonne partie de la nuit et finit par convoquer sept soldats d'une grande force.

— Celui qui tuera le Maître de Sinanju sera fait colonel s'il est commandant, et général s'il est colonel.

Les soldats sourirent de toutes leurs dents et, armés de pistolets et de couteaux, partirent pour la maison de Chiun, chacun pressé de monter en grade.

Au matin, aucun n'était revenu voir Myoch'ong ; alors il se rendit lui-même chez Chiun pour savoir ce que les sept avaient fait. En entrant dans la maison, il constata que rien, pas un objet d'art n'était déplacé. Chiun était assis sur son coussin, indemne, et il dit à Myoch'ong :

— Ceux que tu as envoyés sont retournés à la terre. Va maintenant et dis à ton maître dans la ville prostituée de Pyongyang que le Maître de Sinanju le recevra s'il apporte son tribut.

— Quel genre de tribut ? voulut savoir Myoch'ong.

— Premièrement, faire partir tous les Pyongyangais de cette province. Deuxièmement, punir le mauvais gouverneur qui a volé le tribut dû à ce village. Troisièmement, envoyer un message en Amérique pour que les grands drames soient bien reçus ici. Il y a des façons de le faire, et les Américains les connaissent. Ton Premier ministre doit inviter ces hommes capables en Corée. Il devra bien les traiter, car s'ils sont bien traités, Rad Rex lui-même pourrait même venir. Ces choses sont possibles.

Et Myoch'ong partit le cœur lourd, car il savait que Kim Il Sung n'inviterait pas les Américains dans ce pays. Quand il se présenta devant le ministre, il lui rapporta ce qu'il avait vu et lui parla des sept hommes qui n'étaient plus. Le Premier ministre se mit en colère et se proposa d'envoyer une armée contre Sinanju, mais Myoch'ong le pria de réfléchir, car il avait appris que ni un mur, ni l'acier, ni le bras humain ne pouvaient arrêter les Maîtres de Sinanju et que, depuis la nuit des temps leur talent particulier était d'éliminer les chefs d'État. Ou, ajouta-t-il astucieusement, ceux qui souhaitaient le devenir.

Et Kim Il Sung réfléchit puis il demanda où Myoch'ong avait entendu ces choses. À cela, Myoch'ong répondit qu'il les avait lues dans de vieux manuscrits qui parlaient de Sinanju.

— Des contes de fées féodaux réactionnaires destinés à écraser les justes aspirations des masses laborieuses. Sinanju a toujours été un repaire de bandits, d'assassins et de voleurs.

Mais Myoch'ong rappela à son ministre les sept soldats et le char du peuple, et lui révéla la corruption du gouverneur de la province.

Cependant, cela ne dissuada pas le Premier ministre. Mais lorsque son émissaire ajouta que le Maître de Sinanju avait appris ses secrets à un Blanc, un Américain, qu'il pourrait les enseigner à d'autres Américains, il chassa tout le monde de sa salle de conférence pour rester seul avec Myoch'ong.

Alors il lui dit, très bas pour que les murs eux-mêmes ne puissent entendre :

— Je veux voir ce bandit. J'irai le voir avec toi.

Ainsi Myoch'ong retourna à la maison du Maître de Sinanju et demanda la permission d'entrer. Et quand Kim Il Sung le vit s'incliner à l'ancienne manière, il cracha par terre.

— Un repaire du féodalisme, dit-il.

— Les cochons et les chevaux bavent par terre. C'est pourquoi on les garde dans des porcheries et des écuries, déclara le Maître de Sinanju.

— Sais-tu qui je suis, vieillard ? Je suis Kim Il Sung.

— Et moi je suis Chiun.

— Surveille ton langage, Chiun.

— Ce n'est pas moi qui souille les planchers. Tu tiens tes manières des Russes.

— Tu nés qu'un bandit et un laquais des impérialistes !

— Si tu n'étais pas le premier de notre peuple dans le Nord, riposta Chiun, je t'égorgerais comme un cochon pour mon dîner. Mais je retiens mon bras, car je préfère raisonner avec toi.

— Comment un laquais peut-il raisonner ? railla le Premier ministre. Toute sa raison sert ses maîtres blancs. Je sers la Corée.

— Avant toi, jeune homme, Sinanju était. Pendant l'invasion mongole, Sinanju était. Au temps des seigneurs de guerre chinois, Sinanju était. Au temps des seigneurs de guerre japonais, Sinanju était. Au temps des maîtres russes, Sinanju était. Ils sont tous partis, et nous sommes ici comme nous y serons quand Kim Il Sung ne sera plus. Mais je veux te parler car enfin, après tant d'années, la Corée a un chef qui est un de ses enfants. Et c'est toi, bien que tu ne sois qu'un Pyongyangais.

En entendant ces mots, Sung s'assit. Mais il ne s'inclina pas plus qu'il ne se déchaussa à l'ancienne manière. Et Myoch'ong écouta avec une grande appréhension. Mais quand Chiun parla, il comprit que tout irait bien, car le Maître était d'une grande sagesse.

— Tu viens chercher ici la sagesse de Sinanju, sinon pourquoi un Premier ministre viendrait-il dans ce pauvre village ?

Et Sung le reconnut.

— Tu m'as traité de laquais.

Et Sung le reconnut.

— Mais qui est le laquais ? Ai-je allié Sinanju aux Russes ? Ai-je comploté avec les Chinois ? Est-ce qu'à chaque occasion je soutiens les Arabes, les Africains et même des Blancs, simplement parce qu'ils croient à une seule forme de gouvernement ?

— Ce sont nos alliés, dit Sung. Les Russes nous donnent des armes. Les Chinois ont lutté pour nous, contre les Américains.

Et Chiun sourit.

— Les Russes ont donné des armes parce qu'ils détestent les Américains. Les Chinois se sont battus parce qu'ils détestent les Américains. Nous avons de la chance que ces deux-là se détestent parce que ce serait eux qui siègeraient à Pyongyang et pas nous. Quant aux Africains, aux Arabes et aux Blancs ils sont loin et même pas jaunes. Les Japonais sont cupides, les Chinois méprisables, les Russes des porcs et pour ce qui est des nôtres dans le Sud, ils coucheraient avec des canards si les oiseaux avaient un orifice assez grand.

À cela, Sung éclata de rire. Il pensait qu'il avait devant lui un homme de bon cœur et de raison. Mais il se sentait troublé.

— On ma dit que tu as appris le Sinanju à des Blancs. À un Américain.

— Dans mon propre village, dans ma propre famille, je n'ai trouvé personne qui en soit digne. Il n'y a que paresse, lâcheté et mensonge. Entre nous, nous pouvons avouer ces choses-là.

Sung hocha la tête, car il connaissait bien les problèmes du gouvernement.

— Il y a de l'ingratitude pour ce qui est offert, dit Chiun.

Ah, comme Sung le savait aussi !

— Le fils de mon propre frère a pris ce qui lui était donné de plus précieux et il s'en est servi pour s'enrichir égoïstement.

Comme Sung connaissait bien ce trait de caractère ! Et il jeta un regard noir à Myoch'ong.

— Il a agi comme un homme du Sud, dit Chiun.

Sung cracha par terre et cette fois Chiun approuva.

Car le moment était bien choisi pour ces choses.

— J'en ai donc cherché un autre, afin que le savoir de notre peuple ne meure pas.

— Sage décision, dit Sung.

— J'aurais préféré choisir un de nous. Mais dans tout le village, dans tout le Nord, je n'ai pas trouvé un seul cœur coréen. Je ne te connaissais pas encore, à l'époque.

— J'ai mes problèmes, avoua Sung.

— Alors j'ai cherché un cœur coréen comme le tien. Un de nous.

— Je te félicite, dit Sung en posant une main forte sur le Maître de Sinanju en manière d'accolade.

— Cet homme de notre cœur a souffert un grand malheur à sa naissance. Une catastrophe.

La mine de Sung devint extrêmement affligée.

— Quel était ce malheur ?

— Il est né Blanc et Américain.

Un cri d'horreur échappa aux lèvres de Sung.

— Et qu'as-tu fait ?

— Je l'ai trouvé et je l'ai sauvé des Américains. De leur façon de penser et de leurs mauvaises manières.

— Tu as bien agi, déclara Sung.

Mais Myoch'ong, étant de nature méfiante, demanda comment Chiun savait qu'il n'était pas un simple Américain, mais un cœur de Coréen dans un corps américain.

— Parce qu'il a appris extrêmement bien la correction, et pour le prouver il fera la démonstration de ce qu'il a appris quand il viendra rendre hommage à son héritage ici à Sinanju.

Myoch'ong ne paraissait pas convaincu, mais Kim Il Sung avait été si touché par les paroles du Maître qu'il oublia sa propre vérité et considéra Myoch'ong avec dédain. Naturellement, cet homme blanc avait un cœur de Coréen, dit-il.

— Son nom est Remo, ajouta Chiun.

Ainsi arriva-t-il que ce même soir, dans l'immense Palais du Peuple à Pyongyang, quand le nom de Remo fut prononcé devant le Premier ministre, Kim Il Sung le reconnut. Il figurait dans un message annonçant qu'un Américain nommé Remo serait disgracié dans le village de Sinanju, et qu'il serait disgracié par un homme nommé Nuihc.

Et l'expéditeur de ce message était Nuihc en personne, qui jurait à Kim Il Sung et à la République populaire démocratique de Corée le dévouement de son âme. Et il signait son message de la façon suivante :

Nuihc, Maître de Sinanju.

CHAPITRE IX

— Je voudrais un million de dollars, madame, en petites coupures. Ne les comptez pas, pesez-les.

Lynette Bardwell leva les yeux, dans sa cage de caissière, et sourit à Remo.

— Bonjour. Vous m'avez manqué hier soir.

— Vous étiez parmi les manquants, dit-il. Mais je me suis dit qu'il y avait toujours ce soir. Vous avez presque fini, ici ?

Lynette regarda la pendule au centre de la banque, très haut au-dessus de la tête de Remo. Quand elle haussa le cou, ses seins se soulevèrent.

— Plus que dix minutes.

— On dîne ensemble ? Votre mari ne dira rien ?

— Sans doute pas. Je ne l'ai pas revu. Il a dû partir pour un peu de temps.

Remo attendit dehors et au bout de dix minutes exactement Lynette sortit gaiement.

— On prend ma voiture ? proposa-t-elle.

Dans la voiture, au parking, elle se pencha pour frôler de ses lèvres la joue de Remo, en s'appuyant contre son épaule droite. Il grimaça.

— Qu'est-ce que vous avez ? Vous vous êtes fait mal à l'épaule ?

Remo hocha la tête.

— Comment c'est arrivé ?

— Me croiriez-vous si je vous disais que je suis rentré dans un tonneau de ballons de basket ?

— Non.

— Vous avez raison.

Lynette conduisit, et cette fois Remo choisit le restaurant, un endroit encore plus obscur que celui de la veille, mais qui avait l'air de pouvoir servir du riz.

Il le pouvait, et Remo mangea avec Lynette.

— Vous avez vu Wetherby ? demanda-t-elle.

— Oui. Mais il n'a rien pu me dire.

— Vous dire quoi ? Je ne sais toujours pas ce que vous cherchez, vous savez.

— J'écris un livre sur la lutte orientale. Votre mari et Wetherby ont

suivi un entraînement spécial, un truc unique. Je suis suffisamment au courant pour savoir ça. Mais ils ne veulent pas parler. Je crois que je suis tombé sur un nouveau secret d'entraînement et, que voulez-vous, je suis obstiné.

— J'aimerais bien pouvoir vous aider, dit-elle en piquant un bout de crabe avec sa fourchette. Mais ce n'est pas mon rayon.

— Quel est votre rayon ?

Le crabe disparut dans sa bouche sans laisser de trace.

— Je fais l'amour, pas la guerre.

Au cognac, Lynette confia que jamais son mari n'avait découché.

— Vous ne lui avez pas fait peur, dites ?

— Est-ce que j'ai l'air de pouvoir faire peur à quelqu'un ?

Remo mangea lentement son riz, d'abord de la main droite, puis de la gauche. Ses épaules lui faisaient de plus en plus mal et chaque fois qu'il portait la fourchette à sa bouche, il sentait des élancements brûlants dans les deux. Si seulement Chiun était aux États-Unis, au lieu de courir la prétentaine à Sinanju, il pourrait le secourir. Dans le fond de sa mémoire, il devait bien y avoir un truc qui ferait de nouveau fonctionner les bras de Remo, quelque chose qui calmerait la douleur et lui rendrait des forces.

Et ce n'était que les deux premiers coups. Remo savait qu'il avait été choisi pour cible par Nuihc, le neveu de Chiun qui convoitait le titre de son oncle et avait juré la mort de Remo. Il avait déjà perdu ses deux bras, devenus inutilisables. Qu'est-ce que ce serait la prochaine fois ?

Finalement, comme c'était trop douloureux de manger, il renonça à ses efforts et laissa tomber sa fourchette de ses doigts. Il se surprit à hocher la tête sans entendre ce que disait Lynette, et bientôt alors qu'ils roulaient vers sa petite maison il s'entendit accepter l'offre de rester chez elle dans sa chambre d'amis pour se reposer.

Il se sentait si mal qu'il ne se donna même plus la peine de feindre de craindre une objection du mari. Le mari était mort, qu'il aille se faire voir, il lui avait fait mal au bras et il ne pourrait jamais assez vite dans ce cercueil pour satisfaire Remo.

Lynette l'aida à monter dans la grande chambre du haut, et il la laissa le déshabiller. Elle le fit lentement, en laissant traîner ses mains sur son corps, et le fourra tout nu entre les draps. Elle était douce, mais très active, et Remo trouvait assez merveilleux qu'elle supporte l'alcool bien mieux que la veille. C'était drôle. Drôle, drôle, pensa Remo. Voyez, voyez, voyez, le drôle de Remo.

Il ne pouvait pas bouger la partie supérieure de son corps. La douleur partait de ses épaules le long de ses bras, engourdisait ses

doigts, flambait dans sa poitrine en s'attachant à chacune de ses côtes, dans son cou où elle rendait le moindre mouvement douloureux.

Mal, mal. Voyez, voyez, voyez Remo qui a mal.

Il avait des hallucinations. Il y avait très longtemps qu'il n'avait pas souffert, vraiment souffert. Pour la plupart des gens, la douleur est une sonnette d'alarme utile, avertissant que quelque chose ne va pas et que le propriétaire du corps devrait faire quelque chose. Mais Remo ne faisait qu'un avec son corps, ce n'était pas une chose qui lui appartenait, mais un être, et il n'avait pas besoin qu'on lui rappelle que quelque chose n'allait pas, donc il n'avait pas besoin de souffrir. Il avait presque oublié ce qu'était la douleur. Il avait eu mal quand il s'était assis sur la chaise électrique. On ne l'avait pas grillé, mais tout de même légèrement braisé. C'était de la douleur. Et maintenant, ça aussi. Entre les deux, pendant dix ans, il n'y avait pas eu la moindre souffrance à se rappeler.

Voyez, voyez, voyez le drôle de Remo. Il perdait tout contrôle.

Regarde, regarde, Remo, regarde la belle personne qui vient d'entrer. Regarde sa chemise de nylon blanc, on voit au travers.

Regarde le doux gonflement des seins haut perchés, regarde les longues jambes bronzées. Vois comme elle te sourit, Remo. La ravissante dame t'aime, Remo. Avec elle tu vas te sentir mieux. Remo voulait se sentir mieux. Il sourit.

Lynette vint se pencher sur lui.

— Je vais calmer vos douleurs.

Remo continua de sourire parce que ça faisait mal de s'arrêter.

— Je veux aller mieux. Calmez mes douleurs. Mal aux bras.

— Où avez-vous mal, Remo ? susurra Lynette. Là ?

Elle appuya sur son épaule gauche, et il étouffa à peine un cri de douleur.

— Où là ?

Elle toucha du bout des doigts son épaule droite et la pressa, et Remo hurla.

— Mal, mal, cria-t-il.

— Là, là. Lynette va arranger tout ça.

Remo entrouvrit les yeux. La grande blonde dont il avait fait une veuve se tenait à côté du lit et d'un mouvement souple elle faisait voler la chemise par-dessus sa tête.

Puis elle se rapprocha, fit courir ses doigts sur les joues de Remo, le long de son cou et rabattit le drap doucement.

Non, voulut-il dire. Non. Pas ça. Me sens pas bien. Pas ça.

Mais Lynette Bardwell le caressait maintenant, et il s'aperçut que s'il se concentrait sur autre chose que ses épaules, la douleur était

moins atroce, alors il se concentra sur cette partie du corps dont Lynette s'occupait et bientôt Remo fut prêt. Lynette sourit, grimpa dans le lit, sur lui, autour de lui et l'avalala avec son corps.

Elle chevauchait Remo et le regardait en souriant, mais il n'y avait aucune gaieté dans ce sourire, ses dents avaient l'air de vouloir mordre, et il y avait une lueur dans ses yeux, une espèce de scintillement impitoyable. Elle se mit à onduler, et cela fit un peu de bien, un petit peu aussi s'il essayait d'onduler à son tour, et il cessa de penser à ses épaules, il ne pensa qu'à lui et à Lynette et à leur union.

Il voulait lever les mains vers elle, la caresser, mais il ne pouvait pas. Ses mains et ses bras restaient cloués à ses côtés par les cuisses qui l'enfourchaient ; il était encore capable de remuer vaguement les doigts et il s'en servit pour toucher l'intérieur de ces cuisses où des nerfs palpitaient délicatement.

Les doigts de Remo ranimèrent Lynette. Elle ouvrit de grands yeux et se mit à gigoter plus vite, plus violemment, et c'était mieux, meilleur que la douleur des bras, et il cessa d'y penser. La douleur était venue de deux hommes qui avaient voulu l'estropier avant de le tuer, et le coup suivant serait quelqu'un qui s'attaquerait à ses jambes, mais il ne pouvait pas, il ne voulait pas y penser maintenant.

Lynette était toute droite ; elle rejeta la tête en arrière et rit, d'un grand rire de gorge, puis elle baissa les yeux sur lui et, pour la première fois, Remo la regarda dans les yeux et y vit une intention juste avant qu'elle ne se laisse tomber en avant, la figure plongeant sur celle de Remo. Mais elle se retint des deux mains, en les lui enfonçant dans les épaules comme un athlète faisant des tractions.

La douleur qui le transperça fut telle qu'il hurla. Alors elle tordit ses bras et ses mains pétrirent les épaules douloureuses. Elle rit encore, en baissant la tête.

Remo sentit de l'humidité sur sa figure. Elle pleurait ? Non, c'était lui, il pleurait de douleur.

— Tu as tué mon mari, déclara-t-elle. Et tu as tué Wetherby.

Et elle lui enfonça les mains dans les épaules en les tordant.

Mal. Mal. Fuir.

— Mais ils t'ont fait du mal. Et je vais t'en faire encore plus. Et le petit peu qui restera sera pour Nuihc. On le lui enverra dans un sac.

Nuihc ? Elle savait. Lynette était le troisième kamikaze. Le troisième coup était le sien. Savait-elle que Nuihc voulait qu'elle meure ? Que Remo devait la tuer ? Mais il ne pouvait pas la tuer. Il ne pouvait pas bouger.

— Tu connais Nuihc ? haleta-t-il.

— Je sers Nuihc, rectifia-t-elle. Hawley était un con. Wetherby

était une brute. Mais Nuihc est un homme. Il m'aime. Il a dit que la meilleure pipe d'Écosse était la mienne. J'étais la meilleure.

Elle continua d'onduler des hanches, se servant de lui comme d'un instrument pour son propre plaisir et la douleur de Remo, et tout ce qu'il pouvait faire, c'était de garder les doigts en mouvement contre l'intérieur de ses cuisses.

— Mr. Winch est un homme, dit-elle.

Il entendit la voix de Lynette s'adoucir, il sentit ses muscles se crispier, puis se détendre, suivant une cadence inconsciente qu'elle ne pouvait contrôler.

— Le genre d'homme que tu aurais pu être. Aaaah ! Ooohhh !

Elle sauta maintenant sur Remo comme un cow-boy sur un mustang sauvage. Il était cloué, impuissant, sous les mains de Lynette torturant ses épaules.

— Ah, Nuihc, Nuihc ! cria-t-elle dans une explosion de plaisir, puis elle s'immobilisa et déclara : Tu aurais pu être un homme aussi. Si tu avais vécu.

Son corps humide glissa de Remo, et il éprouva un soulagement bienheureux quand les petits poings quittèrent ses épaules et qu'il put rouvrir les yeux. Il la vit debout sur le lit qui le regardait allongé à ses pieds ; puis il la vit lever et replier la jambe gauche, comme un flamant rose, après quoi elle leva aussi l'autre jambe, et tout son corps s'abattit sur lui, visant le long muscle de la cuisse droite. Avant même qu'elle atterrisse, Remo sentit ce qu'allait être la douleur absolument atroce, et à ce moment le corps de Lynette le frappa, et il eut l'impression qu'elle tombait au ralenti. D'abord il y eut la sensation de contact ; puis la pression et enfin la souffrance quand son poids et son adresse déchirèrent le grand couturier.

— D'abord toi ! glapit-elle, et après toi, le vieux !

Purement par réflexe, purement par entraînement, purement par instinct, sachant que cela ne servait à rien, car il allait mourir, Remo fit rouler sa jambe gauche vers le mur, le genou en dehors et, avec toute la force qui lui restait et au prix d'un effort incroyable, il ramena le genou par-dessus son propre torse, vers Lynette à genoux sur sa jambe droite, la figure exultante et triomphante et entendit le craquement quand il frappa la tempe.

Lynette souriait toujours. Elle regarda Remo et l'ombre d'une seconde, le sourire se transforma en souffrance, et Remo comprit qu'elle soupçonnait soudain que Nuihc, dont elle se croyait aimée, savait qu'elle mourrait là. Puis elle n'eut plus le temps de s'en soucier parce que les os fragiles de sa tempe étaient repoussés dans son cerveau par la force du genou de Remo ; le sourire et l'expression douloureuse s'évaporèrent, comme une étude photographique

accélérée de la vie et de la mort d'une fleur. Lynette tomba en travers de la poitrine de Remo et mourut.

Il sentit le sang chaud couler de la tempe meurtrie sur son torse. Chaud. Et cette chaleur était bonne, il voulait avoir chaud, ne plus frissonner. Il avait mal dans les épaules et dans sa cuisse droite, alors il ferma les yeux en pensant qu'il serait doux de dormir.

Et s'il mourait, ce serait doux aussi, parce qu'alors il aurait toujours chaud. Et il n'aurait plus mal.

CHAPITRE X

Remo se réveilla.

Il avait dormi pour oublier quelque chose et maintenant il s'en souvenait. La douleur dans ses épaules et ses bras.

Et ses jambes n'étaient pas normales.

Il y avait un poids dessus. Il baissa les yeux sur ses jambes, mais ne put les voir. Juste sous son menton, il y avait la figure ricanante, aux yeux et à la bouche ouverts, de Lynette Bardwell.

Remo se souvint.

— Salut, poupée, dit-il. Tu as lu de bons bouquins de karaté dernièrement ?

Avec précaution, Remo dégagea sa jambe gauche puis il repoussa la morte du pied. Elle roula de sa cuisse droite sur le lit et tomba de là, par terre avec un bruit mou.

Remo se tourna sur le côté, allongea ses jambes vers le plancher, se redressa, se leva et s'écroula sur la moquette grise quand sa jambe droite se replia sur lui.

Tous ces efforts ramenèrent la douleur au galop, comme une rage de dents qu'une nuit de sommeil paraît avoir calmée et qui recommence à se manifester avant même qu'on ne sorte du lit.

Il se traîna vers le mur, s'y appuya et parvint à se relever. En essayant de ne pas porter de poids sur sa jambe droite, ne s'en servant que pour se guider, il sautilla vers la salle de bains où, tâtonnant avec ses bras engourdis, il réussit à tourner les robinets de la douche.

Il se hissa tant bien que mal sous la douche et y resta longtemps, incapable de se savonner, mais en laissant l'eau le laver du sang séché de Lynette Bardwell.

L'eau tiède calma un petit peu la douleur et Remo put se remettre à penser. Nuihc allait le chercher. L'attaque suivante, le quatrième coup, serait l'estocade, la mort.

Il sortit de la douche en laissant couler l'eau. Devant la glace du lavabo, il s'examina.

— Tu m'as l'air plutôt jeune pour mourir, dit-il à la figure qui le regardait.

Mais cette figure ne paraissait pas effrayée, elle avait plutôt l'air perplexe, comme si elle essayait de se rappeler quelque chose. Il avait l'impression de regarder un inconnu, un inconnu perplexe. Il y avait

quelque chose au fond de sa mémoire, un minuscule souvenir qu'il savait important. Mais quoi donc ?

Remo enfila péniblement son pantalon et se félicita d'avoir mis une chemise parce qu'au moins il pouvait y glisser les bras. Le pull-over de la veille aurait été hors de question.

Qu'est-ce que c'était ?

— Quelque chose que Lynette avait dit. Quelque chose.

Quoi ?

Quoi ?

« Après toi... » Après Remo... quoi ? Quoi ?

« Après toi », avait-elle dit. « Après toi », et puis il se souvint, les mots explosèrent à ses oreilles comme si on les lui criait.

Elle avait dit : « Après toi, le vieux. »

Chiun.

Remo sautilla jusqu'au téléphone. Il parvint à coincer le combiné entre son oreille gauche et son épaule et, remerciant le ciel qu'on ait inventé les cadrans à touches, il tapa l'indicatif 800 et un numéro qu'aucun compteur n'enregistrait.

— Oui ? dit la voix citronnée.

— Remo. Quelle heure est-il ?

— Il est quatorze heures douze et ce n'est pas une heure autorisée pour un appel. N'oubliez pas que...

— J'ai besoin de secours. Je suis blessé.

Dans le sanatorium de Folcroft, le Dr Harold W. Smith se redressa dans son fauteuil. En dix ans, il n'avait jamais entendu Remo prononcer ces mots.

— Blessé ? Comment ?

— Muscles déchirés. Peux pas conduire. Envoyez quelqu'un me chercher.

— Où êtes-vous ?

— Chez Lynette Bardwell. Tenaflly, New Jersey. Vous pourrez me différencier de Lynette parce que je suis encore en vie.

— Êtes-vous en danger de compromission ? demanda Smith.

— C'est ça, Smitty. Bravo. Vive l'Organisation. Inquiétez-vous de la sécurité.

— Oui, dit Smith sans se compromettre. Y a-t-il un danger ?

— Je ne sais pas.

Remo soupira. Ça faisait mal de parler et maintenant le téléphone lui faisait mal à l'épaule.

— Si la sécurité de cette opération dépend de moi, commencez à chercher un autre emploi.

— Restez où vous êtes, Remo. Les secours vont arriver.

Smith écouta. Il n'y eut pas de plaisanterie, pas d'ironie dans la voix de Remo, cette fois, quand il marmonna :

— Vite.

Smith se leva, boutonna sa veste avec soin et sortit de son bureau. Il dit à sa secrétaire qu'il ne reviendrait pas de la journée, une annonce qu'elle accueillit avec stupéfaction, bouche bée. Depuis dix ans, le Dr Smith ne s'accordait qu'un vendredi après-midi sur deux, et ces jours-là il arrivait de très bonne heure à son bureau, il travaillait pendant l'heure du déjeuner et avait bien fourni ses huit heures avant de partir pour son rendez-vous de golf au country-club. Un rendez-vous, avait-elle appris bien plus tard, qu'il avait avec lui-même, car il jouait seul.

Il monta dans un hélicoptère médical frété dans l'enceinte du sanatorium et se fit conduire à l'aéroport de Teterboro, dans le New Jersey, où il loua une Ford Mustang bien qu'une Volkswagen soit moins chère, plus rapide à obtenir, et permette d'économiser l'essence.

Grâce à l'annuaire du téléphone et au conducteur d'un fourgon postal, il trouva la maison des Bardwell. Il se gara dans l'allée derrière une Ford marron et alla frapper à la porte de la cuisine. Personne ne répondit. La porte n'était pas fermée à clef.

Smith entra dans une cuisine pleine de pendules en plastique qui avaient l'air d'œufs au plat trop cuits, de râteliers à ustensiles qui avaient l'air de bébés souriants, de boîtes à sucre, à café et à farine qui avaient l'air de soupières, et dans une pièce où tout ressemblait à autre chose.

Smith n'était pas d'humeur à philosopher alors l'idée ne lui vint pas qu'une immense partie de la population américaine gagnait sa vie en faisant ressembler des choses à d'autres choses et que c'était plutôt bizarre parce qu'il aurait peut-être mieux valu rendre les premières choses assez attrayantes pour ne pas avoir besoin de les déguiser.

L'homme maigre à la figure pincée visita sans bruit le rez-de-chaussée, fouillant avec efficacité les pièces, la cuisine, la salle à manger, le salon, la salle de bains, la salle de télévision, par-dérrière, décorée d'une collection de plaques et de trophées de compétitions de karaté, bien rangés sur une étagère comme une armée en marche d'Orientaux luttant dans une atmosphère hostile pour atteindre leurs ennemis.

Il trouva Remo en haut sur le plancher de la chambre, à côté du lit. Près de lui, il y avait le cadavre nu d'une blonde, la figure et la tête couvertes de sang séché.

Smith s'accroupit vivement à côté de Remo et glissa une main sous la chemise ouverte. Il vit la bouche de Remo esquisser une grimace de

douleur. Smith regarda sa montre. Il compta les battements de cœur pendant quinze secondes. Douze. Il multiplia par quatre. Le pouls de Remo était de quarante-huit.

Si Smith avait eu ces pulsations-là, il se serait précipité chez un cardiologue. Mais Smith, qui lisait les bulletins médicaux sur le personnel de CURE comme un financier étudiant les cours de la bourse, savait que pour Remo un pouls de quarante-huit était normal.

— Remo, dit-il.

Remo ouvrit lentement les yeux.

— Pouvez-vous marcher ? demanda Smith. Nous devons sortir d'ici.

— Salut, Smitty. Gardez un œil sur les trombones. Chaque fois que vous tournez le dos, quelqu'un les vole.

— Remo, il faut vous lever.

— Me lever. Très juste. Faut que je me lève. Peux pas rester couché aux frais du gouvernement.

Il referma les yeux.

Smith glissa son bras gauche sous les cuisses de Remo et son bras droit par-dessus le bras droit de Remo et sous son dos et il le souleva dans ses bras. Il fut surpris, malgré lui, de le sentir si léger. Il pesait cent kilos quand l'Organisation l'avait trouvé dix ans plus tôt, et Smith savait qu'il, avait perdu une vingtaine de kilos, mais cette perte de poids progressive ne s'était pas remarquée.

En se renversant en arrière pour compenser le poids de Remo, le Dr Smith descendit au rez-de-chaussée. Chaque fois qu'il tâtonnait du pied pour atteindre une marche inférieure, la légère secousse provoquait un pincement de douleur aux coins des yeux fermés de Remo.

Dans la cuisine Smith le déposa sur une chaise devant la table puis il sortit prendre sa voiture et l'approcher le plus possible de la porte de service.

Il ouvrit la portière de droite. Quand il revint dans la cuisine, Remo avait les yeux ouverts.

— Salut, Smitty. Vous en avez mis du temps.

— Oui.

— Il doit y avoir des heures que je vous ai téléphoné et vous voilà, vous prenez tout votre temps, alors que je suis au plus mal.

— Oui, dit Smith.

— Comment est-ce que je suis arrivé dans la cuisine ?

— Vous avez dû marcher, répondit Smith. Tout comme vous allez marcher jusqu'à cette voiture là dehors.

— Je ne peux pas marcher, Smitty.

— Sautez, alors. Vous ne croyez tout de même pas que je vais vous porter ?

— Sûrement pas, Smitty. Ce serait du travail d'ouvrier. Est-ce que les bons bourgeois comme vous vont à une école spéciale pour apprendre à être odieux ?

— Quand vous aurez fini de vous apitoyer sur vous-même, je serai dehors dans une voiture, répliqua froidement Smith. Je vous conseille de vous dépêcher.

Smith attendit dans la voiture, troublé par quelque chose d'anormal. Il aurait voulu dire à Remo qu'il le plaignait et s'inquiétait de lui, mais il ne savait pas. Des années d'entraînement, des années de service, des années d'administration dans ces étranges bas-fonds du gouvernement où un homme qui était votre ami depuis des années cessait un jour de passer, disparaissait, était avalé, évaporé, et personne ne parlait plus jamais de lui, comme s'il n'avait jamais existé... C'était une trop ancienne tradition pour que Smith puisse y faire une entorse.

Il regarda Remo apparaître sur le petit perron de la cuisine. Il essaya d'abord de tenir la rampe de la main droite, mais il grimaça et y renonça. Il posa sa hanche droite contre la rampe puis il sauta de la première marche, sur le pied gauche. Après quoi il se pencha de côté, la hanche droite appuyée, jusqu'à ce qu'il reprenne son équilibre et soit prêt pour le saut suivant.

Remo parvint en bas et arriva à la voiture, à cloche-pied, où il se glissa par la portière ouverte. Smith allongea le bras devant lui pour la fermer et fit marche arrière avec prudence dans l'allée. Il conduisit aussi rapidement que le permettaient les lois du New Jersey, sortit de la ville, s'engagea sur la Route 4 et prit la direction du pont George-Washington.

Ce fut seulement une fois sur l'autoroute qu'il demanda à Remo ce qui était arrivé.

— Il y avait une fille dans la chambre d'en haut...

— Je l'ai vue.

— Oui. Elle m'a estropié la jambe droite.

— Et vos bras ?

— Les épaules, Smitty. Deux autres types ont fait ça.

— Mais comment ? demanda Smith. Je croyais que vous étiez entraîné pour empêcher que ce genre de choses ne vous arrivent.

— Attaque suicide, répondit Remo. Enfin bref, j'ai besoin de quelque chose.

— Oui. D'un médecin.

— J'ai besoin d'un sous-marin.

— Quoi ?

— D'un sous-marin. Je vais à Sinanju.

— Pourquoi ? Rappelez-vous, vous êtes censé vous renseigner sur la mort d'un de nos programmeurs.

— Vous vous rappelez les coups qui lui ont fracassé les articulations ?

— Oui.

— J'en ai reçu trois, jusqu'ici. Le quatrième doit m'être porté à Sinanju.

— Je ne comprends pas, dit Smith.

Et comme Remo ne comprenait pas non plus, ne savait pas comment il savait ce qu'il savait, il répondit :

— Vous n'avez pas à comprendre, mais Chiun est en danger, et il faut que j'aille à Sinanju.

— À quoi allez-vous lui servir ? Vous ne pouvez même pas marcher.

— Je trouverai un moyen. J'aime mieux être près de lui.

Smith continua de conduire machinalement, pas assez distinctement pour être qualifié de bon ou de mauvais conducteur.

Quelques minutes plus tard, il déclara :

— Je regrette, Remo, vous ne pouvez pas partir. Je ne puis le permettre.

— Je paierai le carburant moi-même, Smitty.

— Chiun est différent, expliqua Smith. C'est un Coréen. Mais vous êtes américain. Si vous êtes capturé en Corée du Nord par le gouvernement de là-bas, cela risque de provoquer un incident international. Sans compter que vous grilleriez tout notre appareil. Nous serions obligés de mettre la clef sous la porte.

— Et qu'est-ce que vous seriez obligés de faire, à votre avis, si le *New York Times* recevait demain une lettre indiquant des lieux, des dates, des incidents, des interventions du gouvernement ? Il y a eu cette affaire à Miami, vous vous souvenez ? Et celle du syndicat. Qu'est-ce qui vous arrivera alors ?

Smith continua de conduire sombrement.

— C'est du chantage, dit-il.

— La politique de la compagnie.

— De l'extorsion, dit Smith.

— La politique de la compagnie.

— Une menace flagrante et sans scrupules.

— C'est la vie, chéri, dit Remo.

Smith quitta l'autoroute et alla s'arrêter devant un motel près de

White Plains où, avec une clef de son trousseau, il ouvrit la porte d'une chambre que l'Organisation louait à l'année. Elle était située sur l'arrière, à l'abri de la rue. Il aida Remo à y entrer, il l'aida à s'allonger sur le lit et le laissa. Vingt-cinq minutes plus tard, il revint avec un homme en costume de ville porteur d'une trousse noire.

Le médecin examina soigneusement Remo.

Remo refusait de coopérer.

— Je n'ai pas besoin de tout ça, grinça-t-il à Smith. Chiun saura me réparer.

Le médecin entraîna Smith dans un coin de la chambre pour une consultation.

— Cet homme doit être hospitalisé, dit-il tout bas. Les deux épaules sont séparées. Les principaux muscles de la cuisse droite sont arrachés. La douleur doit être intolérable. Franchement, je trouve que vous avez agi bien légèrement en ne le laissant pas sur le lieu de l'accident. Il aurait dû être transporté de l'épave en ambulance.

Smith hocha la tête comme s'il était d'accord avec le sermon.

— Raccommodez-le de votre mieux, en attendant que je le persuade d'aller à l'hôpital, s'il vous plaît.

Le médecin hocha la tête.

Malgré le manque total d'enthousiasme de Remo, il lui banda les épaules, restreignant plus encore les mouvements des bras, mais garantissant au moins que les muscles décollés aient le temps de se ressouder avant d'être de nouveau malmenés. Il banda aussi fortement la cuisse droite. Son dernier geste fut de plonger la main dans sa trousse pour y prendre une seringue.

— Je vais vous administrer quelque chose contre la douleur, annonça-t-il.

— Oh que non, répliqua Remo.

— Mais la douleur doit être épouvantable ! Cela va la calmer un peu.

— Pas de piqûres, déclara Remo. Smitty, vous vous rappelez ce hamburger qui m'a envoyé à l'hôpital ? {3} Pas de piqûres. Pas de drogues dans le système.

Smith regarda le médecin et secoua la tête.

— Il supportera la douleur, docteur. Pas de piqûres.

Il raccompagna le médecin et, une fois dehors, il le remercia de son assistance.

— De rien, répondit l'homme de l'art qui n'était pas venu de bon cœur, mais uniquement parce que le directeur de son hôpital lui avait dit que s'il n'y allait pas, il s'apercevrait peut-être un jour qu'il aurait

du mal à obtenir des qualifications de spécialisation.

Le directeur de l'hôpital avait dit cela parce qu'il avait été informé qu'il serait préférable pour son contrôle fiscal imminent qu'il s'assure qu'un médecin serait disponible pour une visite dans un motel, dans exactement trois minutes.

Quand Smith rentra dans la chambre, Remo était assis sur le lit.

— Bon, Smitty, où est-il ?

— Où est quoi ?

— Mon sous-marin.

— Une chose à la fois.

— N'importe quel type qui est capable de faire venir à domicile un médecin ne devrait pas avoir de mal à trouver un sous-marin pour que je rentre en douce en Corée du Nord.

Sur ce, Remo se rallongea et ferma les yeux.

Il serait bientôt en route pour Sinanju ; il avait fait tout ce qu'il pouvait ; il lui fallait maintenant avertir Chiun du danger que représentait Nuihc. Ce fut seulement en somnolant dans le sommeil qu'il se permit de se souvenir que c'était lui-même qui avait attiré les trois premiers coups des kamikazes de Nuihc et que le prochain, selon la tradition séculaire de Sinanju, signifierait la mort.

Et après Remo, Chiun.

CHAPITRE XI

Le capitaine Lee Enright Leahy du sous-marin *USS Darter* trouvait tout cela fort singulier. Se glisser dans des eaux territoriales ennemies, débarquer un homme assez vieux pour être Confucius soi-même, s'éloigner en douce, et quelle espèce de type était cet Oriental ? Un vieillard qui voulait regarder des feuilletons télévisés et qui était agacé parce que les sous-marins américains n'étaient pas équipés pour recevoir *Lorsque tournent les planètes*.

Le capitaine Leahy jugeait la situation très bizarre, très drôle, si drôle en fait qu'il était en train d'en parler à ses camarades francs buveurs au bar des officiers de Mindanao, où la marine US avait une petite base pour le ravitaillement des sous-marins.

Mais il n'en était pas encore arrivé à la chute, au plus drôle, au truc des feuilletons télévisés, quand un quartier-maître vint lui taper sur l'épaule.

— Faites excuse, Capitaine.

— Qu'est-ce que c'est ? maugréa Leahy, mécontent d'être interrompu.

— Téléphone, Capitaine.

— Dites-leur que je serai là dans une minute.

— C'est Washington, Capitaine, insista le quartier-maître.

L'instant était passé ; les officiers qui l'avaient écouté avec ravissement se tournaient maintenant les uns vers les autres et reprenaient le fil de leurs propres conversations. Merde, pensa Leahy.

— Probablement une autre navette pour un autre vieux Chinetoque qui se délecte de feuilletons, dit-il, mais ce commentaire ne provoqua pas les rires qu'il espérait, et il s'en alla au téléphone.

Là, il apprit par la voix d'un important personnage du ministère de la Marine qu'il allait recevoir un passager qui aurait des ordres sous pli scellé. Leahy devrait obéir à ces ordres. Il ne mentionnerait cela à personne, car ces ordres étaient ultrasecrets ainsi que la mission.

Et on lui ordonna de se rendre immédiatement à son bâtiment pour attendre l'arrivée du passager.

Irrité, sans même avoir eu le temps de finir son verre, le capitaine Leahy, les dents serrées, sortit du club des officiers et fit à pied les cent mètres jusqu'à la jetée où le *Darter* avait été ravitaillé et préparé pour un nouveau voyage. Les longs tuyaux d'huile et de carburant employés pour ranimer les entrailles du sous-marin avaient été ôtés et

le bâtiment reposait sur ses amarres contre la jetée. Ravitaillements en tous genres terminés.

Le capitaine Leahy escalada la passerelle et fut accueilli sur le pont par son second.

— Nous avons embarqué un passager, annonça l'officier.

Leahy secoua la tête.

— Encore un Charlie Chan ?

— Non, Capitaine, celui-là est un Américain. Jeune. Du moins je crois. On dirait qu'il a été blessé. Il marche avec une canne. Je l'ai mis dans ma cabine, Capitaine.

— Très bien, lieutenant. Je ferais mieux d'aller voir quelle connerie nous prépare le gouvernement, ce soir.

Le capitaine Leahy descendit par l'écoutille avant et frappa à la porte de la cabine.

— Ouais ?

— Le capitaine.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je viens vous parler.

— Si ça vous fait plaisir.

Quand Leahy entra, le nouveau passager était allongé sur la couchette encastrée, en slip. Ses deux épaules étaient bandées, et il avait un gros pansement autour de la cuisse droite. Une canne était appuyée contre le petit bureau, encastré lui aussi. Les vêtements du passager jonchaient le plancher.

— Ne me dites rien, dit Leahy. Nous vous emmenons à l'Institut Rusk de rééducation.

Il sourit de sa plaisanterie. Il fut le seul.

— Non, vous m'emmenez à Sinanju, dit le passager en désignant le bureau de la tête. Tout est expliqué dans les ordres, là.

Leahy ouvrit le pli scellé marqué « top secret ». Les instructions étaient identiques à celles qu'il avait reçues pour le vieil Oriental.

— Vos bagages sont à bord ? demanda-t-il.

— Je voyage sans bagages.

— C'est nouveau.

— Et je n'aime pas les feuilletons télévisés.

— C'est nouveau aussi.

— Et encore une nouveauté : je n'aime pas la compagnie ! Je n'ai pas envie de bavarder. Je ne me plaindrai pas de la nourriture parce que je ne veux que du riz sans assaisonnement et je ne me plaindrai pas de l'air ni du bruit ni de l'ennui, à condition que nous partions d'ici et arrivions à Sinanju le plus vite possible.

— Des sentiments que je partage entièrement.

— Je vous reverrai là-bas, dit Remo. Je vais dormir.

Et ce fut la dernière fois que le capitaine Leahy vit ou entendit son passager avant qu'ils n'arrivent dans la baie occidentale de Corée, moment où il descendit à sa cabine pour lui annoncer qu'ils allaient faire surface.

— J'aurai besoin d'un radeau pneumatique et d'un homme pour me conduire à terre, dit Remo. Mes épaules ne me permettent pas de ramer. Ou de nager.

— Bien. Aurez-vous besoin d'aide à terre ?

— Je ne crois pas. Je serai attendu.

— J'en doute un peu, répliqua Leahy. Nous sommes très en avance sur l'heure prévue. Vous attendrez peut-être longtemps celui ou ceux qui doivent venir vous chercher.

— Il y aura quelqu'un, assura obstinément Remo tout en travaillant des orteils contre le talon de l'autre pied pour essayer d'enfiler ses mocassins italiens en cuir souple.

Le capitaine Lee Enright Leahy ne fut donc pas totalement surpris quand son sous-marin s'approcha de la côte, et que haussant son périscope, il vit, debout sur le sable, tourné vers *l'USS Darter*, le vieil Oriental en kimono de brocart rouge vif, qui allait et venait sans paraître sentir le froid.

— Bien sûr, il est là, grommela Leahy. Nous l'avons laissé là, il est resté là depuis, et l'autre dingue va descendre ici, et ils vont attendre tous les deux, et je vais revenir encore deux fois avec deux autres passagers, jusqu'à ce qu'ils puissent faire un bridge. Tout le pays devient bargeot.

— 'Mande pardon, Capitaine ? fit le second.

— Surface ! Et on se prépare à débarquer notre passager, dit Leahy. Avant qu'il décide de se changer en théière.

— Bien, Capitaine.

En s'éloignant, le lieutenant marmonna tout bas « en théière, hein ? » et se dit que le capitaine Leahy devrait désormais être surveillé.

CHAPITRE XII

— C'est donc ça, hein ? dit Remo en remontant péniblement de l'eau peu profonde vers la plage.

Derrière lui, les deux matelots dans le radeau pneumatique se repoussèrent de la côte avec leurs pagaies et se dépêchèrent de regagner leur sous-marin.

Chiun s'avança vers Remo, la figure illuminée d'un sourire.

— Oui, c'est ça. La Perle de l'Orient, dit-il en écartant théâtralement les bras à gauche et à droite. La Source Solaire de la Sagesse du Monde. *Sinanju*.

Les yeux de Remo suivirent les bras de Chiun à droite et à gauche. Sur la gauche, c'était une désolation aride parsemée de rochers, sur la droite, une autre désolation aride parsemée de rochers. Les vagues s'écrasaient, blanches, bouillonnantes et froides, sur les galets de la plage.

— Quel trou, dit Remo.

— Ah, mais attends d'avoir vu le bâtiment de pêche !

En s'appuyant lourdement sur sa canne, Remo boitilla vers Chiun. L'eau clapotait dans ses mocassins trempés, mais il ne sentait pas le froid. Chiun releva la figure, plissa les yeux et parut voir pour la première fois la canne.

— Aiiiiiaï !

Sa main gauche effectua un mouvement de faux, presque scintillant sous le soleil glacé de novembre à Sinanju. Le tranchant de la main frappa la canne. Le bois se brisa avec un bruit sec. Remo soulagea la canne de son poids juste assez vite pour ne pas tomber à l'eau. Il resta en équilibre, la poignée de la canne dans la main droite tandis que le reste flottait derrière lui, paraissait lutter contre les brisants et dérivait vers le large.

— Bon sang, Chiun, j'ai besoin de ça !

— Je ne sais pas ce qu'on t'a appris en Amérique depuis que je suis parti, mais aucun disciple du Maître de Sinanju ne se servira jamais d'une canne. Les gens te montreraient du doigt. Ils diraient, regardez, voilà un disciple du Maître, il est bien jeune et pourtant il marche avec une canne, le Maître doit être fou d'avoir tenté d'entraîner un aussi pâle morceau d'oreille de cochon. Et on se moquerait de moi. Dans mon propre village ! Je ne le supporterais pas. Qu'est-ce que tu as donc, que tu crois avoir besoin d'une canne ?

— Trois attaques, Petit père, dit Remo. Les deux épaules et la jambe droite.

Chiun examina attentivement Remo pour voir s'il connaissait la signification des trois attaques. Le pli serré de la bouche lui montra que Remo savait.

— Eh bien, nous devons aller à mon palais, dit-il, et là nous te soignerons. Viens.

Chiun tourna les talons et s'éloigna le long de la plage. Remo, en ne se servant que de sa jambe gauche et en traînant lourdement la droite, sautilla derrière lui. Mais il ne pouvait suivre l'allure et la distance entre eux s'élargit.

Finalement, Chiun s'arrêta loin devant Remo et regarda autour de lui comme s'il contemplait la majesté de son royaume. Remo le rattrapa. Sans un mot, Chiun se remit en marche, mais plus lentement, et cette fois Remo put rester à côté de lui.

Cinquante mètres plus loin, ils s'arrêtèrent au sommet d'une petite éminence.

— Voilà, dit Chiun en tendant le bras. Le nouveau bâtiment de pêche.

Remo regarda ce que Chiun indiquait. Un ramassis de vieilles planches détrempées et de papier goudronné était perché en équilibre instable sur une jetée, elle-même perchée en équilibre instable sur des pilotis vermoulus. On avait l'impression qu'une sardine de plus que la limite légale ferait tout basculer dans la baie.

— Quelle bicoque, marmonna Remo.

— Aaaah, pour toi c'est une bicoque, mais elle est extrêmement efficace. Le peuple de Sinanju l'a construite exactement comme il fallait, pour le travail. Ils ne s'intéressent pas à la beauté pour la beauté. La fonction est importante. Viens, je vais te montrer. Tu aimerais la visiter ?

— Petit père, j'aimerais aller chez vous.

— Ah oui. Américain jusqu'au bout. Il ne désire pas observer et apprendre la sagesse des autres peuples. Ce ne serait pas bien pour toi d'apprendre comment on construit les bâtiments de pêche. Ce serait trop raisonnable. Suppose qu'un jour tu sois sans travail ? Tu pourrais dire, ha-ha, mais je sais construire des bâtiments de pêche, et cela t'empêcherait peut-être de demander la charité. Mais non, cela exige de la prévoyance, dont tu es totalement dépourvu. Et de l'ingéniosité, que tu possèdes encore moins. Non. Gaspille ton temps comme la cigale, qui se trouve fort dépourvue quand la bise est venue.

— Chiun, je vous en prie. Votre maison, supplia Remo qui ne se tenait debout qu'au prix d'un effort intolérablement douloureux.

— Ça ne fait rien, dit Chiun. J'ai l'habitude de ta paresse. Et d'abord c'est un palais, pas une maison.

Sur ce il tourna à gauche et suivit un chemin sablonneux vers un petit groupe de cabanes à plusieurs centaines de mètres.

Remo sautilla pour le suivre.

— Ne m'avez-vous pas dit un jour, Petit père, que chaque fois que vous entriez dans le village, on jetait des pétales de fleurs sous vos pas ? demanda Remo, en remarquant que la route du village était déserte, et que Chiun, en dépit de toute la prétendue majesté de sa fonction, n'attirait pas plus d'attention que n'importe quel petit vieux en promenade.

— J'ai suspendu l'obligation des pétales de fleurs, répliqua dignement Chiun.

— Pourquoi ?

— Parce que tu es un Américain. Je savais que tu l'interpréterais mal. Ça ne fait rien. Le peuple a protesté, mais a fini par s'incliner. Je n'ai pas besoin de pétales de fleurs pour me rappeler l'amour de mes sujets.

Personne ne les accueillit dans la rue. Il n'y avait aucun véhicule en vue. Les magasins étaient rares, et Remo vit quelques personnes à l'intérieur, mais aucune ne sortit saluer Chiun.

— Vous êtes bien sûr que c'est Sinanju ? demanda Remo.

— Oui. Pourquoi cette question ?

— Parce qu'il me semble qu'une ville que vous entretenez et que votre famille a entretenue pendant des siècles devrait avoir un peu plus de respect pour vous.

— J'ai suspendu les manifestations de respect, répondit Chiun, et Remo remarqua que ses manières étaient moins pompeuses et qu'il avait un peu l'air de s'excuser. Parce que...

— Je sais, parce que je suis un Américain.

— C'est ça. Mais souviens-toi, même s'ils ne sortent pas les gens nous observent. J'aimerais bien que tu marches correctement et que tu ne me gênes pas en ayant l'air d'un vieil homme, vieux avant l'âge, plus vieux même que ne l'exigerait ta dissolution occidentale.

— Je vais essayer, Petit père, pour ne pas vous gêner, dit Remo et, par un effort de volonté, il se contraignit à porter un peu de son poids sur sa jambe blessée, réduisant la boiterie et, même si chaque mouvement était une torture, il se força à balancer les bras aussi normalement que possible.

— Voici le palais ancestral, déclara Chiun en relevant le menton vers l'avant.

Remo regarda vers l'avant. Dans son esprit passa l'image d'une

bâtisse qu'il avait vue une fois en Californie, créée par son constructeur avec des matériaux de rebut, faite de bouteilles cassées, de boîtes de conserve, de vieux pneus et de planches cassées.

La maison de Chiun évoquait pour Remo une demeure construite par le même artisan, mais qui aurait eu accès à davantage de matériaux, car dans un village de baraques en bois et de huttes, la maison de Chiun était en pierre et en...

Et... en verre, en acier, en bois, en cailloux et en coquillages. C'était un long bâtiment sans étage dont l'architecture ressemblait à celle d'un ranch américain vu à travers un brouillard de LSD.

— C'est... c'est... c'est vraiment quelque chose, dit Remo.

— Elle est dans ma famille depuis des siècles, dit Chiun. Naturellement, je l'ai faite modifier et moderniser il y a de longues années. J'ai fait installer une salle de bains, car j'ai trouvé que c'était une bonne idée des Occidentaux. Et un fourneau dans la cuisine. Tu vois, Remo, je suis tout prêt à suivre des conseils quand ils sont bons.

Remo fut ravi de l'entendre, car il avait justement un bon conseil à donner à Chiun : tout démolir et recommencer. Il jugea préférable de tenir sa langue.

Chiun le conduisit à la porte d'entrée, apparemment en bois. Apparemment seulement, car cette porte était entièrement recouverte de coquilles de palourdes, d'huîtres et de moules. On aurait dit un coin de la plage de Belmar quatre heures après une grande marée déferlante dans le New Jersey.

La porte était lourde, et Chiun parût avoir du mal à la pousser. Il regarda Remo comme pour s'excuser.

— Je sais, dit Remo. Vous avez suspendu l'obligation d'ouverture de porte.

— Comment le sais-tu ?

— Parce que je suis un Américain.

Si Remo avait trouvé l'extérieur affreux, cela n'était pas une préparation suffisante pour ce qui suivit à l'intérieur, chaque centimètre carré de sol semblait être occupé par quelque chose. Il y avait des pichets, des vases et des plats, des statues et des épées, des masques et des paniers, des piles de coussins au lieu de chaises et de fauteuils, il y avait des tables basses en bois bien ciré et des bocalx de verre pleins de pierres de couleur.

Chiun pivota et embrassa son domaine d'un geste large.

— Eh bien, Remo, qu'en penses-tu ?

— Je suis confondu.

— Je le savais bien. Tu vois là tous les prix des Maîtres de Sinanju. Des tributs qui nous ont été rendus par les souverains du monde

entier. Par le Roi Soleil, comme tu l'appelles. Par Ptolémée. Par les shahs de ces innombrables pays qui fournissent de la graisse. Par les empereurs de Chine quand ils n'oubliaient pas de payer leurs factures. Par les tribus de l'Inde. Par une nation jadis très illustre de l'Afrique noire.

— Qui vous a roulé en vous donnant un bocal de cailloux ? demanda Remo en regardant ledit bocal, haut d'environ cinquante centimètres qui se trouvait dans un coin, bourré de caillasse terne.

— Comme tu es américain ! dit Chiun.

— Je voulais simplement dire qu'un de vos ancêtres s'était fait avoir.

— Le bocal était le prix convenu.

— Un bocal de cailloux ?

— Un bocal de diamants bruts.

Remo regarda plus attentivement le récipient. C'était vrai. Il était plein de diamants bruts, et le plus petit avait cinq centimètres de diamètre.

— Mais naturellement, tu ne peux pas comprendre ça, reprit Chiun. Pour toi, pour l'esprit occidental, le monde entier se divise en deux catégories : brillant et pas brillant. Pour toi, un morceau de verre. Mais pour un Maître de Sinanju, des diamants. Parce que nous regardons sous la carapace terne et nous voyons la couleur du cœur.

— Comme vous avez fait avec moi ? demanda Remo.

— Même les Maîtres de Sinanju se laissent parfois abuser. Ce qui prétend être un diamant brut n'est parfois qu'un vulgaire caillou.

— Chiun, je voudrais vous demander quelque chose.

— Tu peux me demander n'importe quoi.

— J'aimerais savoir...

Sur ce, Remo sentit la force abandonner ses membres et comprit que ses muscles avaient été torturés au-delà de leur endurance ; sa jambe droite commença à fléchir, et soudain l'effort de volonté se dissipa et la douleur fulgura dans ses épaules. Il ouvrit la bouche pour achever sa phrase, mais en fut incapable et il vit le sol monter vers lui.

Il ne se souvint pas d'être tombé. Il ne se souvint pas d'avoir été soulevé.

Il se réveilla et regarda autour de lui. Il était dans une petite pièce ensoleillée, couché sur une pile de coussins, tout nu sous un léger drap de soie.

Chiun se tenait à côté de lui et, quand Remo ouvrit les yeux, il tomba à genoux. Rapidement, mais avec précaution, il commença à défaire les pansements des épaules.

— Le médecin m'a mis ça, protesta Remo.

— Le médecin est un imbécile. Aucun muscle n'est secouru en étant serré. Du repos, oui. De l'emprisonnement, non. Nous allons te guérir bientôt. Nous...

Mais il s'interrompt quand il déroula la dernière bande et vit l'épaule droite.

— Ah, Remo, murmura-t-il d'une voix triste, peinée, et en silence il dénuda l'épaule gauche et répéta : Ah, Remo.

— La personne qui a frappé la jambe était la meilleure de toutes, dit Remo. Attendez de l'avoir vue, Chiun. Comment saviez-vous que je viendrais ici ?

— Que veux-tu dire ?

— Quand vous avez dit au revoir à Smith, vous avez dit que je viendrais.

Chiun haussa les épaules en se penchant vers le gros pansement de la cuisse droite.

— Il était écrit que tu viendrais.

— Écrit où ? demanda Remo.

— Sur le mur des toilettes pour hommes de l'aéroport de Pittsburgh ! grinça désagréablement Chiun. Dans les livres de Sinanju, répondit-il.

— Et qu'est-ce que ça dit ?

Chiun ôta habilement les bandes de la cuisse de Remo. Cette fois, il ne fit aucune réflexion.

— C'est si moche que ça, hein ?

— J'ai vu pire, bougonna Chiun. Mais jamais sur quelqu'un qui avait survécu.

Il prit un bol sur une petite table basse.

— Bois, dit-il en soulevant la tête de Remo et en portant le bol à ses lèvres.

Le liquide était tiède et presque sans goût, à part une vague trace de sel.

— Beurk ! Qu'est-ce que c'est ?

— Une mixture des algues qui vont te guérir.

Il abaissa doucement la tête de Remo. Celui-ci se sentait épuisé.

— Chiun ? murmura-t-il.

— Oui, mon fils.

— Vous savez qui m'a fait ça, n'est-ce pas ?

— Oui, mon fils, je le sais.

— Il va venir, Petit père.

Les paupières de Remo s'alourdissaient. Il lui semblait que les mots étaient prononcés par quelqu'un d'autre.

— Je sais, mon fils, il va venir.

— Il pourrait essayer de vous faire du mal, Petit père.

— Dors, Remo, dors, maintenant. Repose-toi et guéris-toi.

Les yeux de Remo se fermèrent et il commença à s'assoupir. Il entendit encore la voix de Chiun murmurer :

— Dors et guéris, mon fils.

Et puis les dernières paroles :

— Guéris vite.

CHAPITRE XIII

Le Premier ministre Kim Il Sung était assis à sa table de bois blanc dans son bureau du Palais du Peuple de Pyongyang, quand son secrétaire entra sans frapper.

C'était un jeune capitaine d'artillerie. Il portait un uniforme de gabardine, au lieu de la tenue kaki en toile grossière officialisée dans le gouvernement, mais Sung ne le lui avait jamais reproché, car c'était un bon secrétaire.

Les communistes pouvaient venir et les communistes pouvaient partir ; les modes militaires venaient et passaient ; la fierté elle-même pouvait passer, mais les bons secrétaires étaient rares.

Une fois, il y avait plusieurs années, Sung avait été accusé de s'être transformé en réactionnaire de droite après avoir pris le pouvoir, ce à quoi il avait répondu de sa voix la plus douce que tous les révolutionnaires devenaient des conservateurs une fois qu'ils avaient pris le pouvoir. « Le radicalisme est parfait pour la révolution, avait-il dit, mais le conservatisme est ce qui fait sortir les camions des garages le matin. »

Il avait ensuite donné la preuve de son zèle révolutionnaire persistant en faisant jeter l'insulteur en prison pour quinze jours. Une fois l'homme libéré, Sung le convoqua dans son bureau.

Cet individu, un vague fonctionnaire d'une des provinces, s'était présenté devant le Premier ministre, tout humilié et penaud.

— Tu sais maintenant que tu ne peux pas tout juger d'après les apparences, lui déclara Sung. C'était une leçon facile à apprendre pour toi puisque tu es encore en vie. Beaucoup n'ont pas eu cette chance.

C'était donc ainsi que Kim Il Sung jugeait son secrétaire par ses mérites de secrétaire et non d'après un critère d'apparence imposé par les militaires. Et ce fut ainsi que Sung jugea l'homme que son secrétaire introduisit dans son bureau, non par sa taille, ses vêtements ou sa façon de s'exprimer, mais par une sorte de feu intérieur qui semblait briller dans ses yeux et donnait du pouvoir à ses paroles.

— Je suis Nuihc, dit l'homme, et je viens te servir.

— Pourquoi ai-je cette chance ? demanda Sung.

Il vit immédiatement que le nommé Nuihc n'avait aucun sens de l'humour.

— Parce que c'est par toi que je puis regagner le titre héréditaire de ma famille ! *Maître de Sinanju*.

— Oui, dit Kim Il Sung. J'ai rencontré le Maître. Un charmant vieux bandit.

— C'est un très vieil homme. Il est temps pour lui d'aller biner son potager.

— Pourquoi venir m'importuner avec cela ? demanda Kim Il Sung. Qui se soucie de ce qu'une petite bande de brigands fait dans un minuscule village ?

Il avait choisi ses mots avec soin et fut récompensé par un flamboiement de colère dans les yeux de Nuihc.

— Tu sais fort bien, camarade ministre, que ce n'est pas vrai, déclara Nuihc. La Maison de Sinanju est célèbre depuis des siècles dans tous les palais du gouvernement du monde. C'est maintenant à toi de décider si tu souhaites que la maison soit dirigée ou non par un Occidental... un Américain. Parce que tel est le choix. Qui sera le nouveau Maître ? Moi ? Ou un Américain qui représente la CIA et tous les autres nids d'espions du gouvernement de Washington ?

— Encore une fois, je te demande en quoi cela me concerne ?

— Tu connais la réponse à cette question. D'abord, notre nation sera la risée du monde si cette maison héréditaire devient la propriété d'un Américain. Deuxièmement, les pouvoirs de la Maison te sont bien connus. Ces pouvoirs peuvent te servir et soutenir ton règne, mais pas tels qu'ils sont utilisés en ce moment, au service des capitalistes de Wall Street. Peux-tu être sûr que le pouvoir de Sinanju ne se tournera pas contre toi, demain ou après-demain ? Quand Washington le voudra, camarade ministre, tu passeras à la postérité comme un dirigeant assassiné. Tu peux empêcher cela !

Sung réfléchit longuement à ce propos avant de répondre. Il avait rencontré Chiun ; des liens d'amitié s'étaient presque noués, mais le vieillard avait dit qu'il travaillait pour les États-Unis. Ce Nuihc pouvait avoir raison. Un jour, l'ordre risquait d'être donné et bientôt Kim Il Sung serait mort.

D'un autre côté, quelle garantie avait Sung que Nuihc vaudrait mieux ? Il examina attentivement son visiteur. La parenté avec le vieux monsieur sautait aux yeux ; c'était les mêmes traits, le même corps, la même impression de ressort tendu alors que l'homme se tenait calmement devant son bureau.

— Tu te demandes, dit Nuihc, si tu peux avoir confiance en moi.

— Oui.

— Tu peux avoir confiance en moi pour une excellente raison. Je suis poussé par la cupidité. Ma position à la tête de la Maison m'apportera de la puissance et des richesses. Au-delà de cela, je veux que notre nation s'élève très haut dans le monde ; je le veux parce qu'aux côtés de Kim Il Sung il y a Nuihc, le nouveau Maître de

Sinanju.

Kim Il Sung réfléchit encore un moment, puis il dit :

— Je vais y songer. En attendant, tu peux profiter de l'hospitalité de ma maison.

Il faisait presque nuit quand Chiun rentra chez lui. Remo dormait encore. La jeune Coréenne qui était la servante de Chiun était agenouillée à son chevet et essuyait de temps en temps la sueur de son front.

— Va, dit Chiun.

La jeune fille se leva et s'inclina respectueusement.

— Il est très malade, Maître.

— Je sais, mon enfant.

— Il n'a pas de force. Est-ce que tous les hommes blancs sont aussi faibles ?

Chiun lui jeta un coup d'œil aigu, mais vit qu'elle ne pensait pas à mal. Et pourtant cette jeune personne, sa servante, l'unique disciple loyale de son village, ne pouvait cacher sa déception que Chiun eût choisi un homme blanc pour apprendre le rôle de Maître en vue du jour où Chiun ne pourrait plus régner.

Il fit un effort pour garder son calme et murmura :

— Beaucoup sont faibles, mon enfant. Mais celui-ci était fort, un géant parmi les hommes, avant d'être abattu par les attaques sournoises des hommes de main d'un chacal poltron et lâche, un chacal trop lâche pour attaquer lui-même.

— C'est terrible, Maître, dit la jeune fille avec l'émotion de quelqu'un qui veut désespérément croire. J'aimerais bien rencontrer ce chacal.

— Tu le rencontreras, mon enfant, tu le verras. Et lui aussi, dit Chiun.

Il regarda Remo comme s'il contemplait un nuage lointain puis il revint au moment présent et chassa la fille de la pièce.

— Guéris vite, Remo, souffla-t-il dans la chambre silencieuse. Guéris vite.

Nuihc n'essaya pas de quitter la chambre que Kim Il Sung lui avait donnée dans le palais. Il n'était pas inquiet de la garde qu'il savait postée derrière sa porte, mais il attendait une réponse.

À l'heure du dîner, on frappa.

La porte s'ouvrit avant que Nuihc ne puisse répondre.

Kim Il Sung apparut. Il vit Nuihc assis sur une chaise qui regardait

par la fenêtre, vers l'est, l'ouest, vers Sinanju. Il sourit.

— Demain, nous allons à Sinanju, annonça Sung, pour couronner un nouveau Maître.

— Tu as choisi avec sagesse, répondit Nuihc en souriant aussi.

CHAPITRE XIV

La caravane arriva à Sinanju le lendemain peu après midi.

La voiture de tête contenait Kim Il Sung et Nuihc. Elle était suivie par une voiture dans laquelle se trouvaient le gouverneur de la province et Myoch'ong, le conseiller de Sung. Venaient ensuite de moindres personnalités du Parti dans d'autres véhicules et si leur mission était de chasser l'influence américaine honnie de l'histoire de Sinanju, aucun ne trouvait incongru de rouler en Cadillac, en Lincoln et en Chrysler. L'escorte militaire de motards, six devant, six derrière, six sur chaque flanc, chevauchait des Honda.

La caravane fut aperçue alors qu'elle était encore à plus d'un kilomètre sur la route pavée menant à la ville qui s'était construite autour du vieux village de Sinanju. En quelques minutes la nouvelle de la venue du Premier ministre accompagné du vrai Maître de Sinanju parvint au vieux quartier, et quelques secondes plus tard elle arriva dans la maison de Chiun.

— Maître, lui dit la petite-fille du charpentier qui était assise sur une natte à lune des fenêtres donnant sur la baie, beaucoup d'hommes arrivent.

— Ah oui ?

— Le Premier ministre est avec eux. Et aussi, dit-on, quelqu'un de votre sang.

Chiun se tourna lentement vers la fille.

— Sache une chose, mon enfant. Quand les ennuis viennent, ils viennent à leur heure, jamais à la tienne. En ce moment même, le jour des ténèbres arrive rapidement.

Il se retourna vers la mer en croisant les bras, et parut regarder au-delà de la baie, comme s'il cherchait une terre où le soleil brillait encore.

— Et que vais-je faire, Maître ?

— Rien. Nous ne pouvons rien faire, répondit Chiun d'une voix vieille et lasse.

La fille attendit un moment, attendant une suite, puis elle s'éloigna lentement, troublée, mais sans bien comprendre pourquoi le Maître était si déprimé.

Le cortège de voitures fit le tour de la ville principale de Sinanju, tourna vers la côte et suivit le vieux chemin de terre menant au cœur de l'ancien village.

Elles s'arrêtèrent sur la place centrale ; Nuihc et le Premier ministre descendirent de voiture. Le ministre portait sa tunique militaire, Nuihc une tenue de combat deux-pièces noire. Selon la coutume de Sinanju, il n'avait pas de ceinture. Les tenues de combat étaient ceinturées pour les exhibitions ; pour les combats à mort, pas de ceinture. Cette tradition remontait à quatre cents ans, quand deux des ancêtres de Chiun s'étaient battus pour le titre vacant de Maître de Sinanju. Un des prétendants portait un uniforme ceinturé. Cinq minutes plus tard, il était étranglé avec sa ceinture. Depuis lors, aucun Maître ne portait plus de tenue avec ceinture.

Nuihc regarda de tous côtés. Il vit des gens aux fenêtres, mais qui craignaient de sortir dans la rue avant d'en savoir davantage sur cette caravane et ce qu'elle signifiait.

— Il y a bien des années que je n'ai pas foulé cette terre, dit Nuihc.

Un vent assez fort soufflait du large et faisait voler ses longs cheveux noirs huileux. Ses yeux étaient plissés et avaient l'air de fines entailles de couteau dans sa peau jaune et lisse.

Kim Il Sung vit les yeux de Nuihc et leur éclat sanguinaire, et il se demanda une seconde si ce ne serait pas simplement une question de temps avant que cette soif de sang ne se retourne contre lui.

Le palais de Chiun se trouvait au bout de la rue, à trente mètres de la place, et Nuihc le regarda en souriant.

— Allons, dit-il.

Sans attendre de réponse, il marcha dans la poussière et le sable vers la demeure du Maître de Sinanju. Kim Il Sung resta près de sa voiture. Résolument, conscient de tous les regards posés sur lui, Nuihc frappa du poing à la porte de Chiun. Des coquilles tombèrent et s'écrasèrent sur la marche de bois devant la porte.

— Qui est là ? demanda une voix juvénile après un long silence.

— Nuihc, répondit l'homme d'une voix tonnante. Le descendant des Maîtres de Sinanju, lui-même le nouveau Maître de Sinanju. Envoie-nous l'Américain débile et le traître sénile qui lui a révélé nos secrets.

Il y eut un nouveau silence, puis de nouveau la voix féminine :

— Va-t'en. Il n'y a personne à la maison.

Nuihc tambourina de plus belle.

— Inutile de te cacher, vieux débris, ni toi, ni le laquais blanc que tu voudrais imposer au peuple de ce village. Sors de là avant que je vienne te traîner par la peau de ton cou décharné.

Encore une longue pause, et la voix de jeune femme :

— Il n'est pas permis d'entrer dans la maison du Maître sans l'autorisation du Maître. Va-t'en, voyou.

Nuihc hésita, en se demandant quel était le jeu de Chiun. Nuihc pouvait insulter tant qu'il voulait, il ne risquait rien, car Chiun, en tant que Maître de Sinanju, n'avait pas le droit de lever la main contre une personne du village. Mais cette protection cesserait si Nuihc entraînait sans en être prié dans la maison de Chiun, et Chiun aurait le droit de le traiter comme n'importe quel voleur. Cette idée ne souriait pas du tout à Nuihc. Mais alors, comment faire sortir le vieux et l'Américain ?

Il recula et retourna d'un air fanfaron vers Kim Il Sung. Son cerveau fonctionnait à plein rendement et bientôt il trouva la solution.

Il s'adressa au ministre puis Sung et sa suite marchèrent avec lui jusqu'à la maison.

Encore une fois, Nuihc tambourina. Encore une fois, la jeune femme ordonna :

— Va-t'en.

— Le camarade Premier ministre est là, répondit Nuihc d'une voix forte pour être sûr que Chiun et tous les villageois l'entendent.

Après un temps assez long, la voix féminine répondit :

— Dis-lui qu'il se trompe. Le bordel le plus proche est à Pyongyang.

— Va dire au vieux, cria Nuihc, que s'il ne sort pas avec le porc blanc impérialiste, le Premier ministre fera détruire la maison par une explosion pour révéler ce qu'elle est : un nid d'espions abritant un ennemi de la nation.

Il se tourna et sourit à Sung. Le silence dura plus longtemps que jamais.

Finalement, ils entendirent de nouveau la voix :

— Retournez tous sur la place du village. Le Maître vous rejoindra là-bas.

— Dis-lui de se dépêcher ! ordonna Nuihc. Nous n'avons pas de temps à perdre avec les vieux gâteux.

Il tourna les talons et marcha à côté du Premier ministre jusqu'à la Cadillac. Ils n'étaient plus seuls, à présent. La population de Sinanju, qui avait écouté et observé depuis les maisons et les boutiques, se massait maintenant sur les trottoirs de bois et acclamait au passage Nuihc et Sung.

Dans sa maison, Chiun entendit le dernier ultimatum de Nuihc, puis les acclamations et comprit ce qu'ils étaient venus faire. Il contempla la baie. Après tant d'années, tant de services rendus, après des siècles de tradition, on en arrivait là : un Maître de Sinanju humilié dans son propre village par un garçon de sa famille, et les villageois faisant une ovation à l'intrus.

Comme ce serait agréable, pensait-il, de faire ce qui devait être fait. D'aller sur la place et de réduire Nuihc au petit tas de chair et de débris d'os qu'il méritait d'être. Mais les siècles de tradition qui avaient forgé la fierté de Chiun lui avaient aussi donné des responsabilités. Il était disgracié maintenant aux yeux des villageois, mais il serait disgracié à ses propres yeux s'il frappait Nuihc.

Son neveu le savait et la certitude d'être à l'abri d'un assaut lui avait enhardi la langue.

C'était à Remo de relever le défi, de détruire Nuihc une fois pour toutes. Ainsi avait-il été écrit dans les livres séculaires. Mais Remo dormait, les muscles inutilisables, plus impuissant qu'un petit enfant.

Et comme ni Remo ni Chiun ne pouvaient lever le bras contre Nuihc, le titre de Maître de Sinanju allait passer, pour la première fois depuis la nuit des temps, aux mains de celui qui ne le porterait jamais dans la fierté et l'honneur.

Chiun se leva de sa natte et alla dans la grande salle où il alluma une bougie. D'un coffre, il sortit une longue robe blanche, la robe de l'innocence, et une tenue de combat noire. Il caressa tendrement la soie noire, puis il la jeta sur le coffre. Il mettrait la robe blanche, la couleur de la pureté. La couleur des lâches.

Il l'enfila rapidement puis il s'agenouilla devant la bougie et pria ses ancêtres. En cet instant se cristallisait tout l'entraînement de Sinanju, car son essence même était la survie.

Et Chiun devait prendre sa décision. Il renoncerait au titre de Maître. Il l'échangerait contre la vie de Remo. Et puis un jour, quand Remo serait rétabli, il aurait une chance de reconquérir ce titre.

Cela ne servirait à rien à Chiun. Il serait déjà passé honteusement à la postérité, comme le premier Maître jamais contraint à abandonner son titre. Mais au moins ce titre serait peut-être un jour arraché à Nuihc, ce qui était une petite consolation.

Chiun tendit une main aux longs ongles délicats et éteignit la bougie en pinçant la mèche entre le pouce et l'index. D'un mouvement souple qui ne dérangea pas les plis de sa robe, il se releva.

— Maître ? demanda la fille en surgissant près de lui.

— Oui ?

— Devez-vous y aller ?

— Je suis le Maître. Je ne puis fuir.

— Mais ce n'est pas vous qu'ils veulent, c'est l'Américain. Donnez-le-leur.

— Je regrette, mon enfant, mais il est mon fils.

La jeune fille secoua la tête.

— Il est Blanc, Maître.

— Et il est davantage mon fils que n'importe quel homme jaune. Il n'est pas de mon sang, mais il est de mon cœur, de mon esprit et de mon âme. Je ne puis le leur donner.

Sur ce, Chiun caressa doucement la joue de la jeune fille et se dirigea vers la porte.

Sur la place, les villageois se pressaient autour de la voiture près de laquelle attendaient Nuihc et le Premier ministre. Les motards la maintenaient à distance respectueuse, mais leurs voix s'entendaient clairement :

— Le Maître est trop vieux.

— Il nous a trahis en donnant les secrets à l'homme blanc.

— Nuihc rendra son honneur à Sinanju.

Certains pensaient qu'ils devraient dire que les travaux de Chiun avaient toujours subvenu aux besoins du village, que ce n'était pas à de simples villageois de savoir ce qui se passait dans la tête du Maître, que les pauvres ne mouraient pas de faim, que les vieux n'étaient plus rejetés, ni les bébés noyés, renvoyés à leur foyer dans la mer, et tout cela grâce aux efforts de Chiun. Mais ils ne dirent rien parce qu'ils sentaient que personne ne voulait entendre cela, que chacun tenait au contraire à couvrir de louanges Nuihc qui plastronnait, se rengorgeait et buvait cette adulation comme du petit lait.

— Où est-il ? lui demanda Kim Il Sung.

La réponse ne vint pas de Nuihc. La population se taisait. Brusquement, tous les regards se tournèrent vers la maison de Chiun.

Il descendait lentement la rue, vers les voitures, vers la foule et ses bourreaux, la figure impassible, le pas lent, mais léger, les mains croisées et cachées dans les manches volumineuses de la robe blanche traditionnelle.

— Où est l'Américain ? cria un homme.

— Le faux Maître protège encore l'Occidental ! glapit un autre, scandalisé.

— Traître ! hurla un troisième.

Et puis les voix s'élevèrent sur la petite place :

— Traître ! Traître ! Traître !

Dans la maison de Chiun, la jeune servante entendit les insultes et les huées, et ses yeux s'emplirent de larmes. Comment osaient-ils ? Comment osaient-ils faire des choses pareilles au Maître ? Elle finit par comprendre que ce n'était pas le Maître qu'ils haïssaient, mais l'Américain. Et c'était pour l'Américain que le Maître agissait ainsi.

Elle se révolta. Ce n'était pas juste. L'Américain ne devait pas échapper à sa responsabilité !

Elle courut dans la grande salle et tira d'un fourreau incrusté de

nacre un long couteau poli à lame courbe.

En le tenant derrière elle, elle entra dans la chambre où Remo dormait. Elle s'agenouilla à côté de lui, leva les yeux au ciel et pria ses ancêtres de comprendre ce qu'elle faisait. Puis elle contempla l'homme blanc détesté.

« Lève le couteau et plonge-le-lui dans le cœur », chuchotait avec insistance une petite voix intérieure.

Remo ouvrit les yeux. Il lui sourit.

— Salut, poupée. Où est Chiun ? demanda-t-il.

Elle leva le couteau au-dessus de sa tête et fit appel à toute sa volonté pour le plonger dans le cœur de Remo. Mais soudain il échappa à sa main inerte. Elle s'abattit en sanglotant sur la poitrine de Remo.

CHAPITRE XV

— Où est le porc d'Américain ? ricana Nuihc en regardant Chiun qui s'arrêtait à moins d'un mètre de lui.

Mais Chiun l'ignore et s'adressa au Premier ministre.

— À ce que je vois, tu as choisi ton camp.

Sung haussa les épaules avec indifférence.

— C'est bien le fait d'une créature de Pyongyang, ajouta Chiun. De faire cause commune avec un voyou.

Un des motards fit un pas en avant. Il leva son pistolet au-dessus de sa tête pour l'abattre sur le crâne de Chiun et le punir de cette insulte. Chiun ne bougea pas. Le pistolet s'abaissa, et Kim Il Sung aboya :

— Assez !

Le soldat laissa lentement retomber sa main puis, avec un regard haineux à Chiun, il recula.

— Ne sois pas fâché, lui dit Chiun. Ton ministre te sauve pour que tu meures un autre jour.

— Assez, gronda Nuihc. Remo. Où est-il ?

— Il se repose.

— Je lai défié. C'est un lâche puisqu'il n'est pas là.

— Un lâche. Un lâche. Le traître a donné sa sagesse à un lâche ! tempêta la foule.

Chiun attendit que le vacarme se calme un peu.

— Qui est le lâche ? demanda-t-il. Est-ce l'homme blanc blessé ? Ou est-ce l'écureuil poltron qui s'est servi de trois personnes pour le faire blesser ?

— Ça suffit, vieux débris, grinça Nuihc.

— Non, ça ne suffit pas. Tu trompes ces braves gens en leur faisant croire que Nuihc est courageux. Est-ce que tu leur as raconté comment tu as affronté l'Américain la dernière fois ? Dans le musée de la baleine ? Et comment il t'a laissé ligoté comme un saucisson avec ta propre ceinture ? {4}

Nuihc rougit de colère, et répondit :

— Il avait de l'aide. Il n'a pas fait ça tout seul.

— Et est-ce que tu leur as raconté comment tu as essayé de tuer le Maître, dans les champs de pétrole d'un lointain pays ? Et comment je t'ai laissé sécher au soleil comme une étoile de mer ? {5}

— Tu parles trop, vieillard, dit amèrement Nuihc. Mais je suis venu ici pour me débarrasser une bonne fois de l'Américain. Et c'est moi, pas toi, le Maître de Sinanju. Parce que tu as trahi notre peuple en donnant les secrets à un homme blanc. Traître !

— Traître ! répéta la foule.

— Tu as oublié la légende du tigre de nuit, dit Chiun. Celle du mort dont la figure est pâle et qui reviendra du royaume des morts pour être entraîné par le Maître et devenir le tigre de nuit qui ne peut mourir. Tu as oublié toutes ces choses.

— Tes légendes sont pour les enfants, ricana Nuihc. Amène ton Américain, et nous verrons bien qui ne peut pas mourir.

— Où est-il ? cria la foule.

— L'homme blanc... qu'il vienne ! Amène-le !

Les voix rugissaient, et dans le tumulte Chiun parla tout bas à Nuihc.

— Tu peux avoir Sinanju, Nuihc. Laisse Remo vivre. C'est mon prix.

D'une voix forte, qui couvrit les clameurs et pouvait être entendue de tous, Nuihc répliqua :

— Je ne traite pas avec les séniles et les fous. Remo doit mourir. Et tu dois être renvoyé chez toi.

Un grand silence tomba. Autrefois, avant que les travaux des Maîtres de Sinanju ne fassent vivre les villageois, les vieillards, les faibles et les bébés affamés étaient renvoyés chez eux... en étant jetés pour s'y noyer dans les eaux glacées de la baie.

Chiun regarda Nuihc au fond des yeux. Il n'y vit aucune mansuétude, aucune pitié, aucune lueur d'humanité.

Il fit sa dernière offre :

— Je vais me renvoyer moi-même chez moi. Mais l'homme à la peau blanche doit vivre.

Sa voix lasse était un plaidoyer de miséricorde pour Remo.

La réponse fut un mauvais sourire de Nuihc qui déclara :

— Tant qu'il vivra, les secrets de Sinanju seront en danger. Il a appris les anciennes coutumes, maintenant elles doivent mourir avec lui. Tout de suite.

— Tout de suite ! hurla la foule.

— L'Américain doit mourir !

Et ainsi il advint qu'une voix résonna au-dessus des cris de la multitude enragée. Et les têtes se tournèrent, les yeux se portèrent vers le palais du Maître et un silence tomba sur les villageois quand ils virent, debout dans

la poussière de la route, l'homme blanc vêtu de la tenue noire de combat sans ceinture.

Et sa voix retentit au-dessus des têtes comme un tocsin. Chacun se regarda avec stupéfaction parce que l'homme blanc parlait dans la langue des villageois, et ses paroles étaient les paroles de cette terre et de son histoire, et voici ce qu'il disait :

— J'ai été créé Civa, le Destructeur implacable la mort qui brise les mondes. Le tigre de nuit, mort, rendu à la vie par le Maître de Sinanju. Quelle est cette viande de chien qui ose me défier ici ?

Et la foule se tut, car les langues étaient alourdies et couvertes par la poudre de la peur.

Chiun regardait Nuihc quand la voix de Remo retentit. Le vieil homme vit les yeux de Nuihc s'arrondir de surprise et, peut-être, de peur.

Kim Il Sung parut choqué, effrayé aussi, mais on pouvait pardonner la peur à celui qui n'était pas de la Maison de Sinanju.

Chiun se tourna lentement, en se demandant si les dieux avaient entendu ses prières et accompli un miracle de guérison pour Remo.

Mais tout espoir s'évanouit quand il le vit, lourdement debout, presque tout son poids sur sa jambe gauche intacte, les mains sur les hanches pour soulager un peu ses épaules du poids de ses bras.

En songeant à la torture que Remo avait endurée pour s'habiller et marcher sur ce chemin poussiéreux vers la place du village, le cœur de Chiun déborda de tendresse, mais aussi de pitié, parce qu'à présent Remo affrontait la vengeance assassine de Nuihc.

Nuihc le vit aussi. Il vit les poignets maladroitement appuyés sur les hanches ; il vit tout le poids de Remo porté sur la jambe gauche. Avec un sourire qui promettait la mort, il se détacha du petit groupe d'hommes et s'approcha de lui.

Remo resta planté, le cerveau encore embrumé par la douleur de la marche. Nuihc devait porter le quatrième coup à sa jambe gauche, le coup qui le paralyserait définitivement ou le tuerait.

Il avait une petite chance si Nuihc était négligent. S'il s'approchait trop de lui, l'Américain, plus grand, pourrait se servir de son poids supérieur pour le jeter à terre et parvenir à le frapper. C'était son unique recours. Mais, en levant les yeux et en croisant ceux de Nuihc, il comprit que ça ne suffirait pas.

Par-dessus la tête de Nuihc, Remo vit Chiun immobile, la figure affligée. Il devinait le tourment de l'esprit de Chiun, déchiré entre son affection pour Remo et son refus de disgracier sa Maison en frappant un villageois, même si ce villageois était Nuihc.

Nuihc s'arrêta. Il était hors de portée de Remo.

— Ainsi tu marches toujours, dit-il.

— Ne perds pas de temps, viande de chien, dit Remo.

— Comme tu veux.

Remo attendit qu'il s'approche plus encore pour porter le quatrième coup fatal, à sa jambe gauche.

Nuihc n'en fit rien. Sa jambe gauche se leva brusquement, et la pointe de son pied s'écrasa contre le nœud de muscles, dans l'épaule droite de Remo. Remo hurla quand les muscles se déchirèrent de nouveau.

Son poignet glissa de sa hanche ; le poids de son bras ne pouvait faire plus de mal que celui qui enflammait son épaule.

Lentement, Nuihc passa derrière Remo comme si l'Américain était un objet immobile. Remo ne put se retourner pour voir venir le coup. Il le sentit, dans les muscles de son omoplate gauche. Encore une fois, il hurla de douleur en sentant les fibres musculaires se déchirer.

Mais il resta debout.

Nuihc revint devant lui, la figure convulsée de rage et de haine.

— Ainsi tu es Civa ? Tu n'es qu'un faible homme blanc, faible comme tous les hommes blancs, corrompu comme tous les Américains. Et ça, tigre de nuit, qu'est-ce que tu en dis ?

Et du pied gauche il rua dans les muscles de la cuisse droite blessée.

Nouveau hurlement.

Remo tomba. Sa figure s'abattit dans la poussière. Sa bouche en fut couverte. Son esprit sentit chaque muscle de son corps qui tous étaient torturés. Il ne tenta pas de se relever. Il savait que l'effort serait sans espoir.

Nuihc se pencha sur lui.

— Je n'ai même pas besoin du quatrième coup, pour toi, ricana-t-il. Je le garde pour un peu plus tard. N'oublie pas. Il viendra.

Il se retourna vers Chiun et Kim Il Sung.

La foule l'acclama.

— Vive Nuihc ! Vive le nouveau Maître ! Regardez le faible Américain !

Et tout le monde riait en montrant Remo du doigt.

Nuihc s'éloigna. Remo resta au milieu de la rue, la bouche pleine de poussière, la terre collée sur sa figure et pendant un moment il ne comprit pas pourquoi elle collait ; il s'aperçut enfin qu'il pleurait.

Et puis même les larmes furent trop douloureuses pour lui, et il resta immobile, en espérant que Nuihc le tuerait rapidement.

Nuihc avait rejoint Chiun et Sung.

— Le voilà, mangeant la poussière de Sinanju. C'est lui, l'étranger à qui le vieux a donné les secrets parce qu'il disait que l'homme blanc était fort et sage. Regardez-le ! Est-ce qu'il a l'air fort, maintenant ?

Les villageois regardèrent de nouveau Remo. Un homme éclata de rire, puis un autre, et un autre et bientôt tout le monde s'esclaffa en regardant Remo le nez dans la poussière, inerte.

Nuihc rit aussi de bon cœur et quand ils se turent il demanda d'une voix forte :

— Et que pensez-vous de la sagesse de celui qui a choisi l'homme blanc pour sa force ? Je le répète, Chiun est trop vieux. Trop vieux pour être votre protecteur. Trop vieux pour être le Maître de Sinanju. Trop vieux pour tout sauf pour repartir chez lui comme les vieux, les faibles et les imbéciles des temps passés.

Et les voix de la foule s'élevèrent :

— Rentre chez toi, Chiun. Nuihc est notre nouveau Maître. Renvoyons le vieux chez lui.

Dans la poussière, Remo entendit ces mots, les comprit et eut envie de crier : « Chiun, sauvez votre peau, ces gens ne valent pas votre salive ! », mais il ne put le dire parce qu'il ne pouvait parler.

Remo entendit les voix, et puis il en entendit une autre, une voix qu'il connaissait depuis longtemps, une voix qui lui avait apporté la sagesse et qui l'avait conduit pas à pas, mais c'était maintenant une voix différente parce qu'elle paraissait tout à coup vieille et lasse, et elle disait :

— Très bien. Je vais rentrer chez moi.

C'était Chiun, mais ce n'était plus la voix de Chiun. La vraie voix était tout autre. Elle était forte. Une fois qu'il mourait de brûlures, Remo avait entendu la voix forte de Chiun lui dire : « Remo, je ne te laisserai pas mourir. Je vais te faire souffrir, Remo, mais tu vivras parce que tu dois vivre. »

Et une autre fois quand Remo avait été empoisonné, dans les brouillards il avait entendu la voix de Chiun qui lui répétait : « Vis, Remo, vis. C'est tout ce que je t'enseigne, à vivre. Tu ne peux pas mourir. Tu ne peux pas t'affaiblir, tu ne peux pas vieillir à moins que ton esprit te le permette. Ton esprit est plus fort que toute ta force, plus puissant que tous tes muscles. Écoute ton esprit, Remo, il te dit de vivre. »

Ça, c'était la voix de Chiun, mais cette voix de vieillard qui disait qu'il allait se laisser mourir, non, ce n'était pas celle de Chiun, se dit Remo. C'était celle d'un imposteur, parce que Chiun ne mourrait pas, et Remo le lui dirait. Remo lui dirait : « Chiun, vous devez vivre. »

Mais pour lui dire ça, il faudrait pouvoir bouger.

Son bras droit était jeté devant lui. Il se força, malgré la torture, à sentir la poussière sous ses doigts. Il bougea l'index. Il sentit la terre et la poussière se glisser sous son ongle. Oui, Chiun, voyez, je suis vivant, pensa-t-il, et je suis vivant parce que mon esprit me dit de vivre, je m'en souviens même si vous avez oublié ; et Remo fit bouger son majeur.

Il avait la main gauche sous sa joue. La douleur brûla son épaule comme un tisonnier chauffé à blanc, quand il tourna sa main d'un centimètre sous sa tête. Mais ne m'avez-vous pas toujours dit, Chiun, que la douleur est le prix qu'on doit payer pour rester en vie ? La douleur appartient aux vivants. Seuls les morts ne souffrent jamais.

Il entendait de nouveau leurs voix, celle de Nuihc forte et triomphante, exigeant l'exécution immédiate, exigeant que Chiun descende vers la mer et dans la baie jusqu'à ce que les eaux le recouvrent et qu'il aille rejoindre ses ancêtres. Et il entendit la voix du Maître, douce, triste et faible, la voix d'un homme qui a subi une grande perte et qui disait qu'il ne pouvait retourner chez lui avant d'avoir fait la paix avec ses ancêtres.

Remo sentait dans les muscles de sa cuisse droite, les différentes déchirures, celle qu'avait faite Lynette Bardwell et que Nuihc avait rouverte en causant de nouveaux dégâts.

Remo ferma fortement les yeux. Il sentait tous ses muscles, sentait leur existence et, serrant les dents pour ne pas hurler, il banda ces muscles. La torture fut pire que tout ce qu'il avait jamais enduré, mais il se dit : « C'est ça, n'est-ce pas Chiun, la douleur nous dit que nous sommes vivants. »

Il entendit encore une autre voix, probablement celle du personnage officiel qui se tenait avec Chiun et Nuihc, car il ne la reconnaissait pas. La voix disait que Chiun pouvait avoir quelques minutes avant de retourner chez lui et que l'Américain serait achevé comme Nuihc le jugerait bon, mais que son corps devait être envoyé à l'ambassade américaine en signe de protestation contre les espions s'infiltrant dans la glorieuse République démocratique populaire de Corée du Nord.

Remo s'aperçut que sa jambe gauche fonctionnait encore ; il banda ses muscles de la cuisse jusqu'au mollet. Et le plus important de tous les muscles marchait très bien : son cerveau. Son cerveau était le maître des muscles, l'esprit le maître de la chair ; ils pouvaient tous parler, radoter, lui savait ce qu'il allait faire. Il passa sa langue sur ses lèvres pour en ôter la poussière et il sentit le goût de la terre. Cela le rendit furieux contre lui-même, contre sa chute, furieux contre Chiun pour avoir capitulé, furieux contre Nuihc qui s'acharnait contre eux.

Il entendait les voix, mais il ne les écoutait plus, il se parlait, il parlait sans bruit à ses muscles et ceux-ci l'entendaient, car ils bougeaient.

La foule se calma et, dans le léger brouhaha, la voix de Nuihc lança un ultimatum théâtral à Chiun :

— Tu as cinq minutes, vieux débris.

Remo entendit alors une autre voix et fut surpris parce que c'était la sienne. Elle était forte, comme s'il ne souffrait pas le moins du monde, et il remercia l'esprit d'avoir fait fonctionner la chair et il cria :

— Pas encore, viande de chien !

Un grand cri monta de la foule quand toutes les têtes se tournèrent et qu'on vit de nouveau Remo debout. Sa tenue noire était couverte de poussière, mais il était debout, et les villageois ne pouvaient le croire ; il était debout, il toisait Nuihc et il souriait.

Quand Nuihc se tourna vers Remo, il ne put dissimuler son expression de stupéfaction et de terreur.

Il resta pétrifié à côté de Chiun et du camarade ministre. Remo, tous les muscles, tous les tendons, toutes les fibres à la torture, fit la seule chose qui lui fût possible.

Il chargea.

Il se disait que la surprise et le choc retiendraient Nuihc d'agir assez vite. Remo ne pouvait pas marcher vers Nuihc, mais il espérait que sa charge le jetterait sur l'adversaire avant qu'il ne tombe de nouveau. Et s'il pouvait tomber avec Nuihc cloué sous lui, alors peut-être... peut-être...

Remo plongeait maintenant, son corps de plus en plus bas, l'unique volonté de la ruée en avant l'empêchant de s'aplatir sur le nez.

Trois mètres à parcourir.

Mais Nuihc s'était ressaisi. Il avait pris position pour porter le coup final et fatal, et Remo le vit. Alors qu'il n'était plus qu'à un mètre il se jeta sur la droite et, en tombant sur son épaule droite blessée, il mit à profit toutes les forces qui lui restaient, concentra tout son esprit sur sa jambe gauche intacte, la détendit et décocha son pied dans le plexus solaire de Nuihc. Il sentit l'orteil s'enfoncer, profondément, mais il ne sentit pas céder les os, il comprit qu'il avait manqué le sternum. Il avait sans doute fait très mal à Nuihc, mais le coup n'était pas fatal et il avait été son tout dernier recours. En se laissant aller sur le sol, Remo leva des yeux suppliants vers Chiun, comme pour lui demander pardon, et puis il entendit un hurlement aigu. Les yeux de Nuihc étaient exorbités, il baissait les mains vers son abdomen, mais elles n'y arrivèrent jamais parce qu'il s'affalait en avant.

La bouche ouverte de Nuihc frappa le sol la première, et il resta ainsi, agenouillé, les yeux grands ouverts regardant dans la mort la poussière de la rue, comme si c'était la chose du monde qui l'intéressait le plus, dans la vie comme dans la mort.

Remo le regarda attentivement et comprit bien que Nuihc avait cessé de vivre, mais sans savoir pourquoi. Alors il perdit connaissance parce qu'il s'en fichait.

Inconscient, Remo n'entendit pas Chiun proclamer que le courage de Remo valait plus que toute l'habileté de Nuihc et que Nuihc n'était pas mort du coup de pied, mais de peur, et que désormais les villageois sauraient que le Maître avait agi sagement en choisissant Remo.

Remo n'entendit pas davantage les villageois protester de leur indéfectible loyauté à Chiun et chanter les louanges de Remo, qui avait le cœur d'un lion de Corée dans une peau d'homme blanc.

Il n'entendit pas les villageois traîner le cadavre de Nuihc pour le jeter dans la baie et nourrir les crabes, il n'entendit pas Chiun ordonner au camarade ministre de faire porter Remo par ses soldats, et « doucement s'il vous plaît », dans le palais du Maître de Sinanju, il n'entendit pas le ministre promettre de ne plus jamais se mêler des affaires du village et de mettre immédiatement fin aux prévarications du gouverneur voleur de tribut.

Remo reprit connaissance pendant une fraction de seconde alors que les soldats le soulevaient, et, pendant cette fraction de seconde, il entendit de nouveau la voix de Chiun redevenue forte et exigeante, répéter « doucement » et avant que ses yeux se referment il eut le temps de voir que l'ongle de l'index gauche de Chiun était rouge.

Rouge sang.

Et humide.

CHAPITRE XVI

Quand Remo rouvrit les yeux, il lui sembla que tout le village de Sinanju s'était entassé dans sa chambre pour le regarder.

Chiun était près de lui, fort occupé à indiquer aux villageois qu'ils ne devaient pas se tromper.

— Il a simplement l'air d'un Américain. À l'intérieur du meilleur homme blanc, il y a un Coréen qui essaye de sortir.

Remo regarda autour de lui les faces camuses de ceux qui, peu de temps auparavant, avaient été tout prêts à le mettre à mort, pas seulement lui, mais aussi Chiun qui les avait nourris depuis d'innombrables années, et il déclara :

— J'ai quelque chose à vous dire à tous.

Il examina les visages pendant que Chiun traduisait et vit l'attention s'éveiller.

— Je suis un Américain, dit Remo.

Chiun dit quelque chose en coréen.

— J'en suis fier, fier d'être Américain, insista Remo.

Chiun débita toute une kyrielle de mots coréens.

— La prochaine fois que vous parlerez des faibles Américains, je vous conseille de vous souvenir que c'était un Américain qui a surmonté la douleur, un Américain blanc.

Chiun dit quelque chose.

— Et c'est Nuihc, non seulement un Coréen, mais un homme de votre village, qui a été lâche et qui est mort.

Chiun dit une phrase ou deux.

— Et je pense que son sort est tout ce que vous méritez parce qu'en ce qui me concerne, vous n'êtes qu'une sale bande de vauriens ingrats et stupides qui devraient tous être renvoyés chez eux pour donner à manger aux poissons. Si les poissons veulent de vous.

Chiun dit quelque chose, et de larges sourires apparurent sur les figures camuses, et tout le monde applaudit. Puis il les poussa tous hors de la chambre et resta seul avec Remo.

— Je crois que ça a un peu perdu de son sel à la traduction, grommela Remo.

— Je leur ai transmis tes paroles grossières. Naturellement, j'ai dû faire de légères modifications pour que ce soit compréhensible dans leur langue.

— Donnez-moi donc un exemple de légère modification.

— Eh bien, par exemple, j'ai dû leur dire, pour qu'ils comprennent, que tu avais un cœur coréen et que Nuihc avait été ramolli par l'impérialisme réactionnaire et que jamais je n'aurais choisi quelqu'un de faible pour en faire mon fils, même s'il était Blanc, et... et ainsi de suite. Ce n'est pas nécessaire que je continue parce que tout était exactement comme ce que tu as dit.

On frappa à la porte et, quand Chiun ouvrit, le Premier ministre Kim Il Sung apparut.

— Vous êtes réveillé, dit-il à Remo dans un anglais à l'accent fort plaisant.

— Oui. Je suis très heureux que vous parliez anglais, répondit Remo.

— Pourquoi ? demanda le camarade ministre.

— Parce que j'ai plusieurs choses à vous dire que je ne veux pas que Chiun traduise.

— Il est très fatigué, intervint Chiun. Une autre fois, peut-être ?

— Maintenant, c'est très bien, interrompit Remo et il déclara : Pyongyang est une ville de prostituées.

— Hélas, nous le savons tous, répondit Sung. Si vous voulez voir une bonne ville, il faut venir à Hamhoung, où je suis né. Voilà une véritable ville.

— Si les gens de là-bas sont comme les gens d'ici, ils ne valent pas plus cher qu'une oreille de cochon, dit Remo.

— Les gens sont les gens partout, dit Sung. Même ici. Même en Amérique, je suppose.

Chiun approuva. Remo trouvait exaspérant de ne pas pouvoir insulter Sung.

— J'étais au Vietnam, dit-il enfin. J'ai tué beaucoup de Vietnamiens !

— Pas assez, assura Sung. Les Vietnamiens sont de la fiente d'oiseau. Pour moi, Hanoï ne vaut pas mieux que Saïgon. Je me demande parfois comment les fientes d'oiseaux peuvent se distinguer les unes des autres.

— Je voudrais pouvoir écraser et éliminer tout le cong communiste, dit Remo.

Kim Il Sung haussa les épaules.

— Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée. Le Vietnam est le seul pays dont j'ai jamais entendu parler où la population a augmenté pendant une guerre. J'espère que vous ne vous êtes pas trop approché des Vietnamiennes. Elles sont toutes malades, vous savez. Les hommes aussi.

— Ah, et puis merde, dit Remo, et il renonça.

Il détourna la tête et regarda par la fenêtre le ciel blanc et froid de Corée.

— Je vais partir, dit Kim Il Sung.

— Vous ferez en sorte que le tribut ne soit plus volé ici par tous vos ministres prévaricateurs, dit Chiun.

— Certainement. Le tribut sera désormais placé sous ma protection.

Chiun approuva de la tête. Il raccompagna Sung à la porte et comme il partait, il lui dit en chuchotant assez fort pour être bien entendu :

— Ne soyez pas troublé par tout ce qu'il raconte. Il est vraiment coréen de cœur.

— Je sais, répondit Kim Il Sung.

Chiun ferma la porte et se retrouva seul avec Remo.

— Eh bien ? demanda Remo.

— Eh bien quoi ?

— Je suis sûr que vous avez quelque chose à dire. Dites-le.

— Je suis heureux que tu m'en donnes l'occasion, Remo. Ton coup contre Nuihc était défectueux. Il était porté deux centimètres trop bas pour servir à quelque chose. Autrefois, je t'aurais pardonné une telle négligence parce que tes scandaleuses habitudes américaines te rendaient négligent. Mais maintenant je ne peux plus l'excuser. Dès que tu seras sur pied, tu devras t'entraîner. Heureusement, les villageois savaient que tu étais blessé alors ils fermeront les yeux sur ton travail saboté. Tu n'as pas disgracié la Maison, mais tu dois prendre garde que ça ne se reproduise plus.

— C'est tout ce que vous avez à dire ?

— Que veux-tu que je te dise encore ?

— Pourquoi aviez-vous l'ongle rouge ?

— Mon ongle ?

— Oui. L'ongle de l'index de votre main gauche.

— Dans ton délire, tu as dû l'imaginer.

— Vous avez frappé Nuihc, n'est-ce pas ?

— Remo ! Quelle chose terrible, quelle affreuse accusation. Tu sais que le Maître est tenu de ne jamais frapper quelqu'un du village. Et je suis le Maître. Enfin, peut-être pendant quelques secondes, là, quand Nuihc proclamait qu'il était le Maître, je n'étais peut-être pas le Maître, mais...

— Pas d'histoires, interrompit Remo. Vous étiez le Maître et vous êtes le Maître, et si vous l'avez frappé, vous n'auriez pas dû.

— Si j'ai fait quelque chose de mal, j'en répondrai à mes ancêtres.

Mais tout ça c'était hier et aujourd'hui. Maintenant, nous devons parler de demain. Du jour où toi, Remo, tu deviendras le Maître de Sinanju.

Chiun écarta les bras pour embrasser toute la chambre avec son assortiment de pots, de bocaux et de vases.

— Pense un peu, Remo, pense donc qu'un jour tout ceci sera à toi.

— Ramenez Nuihc, dit Remo, et pour la première fois depuis des jours cela ne lui fit pas mal de rire.

L'édition originale a été
IMPRIMÉE EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
7, bd Romain-Rolland – Montrouge.
Usine de La Flèche, le 09-10-1980.
6538-5 – No d'Éditeur 10711 4^e trimestre 1980.

{1} Judogi ou Kimono.

{2} Veille de la Toussaint, sorte de carnaval aux États-Unis.

{3} Voir l'implacable N° 7, *Rumba chez les Routiers*.

{4} L'implacable N° 7. *Rumba chez les routiers*.

{5} L'implacable N° 16. *Pour quelques barils de plus*.